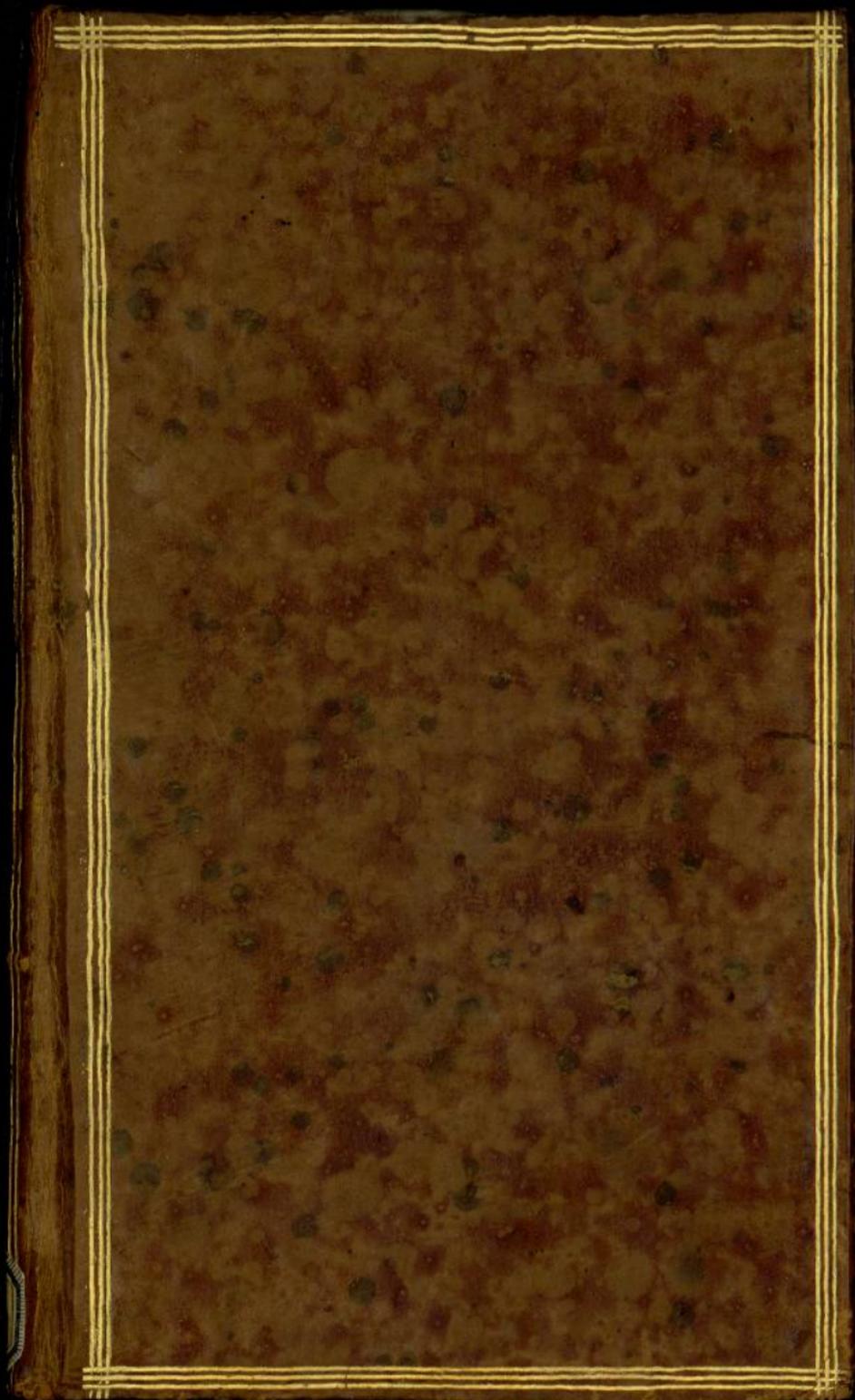


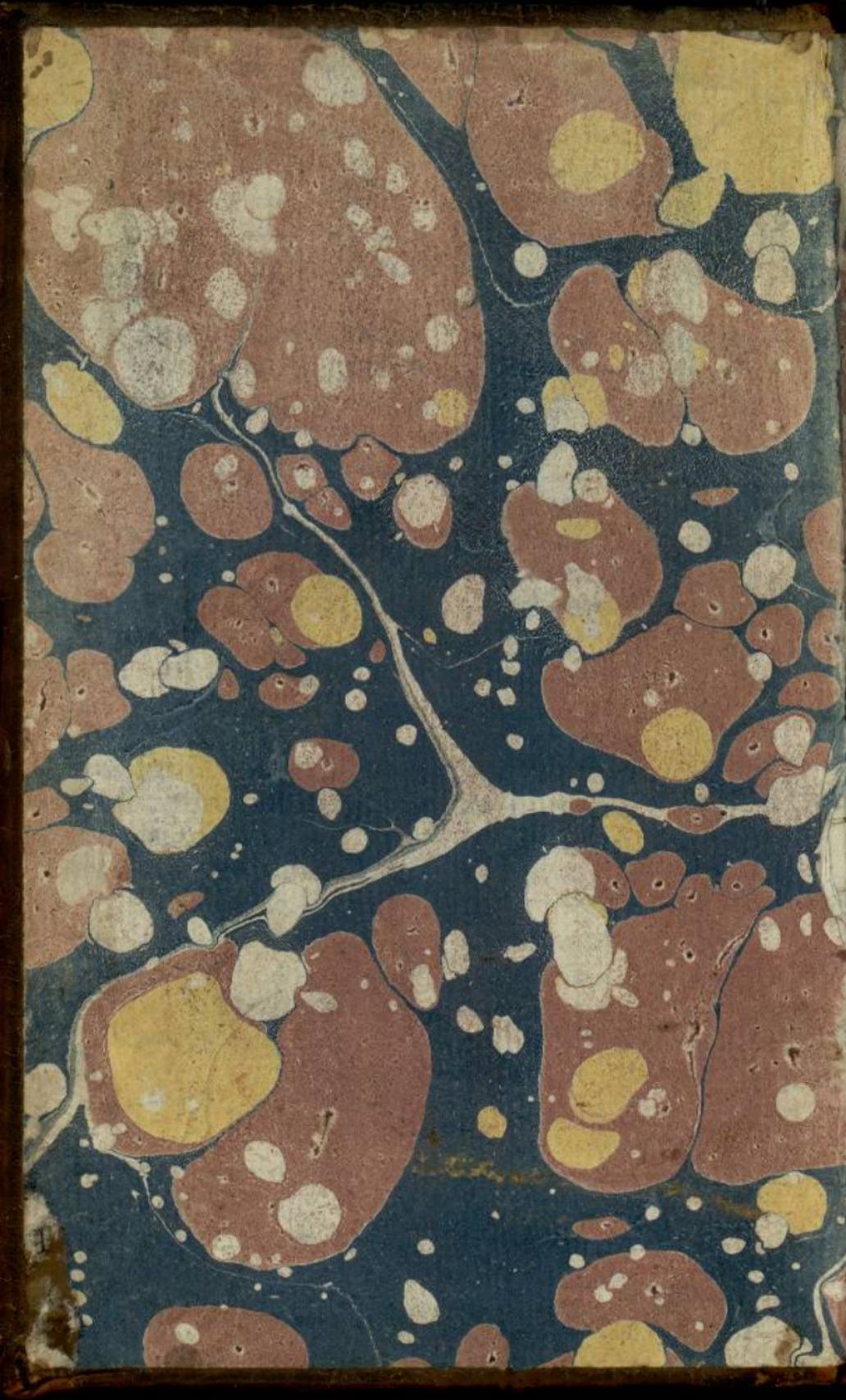
SERMON
DU R. P.
BARUT

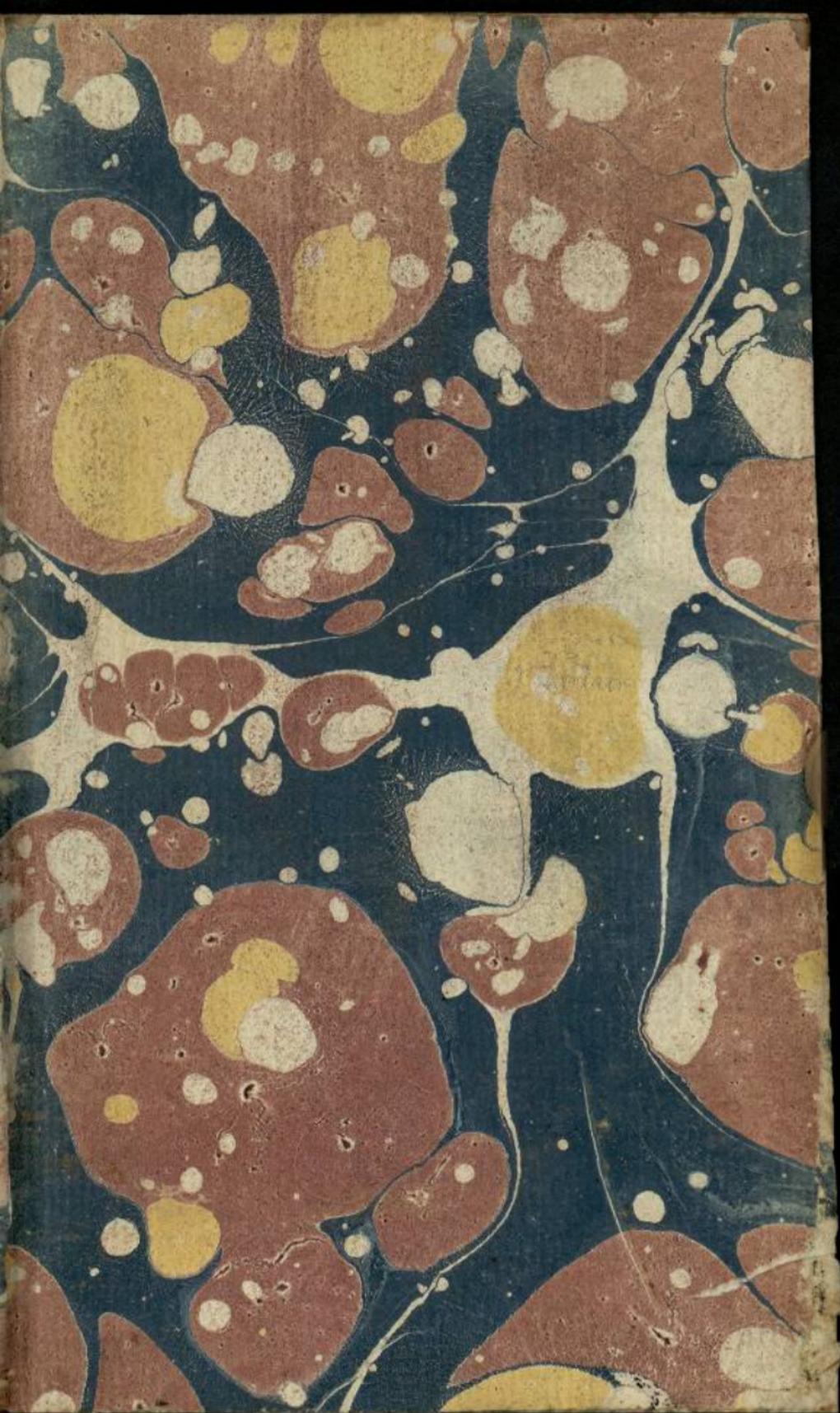
3

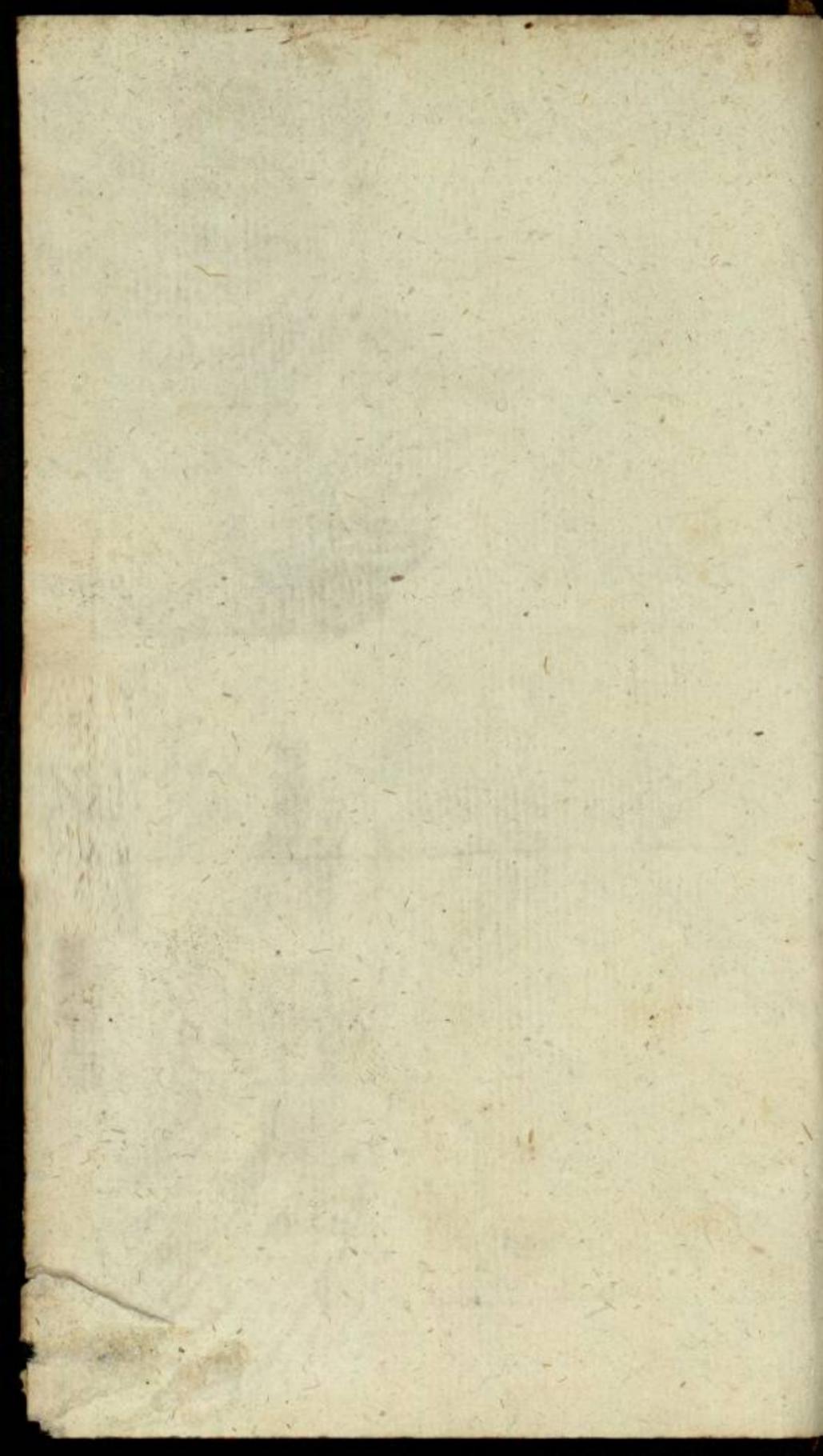
183
3,











THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE NOTES

BY

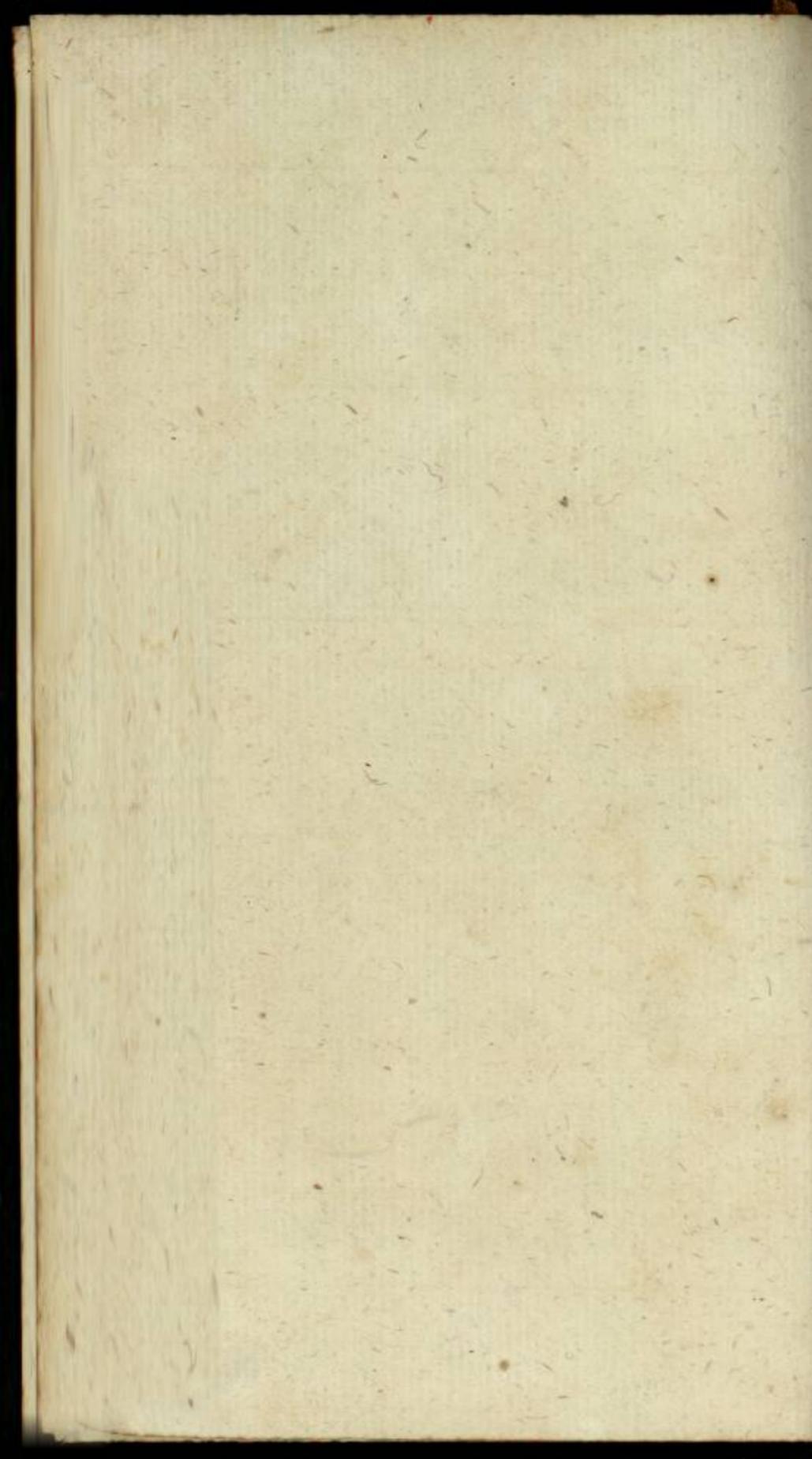
A. T. SLOAN

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

M. D. C. LXXV

CHICAGO, ILL.



Resp Pl XVIII - 520/3

SERMONS,
PANÉGYRIQUES
ET
DISCOURS,

PAR LE R. P. BARUTEL;

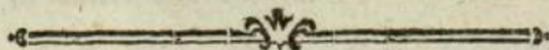
*Professeur de Théologie, de l'Ordre des
Freres Prêcheurs.*

TOME III.



A TOULOUSE;

Chez D. DESCLASSAN, Imprimeur de
l'Académie Royale des Sciences.



M. DCC. LXXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



SERMONS
PAINÉGYRIQUES

ET

DISCOURS

PAR LE R. P. BARUTTE,

Professeur de Théologie, de l'Ordre des
Frères Prêcheurs.

TOME III.



A TOULOUSE,

Chez D. DESGLASSAN, Imprimeur de
l'Académie Royale des Sciences.



M. DCC. LXXXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





T A B L E

D E S S E R M O N S

Contenus dans le troisieme Volume.

S E R M O N sur l'Hypocrisie ,	Page 1
P A N É G Y R I Q U E de Saint Augustin ,	47
P A N É G Y R I Q U E de Saint Charles Borromée ,	138
P A N É G Y R I Q U E de Saint Maur ,	191
P A N É G Y R I Q U E de la Princesse Jeanne de Valois , Fondatrice des Religieuses de l'Annonciade ,	233
A N A L Y S E du Discours prononcé à l'occasion du vœu de MM. les Pénitens Blancs de Toulouse ,	296
D I S C O U R S sur la Paix , prononcé dans l'Eglise des Dominicains de Toulouse ,	313
I N S T R U C T I O N familiere sur l'amour & la haine des ennemis ,	339

Fin de la Table du troisieme Volume.

T A B L E
D E S S E R M O N S

Contenus dans le troisieme Volume.

SERMON SUR L'HYPOTHÈSE,	Page 1
PANÉGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN,	47
PANÉGYRIQUE DE SAINT CHARLES BONNIE,	138
PANÉGYRIQUE DE SAINT MARC,	191
PANÉGYRIQUE DE LA PRINCESSE JEANNE DE VALOIS, FONDATRICE DES RELIGIEUSES DE L'ANNONCIÉ,	233
ANALYSE DU DISCOURS PRONCÉ À L'OCCASION DU VŒU DE M. LES PÉNITENS BLANCS DE TOULOUSE,	290
DISCOURS SUR LA PAIX, PRONCÉ DANS L'ÉGLISE DES DOMINICAINS DE TOULOUSE,	313
INSTRUCTION FAMILIÈRE SUR L'AMOUR DE SES HAINS ENNEMIS,	330
Fin de la Table du troisieme Volume.	



S E R M O N

S U R

L'HYPOCRISIE.

*Omnia verò opera sua faciunt, ut videantur
ab hominibus.*

Ils font toutes leurs actions, afin d'être vus
des hommes. *En St. Matthieu, chap. 23.*

VOICI, mes FF., les plus grands ennemis de J. C. & de sa doctrine. Nommer les Pharisiens, c'est indiquer une Secte orgueilleuse d'hommes lâches & cruels, dévoués par systême à l'imposture & à l'injustice; ennemis déclarés du Juste par excellence, dont les complots ténébreux le conduisirent à la mort, & dont le furieux

acharnement le poursuivit même au-delà du tombeau, dans la personne de ses premiers Disciples. Oh que la fausse vertu renferme de pièges & de maux souvent funestes à la véritable ! Non, le vice, avec tous ses scandales, n'a rien de si dangereux. Effrayée, tremblante à sa vue, la vertu peut dumoins fuir celui-ci, & se précautionner contre sa contagion. En effet, Chrétiens, l'odeur de corruption que le vice exhale, un je ne fais quel signal d'effronterie & de libertinage qui l'annonce, avertit ceux qui l'approchent d'éviter son commerce; mais l'hypocrisie a, pour ainsi dire, une malignité systématique, une perversité raisonnée, que l'innocence, simple & crédule, ne fauroit soupçonner. Tels étoient les Pharisiens de l'ancienne Loi. Ils symétrisoient les dehors, les ornoient avec emphase, &, par ce honteux artifice, ils en imposoit aux plus clairvoyans. Si quelque chose pouvoit les déceler, c'étoit sur-tout leur attention à captiver les suffrages des hommes; Dieu n'entroit pour rien dans leurs vues; ils n'ambitionnoient que la faveur des Grands, & les applaudissemens de la multi-

tude. *Omnia verò opera sua faciunt , ut videantur ab hominibus.*

Pour vous en convaincre , examinez avec soin la conduite & les maneges obscurs de ces hommes pervers : vous y verrez des corrupteurs publics de l'esprit qui vivifie , esclaves en même - temps de la lettre qui tue. Assis sur la Chaire de Moïse , zélés en apparence pour sa Loi , ils intimoient au peuple ses Ordonnances , qu'ils altéroient encore par des traditions aussi ridicules qu'onéreuses. Scrupuleux au - dehors , le moindre écart des observances légales excitoit leur censure & enflammoit leur prétendu zele ; mais leur cœur , asile secret de l'usure & de la fraude , les éloignoit plus de Dieu que leurs œuvres ne paroïssent les en rapprocher. Aussi, mes FF., voyons-nous dans l'Évangile que les autres pécheurs trouvent constamment dans J. C. un Juge indulgent , ou plutôt un Pere qui les reçoit avec bonté , qui les rassure , les console , les guérit & les sauve. Mais les Pharisiens y trouvent toujours un censeur inexorable¹, qui , non content de les frapper de ses anathêmes, s'ap-

plique à caractériser leur malice. Pourquoi cette différence ? Ah ! mes FF., apprenez que rien ne blesse tant les yeux de la vérité suprême que l'imposture de l'hypocrisie : toute son indignation s'allume à la vue de cet odieux fantôme. Les hommes eux-mêmes s'accordent en général à le fronder, à le proscrire. Moins éloignés des autres vices, ils s'élèvent pour la plupart contre ce dernier ; ils le flétrissent dans leurs discours : heureux s'ils ne l'accréditoient pas au moyen de leurs œuvres ! Mais, hélas ! tous détestent l'hypocrisie, & cependant presque tous sont hypocrites. Oui, mes FF., tous détestent l'hypocrisie, aussi n'est-il point de vice plus odieux ; premier Point. Presque tous sont hypocrites, aussi n'en est-il aucun de plus étendu ; second Point. La difformité de l'hypocrite, l'étendue de l'hypocrisie : tel sera le sujet de ce discours, après avoir salué Marie. *Ave, Maria.*

P R E M I E R P O I N T.

Tous les vices ont leurs caractères distinctifs de difformité, &, par ces traits & ces

nuances qui les distinguent, ils enchérissent les uns sur les autres. Or, je prétends que dans cette variété prodigieuse de caractères vicieux dont les hommes sont susceptibles, il n'en est point qui mérite plus d'être détesté que celui de l'hypocrite. Odieux dans sa nature; odieux dans ses manières & dans les devoirs qu'il exige; odieux dans ses artifices & dans les moyens qu'il emploie; odieux, enfin, dans toutes les circonstances où l'on peut l'envisager. En faut-il tant pour exciter une juste aversion?

Caractère de l'hypocrite, caractère odieux dans sa nature. Qu'est-ce donc que l'hypocrisie? En général, répond l'Ange de l'Ecole, c'est un désir lâche & honteux de paroître ce qu'on n'est pas; c'est une soif criminelle, une indigne usurpation de l'estime des hommes, salaire passager de la vertu; c'est une imposture publique, un mensonge perpétuel qui se joue également & de ce que la Religion a de plus sacré, & de ce que l'humanité a de plus respectable; c'est le refuge ordinaire de ces âmes doubles, de ces génies manqués, mais or-

gueilleux , qu'attriste la vue humiliante de leur médiocrité. Livré aux tristes retours de l'amour-propre , l'hypocrite ne sent que trop le vuide humiliant du mérite qu'il envie dans les autres. Honteux de sa disette , incapable d'y remédier par des ressources personnelles , que fait-il , mes FF. ? Il puise dans la corruption & les vices du cœur , un supplément nécessaire aux qualités de l'esprit : il se borne , pour ainsi dire , à la fonction de copiste. Sondez bien son caractère : c'est un assortiment bisarre , une combinaison forcée de pieces étrangères ; c'est un monstre dont on peut à peine concevoir & peindre la difformité , mais dont les traits farouches disparaissent à l'abri du fard qu'il jette habilement sur tout son extérieur. Ainsi , Chrétiens , cet éclat qui vous éblouit , n'est cependant qu'une lueur réfléchie , un jour dérivé , & comme le réjaillissement d'une lumière empruntée. Avec le masque de la vertu , l'hypocrite séduit , amuse , enchante fascine les yeux du spectateur ; il montre l'homme sincère , l'homme généreux , l'homme dévôt , l'homme pénitent : percez l'enve-

loppe, & vous verrez le fourbe, l'intéressé, le libertin, le voluptueux. C'est enfin, selon l'expression du Sauveur, un sépulcre blanchi, dont les dehors frappent les yeux des hommes, au-dedans rempli d'ossements & de toute espèce de pourriture. Quelle image de l'hypocrisie, mes FF. ! qu'elle est expressive !

Rien de plus frappant, rien de plus riche qu'un mausolée, si vous bornez vos regards à la superficie éclatante qui le décore. Des embellissemens ménagés avec goût par une main industrieuse ; des emblèmes, expressions symboliques de ce qui n'est plus : tout cela fait aux curieux une illusion si puissante, qu'ils ne pensent pas au néant enseveli sous tant de magnificence qui le dérobe à leurs yeux. Mais si, moins épris des chefs-d'œuvres de l'art, ils entrent dans l'intérieur du tombeau, qu'y verront-ils ? Des vers, des cendres, des ossements, tous les ravages de la mort accumulés sur sa victime : *intus verò plena sunt ossibus mortuorum.* (1).

De même, Chrétiens, si vous envisagez l'hypocrite dans les dehors qu'il offre à vos

(1) *Matth.* 23.

yeux, vous verrez l'attitude de la piété méthodiquement compassée, un maintien grave & sérieux, un abord modeste & imposant, un discours sentencieux & dogmatique, un air de réforme & d'austérité; que fais-je? tous les traits enfin d'une vertu rare & digne de nos éloges. C'est, dit-on, un héros du christianisme; c'est l'ornement, l'apôtre, le modèle de la religion. Oui, sans doute, si vous vous décidez sur la montre. Mais voulez-vous sentir un contraste odieux? Percez le voile, pénétrez dans l'intérieur de cette ame dont vous admirez les sublimes efforts, entrez sous la tombe: quelles horreurs! quelle noire malignité! quel gouffre de corruption! C'est un abîme profond où le vice trafique honteusement de la vertu; c'est un terrain meurtrier: rien n'y vit, tout y expire sous les coups invisibles de la mort spirituelle; ce sont des spectres inanimés, des ossemens secs & arides; c'est une poussière desséchée par les ardeurs brûlantes de l'iniquité: *intus verò*..... Telle est l'hypocrisie dans sa nature.

Or, mes FF., quoi de plus odieux? Un

imposteur est un personnage si justement & si généralement détesté ; on le fuit , on l'évite , on se précautionne contre ses perfidies : & qu'est-ce que l'hypocrite , si ce n'est l'imposture & le mensonge mêmes ? Voulez-vous comprendre tout l'odieux de son caractère , Jugez de l'ombre par la réalité , confrontez l'hypocrisie avec la vertu ; dans ce parallele , vous verrez tout ensemble le plus difforme & le plus gracieux des objets dont vos sens puissent être frappés. Fondée dans le vrai ? contente de sa propre noblesse , riche , grande , vénérable par elle-même , la vertu simple & modeste n'a besoin d'aucune parure étrangere. Loin d'en rehausser l'éclat , cette parure seroit une tache à sa beauté , une ombre mesléante à ses graces naturelles. Sans affectation comme sans feinte , elle cultive les dehors qui édifient le prochain ; plus attentive encore à l'intérieur que Dieu considere du haut de son trône. Tout plaît , tout ravit dans l'idée qu'elle imprime , & cette idée arrache de sinceres hommages aux spectateurs les moins respectueux. Oui , mes F.F. , la vertu présentée aux hommes

dans sa naïve simplicité, est toujours sûre d'enlever leurs suffrages; s'ils ne la cultivent pas, du moins ils l'admirent & la réverent; mais, selon l'idée qu'on s'en forme, l'hypocrisie réunit contre soi les arrêts de l'homme & du Chrétien. La raison comme la foi, n'ont, pour ainsi dire, contre elle qu'un même Tribunal. Tant il est vrai que, sous l'enveloppe de la vertu, le crime reçoit un surcroît de honte & de laideur qui le rend plus détestable, dit St. Pierre Chrysologue: *Turpiora sunt vitia cum virtutis specie celantur* (1).

Aussi n'est-il point de vice contre lequel J. C. ait plus fortement déclamé. Tout son zele, ce zele immense, mais si lumineux, éclate à la vue des Pharisiens. Les mêmes foudres qu'il lance contre les scandaleux, il les dirige plus fortement encore contre les hypocrites. Dans le même chapitre de son Evangile, il les maudit jusqu'à huit fois. Malheur à vous, s'écrie-t-il, *væ vobis, hypocritæ* (2); à vous, qui nettoyez les dehors de la coupe, au-dedans pleins de rapine &

(1) *Chrysol. serm. 11.* (2) *Matth. 23.*

d'impureté; à vous, qui bâtissez des tombeaux aux Prophetes; à vous, qui dressez des monumens à la mémoire des Justes: *væ vobis*. Enfans fanguinaires de ceux qui les ont immolés, comblez par ma mort la mesure de ces peres homicides. Serpens issus de cette race de viperes, comment éviterez-vous le supplice qui vous attend? Des apostrophes si vives, si véhémentes de la part de J. C.; la charité, la douceur même, un si grand courroux, des mouvemens si animés, ne supposent-ils pas un sujet extraordinaire d'indignation? Jugez par là combien l'hypocrisie qui l'excite doit être odieuse dans sa nature.

Odieuse dans ses manieres & dans les droits qu'elle exige. Ecoutons J. C. encore; lui-même nous en fournit le détail. Le premier trait d'orgueil qu'il reproche aux Pharisiens, c'est d'aimer les premières places dans les festins: *amant primos recubitus in cœnis* (1). Le second, qui enchérit sur celui-là, c'est d'ambitionner les premières chaires dans les Synagogues: *primas cathedras in*

(1) *Matth.* 23.

Synagogis. Le dernier, qui met dans tout son jour la petitesse de l'esprit vain, c'est d'exiger qu'on les salue dans les places publiques : *salutationes in foro* ; c'est de recevoir avec complaisance les titres si flatteurs de Docteurs & de Maîtres : & *vocari ab hominibus Rabbi.* Est-ce une peinture de ces anciens Maîtres en Israël ? est-ce une prophétie touchant les siècles à venir ? Vous en pourrez juger. Reprenons.

Les Pharisiens, dit le Fils de Dieu, s'arrogent de plein droit les premières places, non-seulement dans les occasions de cérémonie, mais dans la liberté même du commerce ordinaire : *primos recubitus in cenis* (1). Quoi donc, me direz-vous, l'hypocrisie peut-elle si brusquement choquer les bienfaisances ? Oui, mes FF., l'idée qu'elle a de son mérite, exclut toute comparaison, & n'admet point de rivalité, moins encore de supériorité. Il n'appartient qu'à l'humble piété de se cacher au plus bas lieu, d'attendre qu'on l'invite, qu'on la force même de monter plus haut. L'hypocrite, au contraire,

(1) *Matth.* 23.

guidé par son orgueil, monte toujours, aime le grand air, se place au niveau, que dis-je ? au-dessus du rang & du mérite les plus distingués. Voyez-le dans un cercle, voyez-le à un festin ; la malignité l'y conduit, l'orgueil l'y place, la médifance l'y fuit : tantôt, il glace par un silence impérieux, tantôt, il s'approprie le droit commun qu'un chacun a d'y parler à son tour. Il est vrai qu'il parle morale, qu'il déplore la corruption du siècle ; que, dans ses pieuses invectives, il censure les mœurs de ses contemporains, & les débordemens scandaleux de leur iniquité. Le zèle en gémit aussi ; mais il y a cette différence entre les gémissemens du zèle & les clameurs de l'hypocrisie, que les traits envenimés de celle-ci ne portent pas sur la foule, ils frappent en détail. On connoît, & le désordre, & l'auteur du désordre. On connoît, par ses récits, l'Ecclésiastique dont les mœurs déshonorent le caractère ; on connoît le Juge dont l'intégrité a molli contre les sollicitations ou les présens ; on connoît la fille dont les intrigues font suspecter la vertu ; on apprend avec surprise les taches ignorées du sang

jusqu'alors le plus universellement estimé. Curieux sous son manteau Pharisaïque, il s'introduit dans les familles, s'insinue dans leur confiance ; bientôt on n'a rien de caché pour cet homme si discret & si sage : ensuite, muni, pour ainsi dire, de ces larcins faits à la bonne foi, il va développer ailleurs son dépôt de médisance avec tous les traits qu'une malignité noire & perfide peut ajouter à la vérité ; & voilà ce qui le rend si fertile dans les repas, dans les cercles ; s'il y paroît en maître, son titre pour y primer est l'affreux talent d'y calomnier ses freres : *primos recubitus in cœnis*.

L'autre ambition des Pharisiens étoit d'occuper les premières chaires dans les Synagogues : *primas cathedras in Synagogis* (1). Ce n'est pas, remarque un judicieux Interprete (2), que Jesus-Christ blâme ces sortes de prééminences réservées à ceux qui président légitimement dans les assemblées civiles ou religieuses : par ce reproche, il condamne seulement le motif des Pharisiens, leur vanité, leur avarice ; & plût à Dieu que ce

(1) *Matth. 23.*(2) *Nicole.*

désordre eût expiré avec la Synagogue ! Mais, hélas ! dans l'Eglise même, combien de nouveaux Pharisiens redevables de leur élévation aux souplesses de leur hypocrisie ! Les places les plus éminentes, les places les plus sacrées, ils les convoitent comme une conquête seule capable de satisfaire leur ambition. Une impénétrable cupidité dresse, arrange, fait mouvoir mille ressorts en leur faveur, & n'est point apperçue. Une fois parvenus, on les voit déployer avec affectation tout l'attirail d'une gravité fastueuse. Un sérieux glaçant & inaccessible leur tient lieu de zèle & de recueillement. Et tel, qu'on vit autrefois prêter à regret un ministère obscur aux plus bas degrés du Sanctuaire, désormais brillant de gloire, affamé d'encens, va régulièrement faire valoir la dignité qui le donne en spectacle. Quel phénomène ! Quoi ce mortel si profondément ignoré, caché si long-temps dans l'obscurité du boisseau, brille aujourd'hui sur le chandelier du Sanctuaire, où ses intrigues l'ont élevé ! Oui, lui-même ; & la place qu'il occupe avec tant de faste, est

l'ouvrage criminel de son ambition, & le salaire de son hypocrisie. Mais de là quel sujet d'affliction pour l'Eglise de Jesus-Christ, lorsque, levant le masque qui l'avoit si long-temps caché, il se montre enfin avec tous ses vices, & , si je puis m'exprimer ainsi, dans tout l'opprobre de sa nudité ! Vous dites : je suis riche, je suis comblé de biens ; & vous ne savez pas, disoit l'Apôtre Saint Jean à l'Ange de Laodicée, que vous êtes, & malheureux, & misérable, & pauvre, & aveugle, & nu. *Et nescis quia tu es miser, & miserabilis, & pauper, & cœcus, & nudus* (1). Voilà, Chrétiens, le portrait fidelle des Pharisiens de nos jours. Ils se croient riches & heureux, tandis qu'ils sont pauvres & misérables ; & ils le croient, parce qu'ils occupent les premières dignités dans l'Eglise de Dieu.

Mais venons à la petitesse de leur orgueil. Comme les Pharisiens, ils prétendent être honorés dans les places publiques : *Salutationes in foro* (2). Le refus de cet hommage extérieur, provoque leur ressentiment ; & qui pensez-vous qui s'en formalisera ? Sera-

(1) *Apocal. 3.*(2) *Matth. 23.*

ce un fidelle Disciple de Jesus-Christ ? sera-ce même une personne judicieuse ? Non , mes FF. , ce sera cet homme dont l'extérieur est si inculte , si négligé. Hé de quoi n'est pas capable un Aman sous l'habit de Mardochée ?

Enfin , mes FF. , suivant le dernier reproche de J. C. , les Pharisiens aimoient sur-tout les titres qui supposoient en eux quelque marque de supériorité : *& vocari ab hominibus Rabbi* (1). C'étoient , en effet , les oracles de la Synagogue. Il falloit que tout pliât sous la hauteur du systême Pharisaïque ; systême absurde , puérite , inconséquent , solennellement réprouvé par le Sauveur , qui avoit pour lui la vogue , & contre lui Moïse , Jesus-Christ & la raison. Déclarés conduéteurs aveugles par l'oracle formel de la vérité même , ses partisans ne s'arrogétoient pas moins la qualité de Maîtres , & de seuls Maîtres en Israel ; aussi prétendoient-ils seuls dogmatiser , & ne viser à rien moins qu'à l'empire exclusif de leurs fausses traditions. Essénien , Saducéen , tout systême étran-

(1) *Matth.* 23.

ger ou contraire au leur , étoit un système proscrit & séditieux. Mais qu'enseignoient enfin ces Docteurs superbes ? Des erreurs rapportées & réfutées par J. C. Jamais il n'en fut de plus solennellement flétries. C'est néanmoins avec toutes ces erreurs qu'ils prétendoient aux titres de seuls Maîtres en Israel : & *vocari ab hominibus Rabbi*. Tant il est vrai que l'hypocrisie n'enseigna jamais comme la charité.

Suivons-la cependant, mes FF., dans les artifices qu'elle met en œuvre pour arriver à ses fins. Quoi de plus révoltant ? L'hypocrite n'est pas un seul personnage ; c'est un composé, passez-moi ce terme, un ambigu de personnages divers, & souvent opposés. Sans humeur extérieurement décidée, sans tempérament fixe, doué d'un caractère pliant & versatile qu'il fait assortir à la diversité de ses intérêts, il le varie à l'infini : il prend lui-même autant de formes qu'il lui en faut pour atteindre à son but. Veut-il se maintenir dans le triomphe de ses injustices ? Nouvel Hérode, il jette un voile de religion sur les ressorts obscurs de sa malignité. Vous savez,

mes FF., que ce Prince ambitieux, au premier bruit qu'un nouveau Roi vient de naître, voit un rival dangereux dans la personne de cet Enfant : dès-lors, tremblant pour le sceptre qu'il a usurpé, il roule dans son esprit des pensées sanguinaires ; mais, joignant la politique à ses desseins barbares, il colore, que dis-je ? il sanctifie, sous le voile de la Religion, la fureur dont il est agité. Crainte que la victime ne lui échappe, il veut lui-même aller en personne se prosterner aux pieds du berceau où il doit l'immoler. Ainsi, le meurtrier de J. C. se déclare son adorateur : *ut ego veniens adorem eum* (1). Rien sans doute ne peut excuser la barbarie de cet horrible projet : mais au moins, dans Hérode, a-t-il un prétexte spécieux ; disons plutôt un sujet de tentation à laquelle nombre de Princes sont capables de succomber. L'éclat d'une couronne, les charmes du pouvoir souverain, la peur de rentrer dans une condition dépendante, tout cela peut entraîner une ame accoutumée à commander aux autres. D'ailleurs, ce Prince con-

(1) *Matth. 2.*

noissoit-il J. C. comme nous le connoissons ? Mais vous , faux dévot , quel grand intérêt vous arme contre lui ? Pourquoi , si souvent prosterné devant ces balustres , venez-vous entasser les sacrileges de votre perfidie ? Pourquoi , autant qu'il est en vous , exécuteur impie des projets d'Hérode , recevez-vous l'Hostie sainte dans un cœur qui lui sert de tombeau ? Pourquoi , mes FF. ? Ecoutez , tremblez & gémissiez. Non , ce n'est pas à l'attrait d'un empire qu'il sacrifie son Rédempteur. Avare , il possède un bien mal acquis , le modique héritage de l'orphelin , la vigne d'un autre Naboth ; & ces horribles profanations lui servent de bouclier contre l'innocent qui les réclame. On ne se persuadera jamais qu'un homme aussi religieux en apparence , puisse être aussi criminel dans le fond , ni rendre le Dieu qu'il adore comme le garant de ses rapines. On le croira juste possesseur , autant que bon Chrétien. Il donne donc la mort à J. C. , afin d'opprimer plus sûrement son frere. Veut-il parvenir à une dignité qui signale sa puissance parmi ses citoyens ? Flatteur , con-

descendant, populaire; aux uns, il tend une main caressante; aux autres, il promet ses bons offices, & assure sa protection. Comme Absalom, il approuve les plaintes d'un peuple inquiet & indocile, aigrit ses sentimens, flatte ses espérances, gagne ses suffrages, approuve ses murmures, autorise ses plaintes: *videntur mihi sermones tui boni* (1). Que ne suis-je à la place de vos oppresseurs! que ne puis-je rendre Israel heureux entre tous les peuples de la terre par la douceur d'un gouvernement équitable! Il parle, & on le croit: tous les cœurs, secondant ses projets, volent auprès d'Absalom: l'hypocrite l'emporte; le pieux David se voit abandonné: *toto corde universus Israel sequitur Absalom* (2).

Veut-il de plusieurs fortunes médiocres s'assurer une fortune considérable? Nouveaux artifices, nouveaux maneges. Imitateur trop exact des Phariséens, il regarde les veuves comme autant de dupes & de proies réservées à sa convoitise. Il dévore leurs maisons à la faveur de ses longues prières: *comeditis*

(1) II. Reg. 15. (2) Ibid.

domos viduarum , orationes longas orantes (1). Rien de mieux concerté que le plan , & de plus assuré que le succès de son hypocrisie. Voyez-le au sortir de sa maison. Modeste , recueilli , sérieux , il entre chez cette veuve chrétienne , lui exagere l'intérêt qu'il prend à son salut , lui promet le tribut de ses vœux auprès du Tout-Puissant , lui représente que les solides amis sont ceux qui gémissent pour nous devant le Seigneur , & que la reconnaissance la plus juste comme la mieux placée , est celle qui va chercher & secourir ces amis charitables. Ainsi, mes FF., ils se regardent l'un & l'autre dans un même point de vue , quoique par différens motifs. La veuve révere & enrichit l'hypocrite comme le directeur de sa conduite & le garant de son salut ; l'hypocrite à son tour cultive & dépouille la veuve comme la ressource ou le supplément de sa fortune. Quel sacrilege trafic de la priere ! quel fonds de séduction & de malignité ! Il faut être hypocrite , & hypocrite consommé , pour en venir à ce commerce impie & détestable... Veut-il déprécier un sujet dont le

(1) *Matth.* 23.

mérite lui fait ombrage ? On diroit qu'il se fait violence pour en médire. Il est, si vous voulez l'en croire, il est au désespoir de vous découvrir ses défauts ; mais c'est pour la gloire de Dieu, & pour décharger sa conscience : il le calomnie & le noircit par charité. Veut-il donner la vogue à ses fausses vertus, sans perdre le relief de sa fausse modestie ? Plus adroit que le Pharisien de l'Evangile, il ne va pas dire grossièrement : Je suis meilleur que le reste des hommes : *non sum sicut cæteri hominum* (1) ; il a ses panégyristes affidés ; il se fait offrir par des mains étrangères l'encens qu'il affecte de refuser. L'un vante en lui les effusions d'une ame tendre & miséricordieuse ; l'autre exalte ses jeûnes & ses austérités : celui-ci publie sa douceur & sa patience, tandis que cet autre préconise avec enthousiasme son zèle pour le salut des ames ; ce dernier, plus disert, est réservé pour les faits éclatans. On diroit, qu'auditeur forcé de ses propres louanges, il les entend avec peine, & les souffre à regret ; mais s'il les interrompt à propos,

(1) *Luc. 18.*

c'est afin qu'on les redouble. Peut-on réfléchir à ces indignes manœuvres, & n'en pas sentir la bassesse ? peut-on la sentir, & ne pas la détester ?

Etrange bifarrerie du caractère hypocrite ! Las de sa captivité, lui-même il brise sa chaîne, & dans mille circonstances déchirant le voile auguste de la piété factice qui le gêne & le fatigue, il se montre tel qu'il est. Oh combien, dans cette apparition momentanée, il paroît hideux & digne de mépris ! S'il reprend, ce n'est plus la charité qui prie, avertit & corrige avec douceur ; c'est l'orgueil qui tonne du haut de sa fierté, qui menace, invective & s'emporte avec tout le fiel d'un zèle amer & intraitable. S'il parle de lui-même, c'est avec une complaisance qui le trahit, avec une présomption inconnue à l'humilité chrétienne. Il est, vous dira-t-il, surpris de ses succès, & du bruit que ses foibles talens ont fait dans le monde. Ce court prélude d'une modestie bientôt épuisée lui est nécessaire pour entamer avec bienséance l'histoire chérie des applaudissemens qu'il a reçus durant le cours
d'une

d'une brillante carrière. De l'éclat des talens, il passe à l'éminence de ses vertus. Toujours attentif à ses paroles, jamais, s'il l'en faut croire, jamais il ne blessa le prochain dans ses discours; le même frein de circonspection que la charité mit sur ses lèvres, la charité l'y maintient encore dans toute sa pureté. O prodige d'innocence! il seroit digne de nos Autels: mais celui-là même à qui il confie l'édifiant détail de ses vertus, témoin & peut-être victime de ses médisances, pourroit le convaincre d'imposture. Ainsi l'hypocrite ferme & aguerrî contre les affronts, au hasard d'en essuyer, provoque la modération timide ou circonspecte qui souffre, qui gémit, & qui se tait. Or, mes FF., sous ce point de vue n'a-t-il pas quelque chose d'insultant, qui rend l'audace de ses discours plus insupportable? Combien l'est-elle dans l'excessive rigueur comme dans l'indulgence de sa morale contradictoire? On écoute avec dépit un homme qui profcrit sans miséricorde les fautes de fragilité, tandis qu'il se permet à lui-même les fautes de malice. On ne peut souffrir l'autorité d'un

censeur, dans un mortel si censurable. Soit chagrin, soit impatience, on le renvoie en secret à la guérison de ses maux personnels : *Medice cura teipsum* (1). Il crie pénitence, abnégation, crucifiement. Réformateur inexorable, il ne veut pas que les pleurs de l'ame contrite cessent de couler ici-bas : il ordonne que, toujours triste, toujours gémissante, toujours fixée à la vue de ses crimes, elle n'oublie jamais la vallée de larmes où la main de Dieu la tient exilée ; & l'on voit en lui un sensuel toujours serein, toujours occupé de ses aises, méthodique jusques dans sa mollesse, &, malgré toute ses apologies, un pécheur sous le paisible empire de l'amour-propre. Il n'est pas superbement vêtu, mais il l'est commodément. Il évite par raison les plaisirs violens qui ruinent la santé, mais il s'abandonne par choix aux plaisirs délicats qui flattent la passion. Renfermé dans un régime dont il ne viola jamais la scrupuleuse exactitude, aux jours de jeûne & d'abstinence il trouve un prétexte d'immunité contre la Loi dans la supposition des infirmités

(1) *Luc. 4.*

qui le menacent, comme les autres dans les infirmités réelles qui les affligent. Et voilà, Chrétiens, cet Apôtre inflexible qui cite les fidèles aux saintes rigueurs de l'ancienne discipline : une fois connu, peut-il manquer de persuader ? Tout seroit dans l'ordre, ô hypocrite ! si de vos discours on ne pouvoit pas appeler à vos exemples. Ce qui vous ôte toute créance, c'est qu'on vous voit éternellement à l'abri des fardeaux lourds & accablans que vous imposez à vos freres. Vous dites, & vous ne faites pas. Jusques là, moralisez tant qu'il vous plaira ; les gens de bien, souscrivant à votre morale, se scandaliseront de votre conduite ; les libertins au contraire des plaisanteries sur votre conduite, passeront au mépris de votre morale. Tel est le fruit que produira la dissonnance du rigide Apostolat que vous exercez sans mission, & plus encore sans autorité. Je m'arrête. De tous les caracteres, il n'en est point de plus odieux que celui de l'hypocrite ; vous l'avez vu : de tous les désordres, il n'en est point de plus étendu que celui de l'hypocrisie.

S E C O N D P O I N T.

L'HYPOCRISIE est un mal si dangereux, & tellement répandu, que peu de personnes, remarque St. Augustin, sont à l'abri de sa malignité. Ce grand Docteur va plus loin encore, puisqu'il assure qu'il ne s'en trouve pas : *hypocrisis maculam non habere, aut paucorum, aut nullorum est.* Il nous laisse dumoins dans cette alternative, ou qu'il y en a très-peu, ou qu'il n'y en a point du tout.

Hélas ! mes FF., si nous considérons, d'un côté, la multitude innombrable des pécheurs ou des justes imparfaits ; de l'autre, le petit nombre de ces ames d'élite qui conservent leur innocence dans une constante intégrité, nous verrons que cette opinion de St. Augustin sur l'étendue de l'hypocrisie n'a rien d'exagéré, ni même de surprenant. En effet, Chrétiens, étudiez de près les ordres les plus religieux, dans tel moment & telle circonstance ; parcourez tous les états ; pesez au poids du Sanctuaire l'étendue comme la sainteté de nos obligations, & vous verrez tout cela plus ou moins obscurci par les ombres de l'hypocrisie. Hypo-

crisie dans tous les hommes, depuis le moment qu'ils commencent à se connoître, jusqu'à celui qu'ils vont cesser de vivre. Hypocrisie dans tous les états, depuis les plus sacrés jusqu'aux plus communs. Hypocrisie dans tous les devoirs de la vie chrétienne, depuis le plus haut jusqu'au dernier point de la Loi. Appliquez-vous à ces trois réflexions.

Tous les hommes se sont écartés des voies de la justice, dit le Prophete Roi; ils sont devenus inutiles; il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul: *non est usque ad unum* (1). Après cette courte peinture de la corruption générale, le Prophete entrant dans un détail plus circonstancié de nos maux spirituels, insiste en particulier sur celui dont je parle: il nous représente les hommes faux & trompeurs dans toutes leurs voies, cachant un venin d'aspic sous leurs levres meurtrieres, exhalant le mensonge & la dissimulation dans leurs discours comme dans leur conduite & dans le détail de leurs œuvres: *linguis suis dolosè agebant.* (2). Voilà,

(1) Ps. 13. (2) Ibid.

Chrétiens, le portrait de l'homme après le péché. Et cette habitude funeste de se contrefaire lui est tellement propre, que, sans maître, sans étude, sans préceptes, par la seule pente de la nature, dès ses années les plus tendres, il fait s'envelopper & paroître ce qu'il n'est pas.

Pour le perdre de vue, il n'est pas besoin de le suivre jusqu'à la maturité de l'âge. A peine affranchi des ténèbres de l'enfance, & guidé par les premières lueurs d'une raison naissante, il disparoît, pour ainsi dire, & se dérobe aux regards les plus attentifs & à la censure dont il craint les reproches. Il fait dans le lieu saint emprunter les dehors de la piété sous les yeux d'un pere ou d'une mere; loin de cette vue qui le contraint, volage & immodeste. Il fait dans des conjectures délicates en imposer aux plus avancés, tromper l'expérience la plus raffinée, pleurer, gémir, se taire & soutenir le premier coup d'essai de sa duplicité avec la circonspection la plus conséquente & la mieux réfléchie. Où trouverons-nous désormais ce qu'on appelle candeur, ingénuité de l'en-

fance ? Avouons-le , mes FF. , il n'y a plus d'enfans , & l'art d'en imposer n'est guere moins ancien que le premier usage de leur raison.

Les progrès de l'âge font aussi les progrès de l'hypocrisie. Les réflexions mieux dirigées donnent un tour plus juste aux sentimens. De l'accord mutuel entre l'art & la nature , résulte un plan mieux concerté. On commence à se déterminer par des principes relatifs au but qu'on se propose. Il s'agit de penser à s'établir avantageusement dans le monde. On envisage dès-lors les facilités & les obstacles. On fait que pour réussir dans ses projets , il faut se rendre agréable à mille esprits dont la trempe & les goûts sont différens : les uns veulent de la piété ; ceux-là , on se les concilie par une conduite réglée & un dehors édifiant. Les autres se contentent d'une probité morale ; à ceux-ci on dérobe avec soin les inclinations perverses d'un cœur lâche & mal placé. En un mot , Chrétiens , la méthode régnante est celle de se contrefaire : & si l'art de connoître les hommes est le suprême

effort d'un génie vaste & transcendant ; si, dans la vie spirituelle, le discernement des esprits est un don si rare, cet effort suppose évidemment la vérité que je soutiens, puisqu'il deviendrait inutile, si les hommes se montroient tels qu'ils sont. Mais, à quelques exceptions près, on les trouve tous mystérieux, impénétrables, presque invisibles. Leur cœur est un abîme dont la profondeur & les détours échappent aux plus clairvoyans : rien de plus énigmatique & de plus équivoque. Aussi n'a-t-on pas lieu d'être surpris lorsqu'on entend la moitié des hommes taxer d'hypocrisie l'autre moitié, & celle-ci user de récrimination avec un égal fondement. On peut leur appliquer ces paroles d'un Roi justement indigné contre les Courtisans de Saül : *in corde & corde locuti sunt* (1). Ils ont un cœur & un cœur ; un cœur invisible dont ils ferment soigneusement les avenues, un cœur favori où ils se retirent sans être apperçus, un cœur qui leur appartient en propre & qu'ils se gardent bien de communiquer ; & un cœur

(1) *Psal.* 11.

étranger qu'ils présentent à la place du leur, un cœur artificiel dont ils se servent lorsque leur intérêt l'exige. C'est là ce cœur extérieur que les hommes approuvent, mais que le Seigneur déteste : *væ duplici corde* (1).

Or, mes FF., j'en appelle à vos plaintes éternelles : quoi de plus commun que ce double cœur, ou, si vous voulez, cette duplicité qui fait proprement l'hypocrisie ? Où trouverons-nous la vertu chaste, épurée, constante & naïve que les sombres traits du Pharisaïsme ne défigurent & n'altèrent jamais ? Hélas ! Chrétiens, nos années au milieu de leur course, & sur le terme de leur déclin, ces années qui devoient nous rendre plus sincères & plus solides, ne servent qu'à nous rendre plus dissimulés, & plus follement puériles. Plus nous avançons dans la carrière, plus nous sentons l'ascendant malheureux qu'usurpent sur nos esprits l'estime & l'approbation des hommes. Nous tentons de la mériter par des vertus fastueusement étalées, & que ce motif seul déprécie, puisqu'elles cessent de l'être, dès qu'el-

(1) *Ecclesi. 2.*

les n'ont plus Dieu pour objet & pour fin. Étrange tyrannie de l'opinion qui nous ferme les yeux sur le vuide éternel où ira se perdre le mince salaire dont s'occupe notre vanité jusques dans la pratique du bien. Où est l'homme, s'écrie St. Bernard, où est le Sage qui n'ait pas à rejeter cette amorce fatale, ou qui la rejette sans regret ?

Que dirai-je de ce temps où la nature affoiblie sent déjà sa défaillance, où la mort plus prochaine fait redouter ses derniers coups, où par conséquent les années éternelles devroient enfin occuper & réunir tous les sentimens d'un cœur Chrétien ? Ah ! mes FF., la vieillesse, qui le croiroit ? la vieillesse, dont l'effrayante image devoit au moins fixer l'époque d'une pénitence, hélas ! trop tardive, la vieillesse est la saison de la vie la plus exposée aux atteintes de l'hypocrisie. On a scandalisé ses freres autant qu'on l'a pu. On a commis chacun en leur temps tous les péchés de son siecle. La bienséance veut qu'on songe à la retraite : on se retire en effet, mais par quel motif ? Demandez - le à tant de femmes

qui se font inscrire au nombre des dévotes, lorsqu'elles ne peuvent plus persévérer avec grace dans les airs & les scandales de l'indévotion. Malgré tous leurs soins, leur vertu perce à travers la jeunesse empruntée qui lui servit long-temps de voile; ses ravages ne sont plus un mystère: l'impitoyable main du temps les a gravés sur leur front: l'art désormais inutile, bien loin de couvrir les défauts de la nature, en trahit les précautions, & en décele toutes les pertes. En un mot, leur regne est éclipsé, tout fuit. Plus de parties de plaisir, plus d'adorateurs. Leurs yeux presque éteints apperçoivent à peine l'ombre même de leur solitude. Tristement esseulées, elles se disent enfin que leurs beaux jours ont disparu, qu'à leur âge il ne convient plus de penser aux voluptés si long-temps goûtées & si avidement recherchées. On les voit donc fréquenter les Sacremens, faire quelques aumônes, substituer des livres de piété aux dangereuses lectures. Mais ont-elles bien purifié leur intérieur? Leurs anciennes habitudes, ces habitudes si profondément enracinées, ont-

elles expiré au fond de leur ame ? Est-ce le devoir ou le chagrin qui les arrache au monde ? Est-ce enfin Dieu & leur salut qu'elles vont chercher dans la solitude ? La charité nous oblige de l'interpréter ainsi : mais je crains tout pour la réalité de leur conversion , lorsque je les entends rappeler avec complaisance certains traits de leur vie qu'elles devroient ensevelir dans un silence éternel , ou ne rappeler que pour en gémir. Je crains tout, lorsque je les vois recevoir de loin en loin les visites du monde avec un air & des bontés qui ne laissent entrevoir que trop de facilité à la réconciliation. Je crains tout lorsque je les entends renouer des discours qui ne sont ni fort sérieux ni fort chrétiens. Or, mes FF., quoi de plus commun ? Etudiez de près la plupart de ces Pénitentes surannées dont je parle, & dans la plupart vous appercevrez ces signes justement suspects d'hypocrisie.

Je vois, par exemple, chanceler autour du tombeau cette femme courbée sous le faix des ans & des infirmités. Après un siècle d'affections prodiguées au monde ; après

tous les excès d'une vie dissolue & voluptueuse, n'est-il pas temps qu'elle pense à sanctifier ses derniers soupirs ? Lui sied-il encore de traîner de cercle en cercle sa dégoûtante & inquiète caducité, de fatiguer un monde fugitif par le récit indécent de ses antiques triomphes sur des cœurs depuis cinquante ans réduits en poudre ? Enfin, la voilà suppliante aux pieds des Autels : à la voir, à l'entendre, ne diroit-on pas que c'est la vieillesse elle-même, gémissante avec le Prophete sur la prolongation de son exil ; que c'est une ame prête à s'élancer vers la patrie parmi les doux transports d'une charité consommée ? Vous le croyez ? Détrompez-vous. Elle chérit encore la maison de sa mortalité, toute ruineuse qu'elle est. Ses vœux rappellent inutilement le retour impossible de ses premières années ; & si nous pouvions pénétrer dans son intérieur, nous y verrions que le grand objet dont elle est occupée, est l'inévitable nécessité d'acquitter, & d'acquitter bientôt le tribut désolant dont elle est comptable envers la nature. *Siccine separat amara mors* (1) ? Tel est le cri

(1) I. Reg. 15.

plaintif de tous les temps , de tous les âges , mais sur-tout de la vieillesse , comme si le privilege d'une longue existence lui donnoit droit à l'immortalité.

Après cela , Chrétiens , ne vous étonnez pas si l'hypocrisie regne dans tous les états , puisqu'elle regne dans presque tous les individus qui les composent. Je dis, dans tous les états les plus sacrés & dans les plus communs. Hypocrisie dans le Sanctuaire : hypocrisie dans le Ministère Evangélique : hypocrisie dans le célibat : hypocrisie dans l'union conjugale ; par-tout enfin , vuide , néant , vanité de l'hypocrisie.

Dans le Sanctuaire. Entrons-y , mes FF. , avec une sainte frayeur ; que le goût d'une censure peu mesurée ne nous conduise pas dans ce lieu redoutable ; baïssons les yeux , & , contens de gémir sur les souillures invisibles qui profanent le Saint des Saints , laissons dans son entier le voile qui les couvre. Dieu terrible, vous distinguez parmi vos Prêtres ceux qui vous offrent leurs sacrifices avec un cœur pur & des mains innocentes , & les Miristres sacrileges qui , par des abo-

minations connues de vous seul, prostituent la Sainteté d'un caractère vénérable aux Anges mêmes. Vous y voyez des imitateurs de Satan transformés en Anges de lumière : vous y voyez des Pasteurs sous les dehors des brebis, au-dedans loups dévorans. Ils vivent, vous le souffrez ; mais ils mourront, & le masque de leur hypocrisie tombera avec eux dans le même tombeau. J'ai vu les impies réduits en poudre, dit le Sage, & ensevelis dans la terre d'oubli. *Vidi impios sepultos* (1). Durant la vie ils étoient dans le lieu Saint ; on les louoit dans la Cité, comme si leurs œuvres eussent été justes : mais c'est là une vanité ; *sed & hoc vanitas est* (2). Pourquoi l'Ecclésiaste nous rappelle-t-il au tombeau de ces fortes d'hypocrites ? Ah ! mes FF., c'est qu'honorés pendant la vie sous un habit de sainteté, ils paroissent ce qu'ils devoient être ; mais à la mort, dégradés pour jamais, dépouillés de ce voile respectable, ils paroîtront ce qu'ils n'ont jamais été. Réflexion capitale, qui doit faire trembler tous ceux qui, sur l'Autel même

(1) *Ecclé. 8.*(2) *Ibid.*

où ils sacrifient, ont déjà pour Juge & auront pour vengeur la victime qu'ils immolent.

Hypocrisie dans le Ministère Evangélique. En quoi consiste cette espece d'hypocrisie ? Dans l'idée de Jesus-Christ, tout Apôtre est hypocrite qui ne fait pas ce qu'il enseigne. Hélas ! mes FF., où sont-ils ces hommes dignes des premiers temps, qui, sur les traces du grand St. Paul, annoncés par la bonne odeur de leurs exemples, puissent dire aux Fidelles comme cet Apôtre : soyez mes imitateurs comme je le suis de Jesus-Christ ? Oh, qu'ils sont rares ces Prédicateurs Apostoliques ! Les uns, d'intelligence avec l'homme ennemi, sement l'ivraie à la place du bon grain. Les autres, substituant la parole de l'homme à la parole du Seigneur, alterent cette semence précieuse, & l'étouffent, pour ainsi dire, sous l'étalage déplacé d'une éloquence toute profane. Ceux-là, partisans superbes de la raison, & tributaires de la mode, étalent fastueusement les préceptes dangereux de la sagesse humaine ; plus attentifs à former des Philosophes, qu'à instruire des Chrétiens ou à

convertir des coupables. Ceux ci prêchent la vérité sans déguisement ; ils combattent le vice dans leurs discours : mais ils l'accréditent par leurs œuvres. J'entends , mes FF. ; vous écoutez avec plaisir le portrait des Prédicateurs hypocrites : cependant que votre malignité ne s'en prévale pas. Tous ne sont pas des Pharisiens : Dieu s'est réservé des Prophetes édifiants, qui sont les lampes d'Israel, autant par la pureté de leur vie que par l'excellence de leurs discours. Mais enfin , n'eussent-ils aucune des vertus dont ils vous prêchent la pratique , J. C. vous ordonne de les écouter , de faire ce qu'ils vous disent , de ne pas imiter ce qu'ils font.

Hypocrisie dans le célibat. Est-ce toujours par l'amour d'un état plus parfait qu'on s'y détermine , ou sous les auspices d'une pudeur dont la délicatesse fuit les liens charnels d'un établissement d'ailleurs saint & légitime ? Non , mes FF. , c'est le privilege spécial de ces ames solidement vertueuses dont la piété vive & tendre , humble & modeste , brûlante d'amour pour Dieu comme la charité qui l'inspire , s'unit exclusivement à J. C.

Mais ce n'est pas ainsi qu'on se conduit dans le monde ; témoin cette prude orgueilleuse & chagrine, peu connue des hommes, encore moins fréquentée, qui se fait un mérite de leur indifférence, dépare la dévotion par l'alliage d'une humeur inquiète & capricieuse, & se fixe à regret dans un état qui ne laisse plus lieu d'en choisir un autre. Là, combien de vertus pieusement étalées, sont plutôt l'assortiment nécessaire à cet état, que la production sincère de la piété ! On ne veut pas tout perdre aux yeux des hommes ; mais aux yeux de Dieu que gagne-t-on ? Nul mérite auprès de lui, si ce n'en est un, que la nécessité de n'être pas scandaleux.

Hypocrisie dans l'union conjugale. Je ne parle pas ici de ces commerces clandestins, ni de ces feux adulteres, qui portent le coup décisif aux liens sacrés de l'union conjugale, dont une ame perfide fait cacher le crime & les horreurs sous les dehors de la tendresse la plus exclusive & de la fidélité la plus parfaite. Laissons ces affreux mysteres dans l'obscurité qui en couvre l'infamie. Je parle donc uniquement de ces affections

étrangeres, foibles, si vous voulez, dans leur naissance, mais qu'on laisse s'insinuer dans un cœur qui devrait leur être inexorablement fermé. Je parle de ces démonstrations équivoques d'amitié dont une épouse dissimulée fait colorer sa froideur ou son dégoût. Je parle de ces larmes que des yeux obéissans fournissent au besoin, pour détruire les soupçons que peut faire naître une conduite trop peu réservée. Je parle de ces attentions qu'enfante l'intérêt plutôt que le sentiment. Je parle enfin de tout ce qui, ne précipitant pas encore dans les excès du crime, altere néanmoins la tendresse & l'intimité qui doit régner entre deux cœurs unis par des liens irrévocables. Car tout cela rentre essentiellement dans la réciprocité des devoirs dont ils sont comptables l'un à l'égard de l'autre. Si cela est, comme on n'en peut douter, combien d'époux & d'épouses hypocrites !

Mais finissons. Hypocrisie dans tous les devoirs de la vie chrétienne, que je me contenterai d'indiquer succinctement. Il n'en est pas de l'hypocrisie comme des autres

vices du cœur. Ceux-ci n'attaquent directement que les vertus opposées. Plus étendue dans ses ravages, l'hypocrisie se sert du glaive de toutes les vertus pour détruire & immoler à sa malignité les vertus mêmes dont elle affecte les apparences : *ipsas virtutes jugulat mucrone virtutum*, dit St. Jean Chrysostome. Elle emploie le jeûne contre le jeûne, la prière contre la prière, les œuvres de miséricorde contre les œuvres de miséricorde, ajoute le même Père. La différence entre le Chrétien & le Pharisien se prend de l'intention : or, mes FF., dans l'accomplissement de nos devoirs, où trouver cette pureté si louable & si rare d'intention, qui, totalement dévouée à la gloire d'un Dieu qui commande, exclue tout retour vers les hommes qui nous applaudissent ? D'où viennent cette indifférence, cette tiédeur, ce dégoût pour la prière ? D'où vient cette languoureuse insensibilité pour les Sacremens, que vous ne fréquentez que par ostentation ou par bienfaisance ? D'où vient que, tendre & empressé, vous êtes si secourable aux malheurs publics qui frap-

pent particulièrement les pauvres ; tandis que, froid & insensible, tout enveloppé de votre opulence, vous abandonnez aux rigueurs de leur sort tant de familles indigentes, qui n'osent manifester la honte & la misère dont elles sont les victimes ? Avouez-le, Chrétiens, vous voulez plaire aux hommes, vous ambitionnez leurs applaudissemens ; & dès-lors vous n'êtes plus les serviteurs de J. C..... O fils d'Adam ! enfans dégénérés, infidèles à votre vocation, jusques à quand aimerez-vous la vanité, & chercherez-vous le mensonge ? Hypocrites insensés ! est-ce Dieu, sont-ce les hommes qui doivent être vos rénumérateurs ? Et si c'est Dieu, pourquoi ne pas offrir à lui seul le tribut de louanges & de vertus qu'il réclame tout entier ? Il y a, mes FF., une espèce de justice exclue du Royaume céleste par cet oracle formel de J. C. : toute justice, nous dit-il, égale seulement à celle des Pharisiens, n'entrera jamais dans le Royaume des Cieux. C'est là cette justice que St. Augustin appelle la justice des in-

46 SERMON SUR L'HYPOCRISIE.

justes. A quoi tient-il donc que vous n'em-
brassiez la justice des Chrétiens, seule capa-
ble de vous sanctifier dans cette vie, & de
vous conduire au terme de l'immortalité
bienheureuse, que je vous souhaite ? *Amen.*





PANÉGYRIQUE

D E

SAINT AUGUSTIN.

Ego ostendam omne bonum tibi, & miserebor cui voluero, & clemens ero, in quem mihi placuerit.

Je vous ferai voir toutes sortes de biens ; car je ferai grace à qui je voudrai faire grace, & miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde. *Au Liv. de l'Exode, ch. 33.*

UN Dieu, seul être existant par lui-même, centre unique de toutes sortes de biens : un Dieu, principe éternel de l'ordre, de la justice, & des lois immuables qu'il aime nécessairement, comme il s'aime nécessairement lui-même : un Dieu, vérité substantielle, dont la lumière éclaire tout homme venant au monde ; source & dispensateur suprême de la grace qui le sanctifie, grace qu'il accorde à qui il lui plaît : enfin, un Dieu qui

fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde. Voilà , Chrétiens , l'abrégé de toute la Religion , & la clef des mysteres ineffables qu'elle propose à nos esprits ; non pour les fonder (ils en sont incapables) , mais pour les croire , les méditer & les adorer : *ego ostendam omne bonum tibi , & miserebor cui voluero , & clemens ero , in quem mihi placuerit.* Ainsi , la conversion des pécheurs , la persévérance des justes , la glorification des élus , sont uniquement l'ouvrage de la miséricorde infinie d'un Dieu qui fait tout ce qu'il veut dans le Ciel comme sur la terre ; qui regne souverainement sur les esprits , par la vérité qu'il leur découvre , & sur les cœurs , par la charité qu'il leur inspire. C'est pourquoi l'Apôtre , après avoir cité les paroles du Seigneur à Moïse , *je ferai miséricorde à celui qui me plaira* , tire cette conséquence : cela ne dépend donc , conclut-il , ni de celui qui veut , ni de celui qui court , mais de Dieu qui fait miséricorde : *sed miserentis est Dei.*

Rien de plus vrai , mes FF. Nous en avons une preuve bien éclatante dans St.

Paul

Paul lui-même, tout comme dans son fidelle Disciple l'incomparable Augustin. Augustin ! cet homme immortel, & le plus grand peut-être qui, depuis les Apôtres, ait encore paru dans l'Eglise de J. C. Non, Chrétiens, jamais homme ne vint au monde avec des dispositions plus heureuses, des talens plus rares, des qualités plus éminentes, un caractère plus noble, un génie plus étonnant. Jamais aussi la grace n'eut à travailler sur un fonds ni plus riche, ni, puisqu'il faut l'avouer, plus long-temps rebelle, tantôt à ses douces inspirations, tantôt à la force victorieuse qui le fournit.

Mais enfin elle triompha d'Augustin ; comme elle avoit triomphé de Paul. Les circonstances miraculeuses de son triomphe sur l'un & sur l'autre sont si connues, qu'il seroit inutile de les rappeler ici ; elles auront leur place ailleurs. Gardons-nous seulement de séparer dans ce Discours deux hommes célèbres, dont le zele & les travaux ont étendu par toute la terre, & dans tous les siècles, la gloire de la Religion & le royaume du Rédempteur ; deux hommes qui ont en-

tr'eux des rapports si marqués & des traits si ressemblans , que l'éloge d'Augustin conduit naturellement à l'éloge de Paul. Vous en jugerez vous-mêmes par la suite de ce Discours , où je dois vous représenter Augustin soumis enfin comme Paul à l'empire de la grace : Augustin , disciple de Paul , Docteur par excellence , & défenseur toujours victorieux des ennemis de la grace : Augustin , imitateur de Paul , & , comme cet Apôtre , modele accompli des vrais Pasteurs ; qui , durant tout le cours de son Episcopat , consacra à J. C. & au bien de son Eglise les vertus admirables & les talens supérieurs qu'il avoit reçus de la grace. Tel est , mes FF. , le précis de son éloge & le sujet de vos attentions. Implorons les lumieres de l'Esprit Saint , par l'entremise de Marie. *Ave , Maria.*

P R E M I E R P O I N T .

J'AI commencé bien tard à vous connoître & à vous aimer , Beauté si ancienne , mais toujours nouvelle ; j'ai commencé bien tard. C'est par ces paroles , si souvent rap-

pelées dans ses écrits, que le grand Augustin déplore, dans l'amertume d'une ame vivement touchée, les défordres & les égaremens de sa jeunesse. Mais, dira-t-on, pourquoi les citer, & quelle étrange maniere de louer les Saints? Pourquoi mêler au récit de leurs vertus les foibleffes de l'homme, & qui pis est, les châtes du pécheur? Pourquoi mentionner ces jours d'injustice & d'obscuriffement qu'ils auroient voulu retrancher du nombre de leurs années, & qui leur coûtèrent tant de larmes? Pourquoi retracer encore ces tristes époques de leur vie, & ces traits humilians de la nature livrée à ses propres erreurs, qu'ils ont si constamment déplorés, & que Dieu lui-même à couvert du voile de sa miséricorde?

Ah! Chrétiens, c'est pour cela spécialement qu'il faut les rappeler; pour cela qu'il ne faut rien supprimer, ni des ravages du crime, ni des triomphes de la grace, ni des écarts de la raison, ni des ressources de la foi, ni des miseres de la nature, ni des œuvres du Libérateur. Rappeler ces importans objets, c'est entrer dans l'esprit

de l'Eglise qui en conserve la mémoire ; c'est, sur les ruines de la cupidité vaincue, dresser des trophées à l'amour immortel de celui qui l'a domptée ; c'est pénétrer dans le dessein de Dieu sur la destinée de ses élus ; c'est suivre les traces de la miséricorde toute gratuite qui les a délivrés ; c'est encourager les foibles, animer les pécheurs, & remettre sous les yeux des pénitens le souvenir de leur conversion & des voies admirables par où le Tout-Puissant a daigné les conduire.

Et puisqu'il s'agit ici du grand Augustin, rappeler l'histoire de ses premières années, c'est continuer la confession publique de cet illustre Pénitent, & représenter aux fidèles le plus célèbre & , peut-être, le seul monument que l'humilité chrétienne ait jamais élevé à la louange de la grace & à la gloire de J. C. ; de J. C., dis-je, qui, domptant ce nouveau Paul, le soumit pour jamais au joug de la foi & à l'empire de la vertu. Ne craignons donc pas, dans l'éloge de cet homme immortel & si cher à l'Eglise, ne craignons pas de mêler quelques ombres dissipées par le Soleil de

justice, à cet amas immense de lumieres qui parut avec tant de plénitude & d'éclat dans Augustin converti. L'exemple de ce grand Homme prouvera bien mieux que tous les raisonnemens, & l'insuffisance de la raison, & le danger des grands talens, & les écarts déplorables de cette Philosophie vaine & mensongere, qui n'a rien d'imposant que le pompeux étalage de ses promesses, & rien d'effectif que l'impossibilité de les accomplir. Oui, Chrétiens, quelque étendue qu'on assigne aux droits de la raison, rien ne me paroît plus décisif contre la vanité de ses prétentions que l'exemple d'Augustin. Pourquoi? C'est que jamais homme n'eut de son propre fonds plus de ressources pour pénétrer promptement & supérieurement jusqu'au sanctuaire le plus intime de la vérité. Quelle étendue de génie! quelle profondeur! quelle pénétration! quelle justesse! quelle force! quelle fécondité! quelle hauteur! &, avec cela, quelle passion pour la gloire! quelle envie de parvenir, de s'élever, de primer, de triompher! Et cependant, muni de tant de ressources, doué de tant de qua-

lités si rares , si éminentes , si vantées , Augustin , cet Augustin , le plus bel esprit de son siècle , ne fut que s'égarer. Or ses égaremens , dont il rougit enfin le premier , nous étonnent encore , tant ils sont peu croyables.

N'attendons rien par conséquent des efforts de la raison. Avec elle , Augustin eut le sort de ces faux sages dont parle St. Paul : comme eux , il s'égara dans la vanité de ses raisonnemens ; *evanuerunt in cogitationibus suis*. Comme le leur , son cœur se livra sans réserve à l'injustice de ses desirs & aux ténèbres de ses passions : & *obscuratum est insipiens cor eorum*. Deux réflexions bien capables de toucher ou de confondre tous ceux qui , tenant la même route , risquent de se briser contre le même écueil.

Prenez garde cependant , mes FF. ; les égaremens d'Augustin eurent une tout autre cause que ceux de tant d'esprits superficiels , qui , de nos jours , dégradent la Philosophie même , en s'arrogeant si ridiculement le titre de Philosophes. Les erreurs où s'égareront ceux-ci ne sont pas de ces méprises invo-

lontairés que les meilleures intentions & les recherches les plus circonspectes n'excluent pas toujours. Non, c'est une ambition puérile de se distinguer par l'audace & la singularité de leurs opinions. C'est un dégoût oiseux de tout ce qui demande le sérieux de l'application, la marche tardive de l'examen, la sage lenteur de la discussion, & sur-tout le sacrifice trop rare des prétentions de l'orgueil & des intérêts de l'amour-propre. C'est enfin, dans ces hommes frivoles, une indifférence dédaigneuse pour des vérités qu'ils font indignes de connoître, incapables peut-être de comprendre, encore plus d'approfondir : voilà, dis-je, la source de leurs égaremens : *evanuerunt in cogitationibus suis*. Comme ils n'aiment pas la vérité, cette vérité si lumineuse pour les autres, mais toujours éclipfée pour eux, ne les délivre pas de leurs ténèbres. Or ces ténèbres où ils se perdent, n'offrent rien à nos réflexions qui doive nous surprendre.

Mais Augustin, Sectateur aveugle des dogmes les plus erronés, des systêmes les plus insoutenables, des opinions les plus

incohérentes ; Augustin, victime de l'erreur, prostituant ses talens au mensonge, combattant avec toute la force d'un génie transcendant contre les intérêts de la vérité : voilà d'abord ce qui paroît inconcevable. Comment cela, mes FF. ? C'est que jamais homme n'aima la vérité avec tant d'ardeur, ne la chercha avec tant d'empressement, ne l'embrassa, dès qu'il eut le bonheur de la connoître, avec tant de zele, de candeur & de bonne foi.

Oui, mes FF., la passion d'Augustin pour la vérité, dévança, pour ainsi dire, la culture de ses rares talens. Mais cette passion, mal concertée dans sa marche, plus mal combinée dans ses moyens, le jette, sans qu'il s'en apperçoive, dans un cahos d'inconséquences & d'illusions, où, dupe des apparences, il prend le fantôme de la vérité pour la vérité même. Frappé du contraste étonnant qu'offre à des yeux attentifs la scène de l'univers ; impatient d'en pénétrer la cause, après mille efforts pour la découvrir, le Manichéisme, malgré ses paradoxes dès long-temps décriés, &

ses difficultés insolubles , enleve le suffrage d'Augustin , & semble calmer ses inquiétudes. Ainsi , dans le sein des ténèbres & d'une région infecte , Augustin , paisible & satisfait , croit jouir d'un air pur , & de tout l'éclat de la vérité qu'il cherche avec tant d'inquiétude. Hélas , grand Dieu ! où étiez-vous alors , s'écria-t-il ensuite dans l'excès de sa douleur , où vous étiez-vous retiré ? Pourquoi vous tenir si loin de moi , vous , ô mon pere ! qui aviez reçu les premiers hommages de mon enfance ? N'étois-je pas votre ouvrage ? N'avois-je pas reçu , de votre main paternelle , une raison capable de vous connoître ? un cœur fait pour vous aimer ? Cependant j'étois dans les ténèbres , marchant sans crainte à travers des précipices ; & mon aveuglement , dont je frémis encore , faisoit alors ma sécurité.

En effet , Chrétiens , comment le dogme insensé de deux principes co-éternels , infinis , indépendans ; rivaux divisés par une antipathie éternelle & un divorce immuable ; l'un pere , l'autre tyran de l'univers ; l'un source de tous les biens , l'autre de tous

les maux ; versant à la fois leur mélange bizarre sur une terre dont ils se disputent l'empire ; occupés d'une guerre interminable qu'aucune treve ne suspendra jamais : comment , dis-je , un dogme si révoltant peut-il trouver entrée dans un esprit aussi juste , aussi pénétrant , aussi scrutateur que celui d'Augustin ? Que dis-je , trouver entrée ? Comment cet homme , qui devoit si puissamment le combattre dans la suite , en devint-il d'abord l'Apôtre & le Propagateur ? Comment cela , direz-vous ? Ah ! Chrétiens , c'est que le Dieu de vérité livre à la manie des systêmes & à l'ineptie des opinions , certains êtres curieux , vains & superbes , qui , sans le consulter , cherchent hors de lui ce qu'on ne peut trouver qu'en lui & en lui seul : c'est qu'il habite une lumière inaccessible à l'œil profane d'une raison aussi foible & bornée , que téméraire & orgueilleuse ; c'est que , du haut de son trône , il se moque de ses efforts pitoyables , & qu'il refuse à l'orgueil du Philosophe la manifestation de ces vérités mystérieuses qu'il se plaît d'accorder à la foi de l'humble

Chrétien ; c'est que , pour l'instruction de l'univers , il abandonne les plus grands esprits , non-seulement à la vanité de leurs propres idées , mais encore à toute l'extravagance de celles des autres : *evanuerunt in cogitationibus suis.*

Hé quel exemple plus frappant de cette vérité pourrois-je vous citer que celui d'Augustin ? Ne sachant , dit-il , ce que c'est que le mal , non plus que la source impure d'où il dérive ; me figurant même un Dieu corporel , non-seulement je donnois créance aux folles imaginations de mes séducteurs , mais je m'en applaudissois , & je regardois comme la marque d'un esprit supérieur , ma facilité à les comprendre. Ils me crioient sans cesse , *vérité, vérité* ; & plus je m'éloignois de cette vérité , plus je me glorifiois de l'avoir découverte.

Ainsi , mes FF. , imbu de mille erreurs dont le détail dégraderoit la dignité de mon ministère , Augustin se faisoit un devoir & une gloire insensée de les répandre. Oui , poursuit-il , je trompois , & en public par les leçons de ces vaines connoissances qu'on

nomme Belles-Lettres, & en secret par ces dogmes empoisonnés dont j'infectois ceux que je pouvois séduire : dominé dans l'un par l'orgueil, dans l'autre par la superstition, dans tous les deux par le mensonge & par la vanité. Hélas, Seigneur ! quel est donc le sort des plus grands hommes, dès que votre lumière ne les éclaire pas, & que votre justice ne les anime pas ? Ils roulent d'abîme en abîme : l'erreur les dispose au libertinage ; & ils passent bientôt des ténèbres de l'esprit aux égaremens du cœur.

Rien de plus vrai, mes FF. Dans la théorie, nous dressons des Autels à la vertu ; la raison rend hommage à son excellence ; & , jusques sous la tyrannie des passions, la conscience réclame toujours en faveur de ses droits. Mais, dans la pratique, la raison trop foible cede honteusement aux assauts du désir ; & la conscience à demi-consumée par le feu brûlant de la convoitise, ne fait plus entendre qu'une voix entrecoupée, & , si j'ose le dire, des soupirs intermittans. Ce sont comme des suspensions périodiques, & des pauses momentanées que lui permet-

tent la honte du crime & la satiété des plaisirs. C'est le moment du remords : heureux moment s'il étoit plus durable. Mais la volupté reprend bientôt de nouvelles forces, & enfante de nouveaux monstres ! Ce qu'il y a dans tous ces effets de plus déplorable & de plus humiliant pour l'humanité, c'est que les caractères les plus heureux pour qui le vice paroît être une situation forcée, & comme l'atteinte douloureuse d'un mal étranger à leur nature, sont quelquefois emportés aussi loin, & plus loin que les autres. Ah ! le Saint que je loue ne pouvoit-il pas dire avec le plus sage des Rois : j'étois un enfant bien né, j'avois reçu de Dieu une ame docile, & un bon naturel ? *Puer autem eram ingeniosus, & sortitus sum animam bonam.* Oui, jusques dans le profond oubli de ses devoirs, & parmi les transports effrenés de la licence, Augustin laissoit échapper les traits ingénus d'un cœur droit, honnête, bienfaisant, & digne de vous, ô mon Dieu ! Quelle candeur d'ame, quel fond de probité ! quelle droiture ! quelle noblesse de sentimens ! & néanmoins l'enfercellement de

la bagatelle , comme dit le Sage , obscurcit tant de belles qualités : les passions volages de la concupiscence renverferent & emporterent ce cœur si éloigné du mal. *Inconstantia concupiscentiæ tranvertit sensum sine malitia.* Dès-lors , je ne vois plus en lui que l'emportement d'un jeune homme , & les mœurs d'un libertin. Les passions exaltées par la fougue de l'âge , pullulent de jour en jour au fond de son cœur , pour me servir de ses expressions , & l'élancent impétueusement vers les voluptés les plus grossières. Entraîné par la force de leur mouvement ; sans cesse égaré dans le vaste champ de la débauche & du libertinage , il boit à longs traits , dans la coupe du plaisir , le poison fatal qui pénètre son ame , l'enivre , l'abrutit & la tue.

Quelle vive & touchante peinture ne fait-il pas de son état ! quelles couleurs & quels coups de pinceau ! Mon attrait dominant , ma passion la plus forte , nous dit-il , étoit d'aimer & d'être aimé. C'est le centre où retentissoient tous les mouvemens de mon cœur. Mais , incapable de discerner les fen-

timens honnêtes d'une affection légitime d'avec les transports impurs d'une passion criminelle , je me livrois en aveugle à la fureur brutale de mes penchans ; & tel que ces animaux immondes qui se roulent dans l'ordure , je me plongeois dans le fond bourbeux de ma cupidité. De là, cette furdité spirituelle causée par le bruit des chaînes du crime & de la mort qu'il traînoit après lui , & qui l'empêchoit d'entendre la voix menaçante d'un Dieu vengeur & l'éclat terrible de ses anathêmes ; de là, cet abandon funeste à des voluptés dont l'ardeur brûlante consumoit son cœur & tout ce qu'il avoit de vigueur & de force. De là, par des gradations insensibles, mais presque inévitables, cet état d'effronterie & ce comble d'impudence, où le pécheur tirant vanité de ses infamies, rougit d'un reste de pudeur, & abjure jusqu'à l'ombre de la retenue. *Pudet non esse impudentem.* C'est ainsi qu'Augustin, insensible aux larmes, sourd aux avis d'une pieuse mere qu'il traitoit de discours de femme, faisoit le mal non-seulement pour le plaisir de le faire, mais plus encore pour celui d'en

être loué. Entendoit-il quelqu'un de ses compagnons se vanter de ses débauches, & s'en glorifier à mesure qu'elles étoient plus infames, Augustin baissoit les yeux, confus de n'en avoir pas fait autant : que dis-je ? pour aller de pair avec ce qu'il y avoit parmi eux de plus vicieux & de plus corrompu, il se vançoit des choses même qu'il n'avoit point faites, & recouroit au mensonge, de peur d'être d'autant plus méprisé, qu'il étoit moins criminel. Voilà, dit-il, avec quelles gens je courois les rues de Babylone. Ah ! Seigneur, quand partira du haut du Ciel le trait heureux de votre clémence, qui doit éclairer l'esprit & pénétrer le cœur de cet enfant rebelle & fugitif de votre maison ! verrez-vous plus long-temps sans en être touché, verrez-vous de si riches talens prostitués au mensonge, de si rares qualités sacrifiées au libertinage, vos propres dons avilis, & vos bienfaits tournés contre vous-même ? Rassurons-nous, mes FF. : après trente ans de nuit & d'obscurité, le jour de la grace commence à luire ; je vois l'ébauche de son triomphe, & la vertu comme la vérité vont rentrer dans leurs droits.

Dès l'aurore de ce jour , objet perpétuel des vœux & des pleurs de Monique , paroissent dans le lointain les premiers rayons de cette grace qui doit dissiper tant de nuages , & faire luire ces lumieres fécondes qui feront de son siecle le plus beau siecle de l'Eglise , & l'admiration des siecles à venir. Non , l'enfant de tant de larmes ne périra pas ; son retour est assuré. La piété , par la bouche d'un Saint Pontife , en a prononcé l'oracle ; & , dans les premieres agitations d'Augustin , je vois l'heureux présage de son accomplissement. Telles que les vagues d'une mer livrée à la fureur des vents , mille pensées s'élevent dans son esprit , se choquent en tumulte , se confondent & se repoussent les unes les autres. De leur choc turbulent résulte enfin le doute , comme le premier pas qui ramene Augustin , & le rapproche de la vérité. Dès ce moment , le Manichéisme n'a plus le même attrait pour lui. Bientôt le dégoût succede à l'indifférence , & le mépris au dégoût. En vain Fauste , ce héros du parti , arrive à Carthage , & , pour accrediter ses fables , déploie les char-

mes impofans de fon éloquence ; Auguftin ne trouve dans fes difcours que la foibleffe d'un fophifte , & l'harmonieufe ftérilité d'un beau difeur. Il cherchoit des raifons auprès de cet oracle , & il n'en reçoit que des paroles. Que fera-t-il dans un état où , défabufé de l'erreur , il ne connoît pas encore la vérité ? Ce qu'il fera , mes FF. ? Ah ! la main de celui qui fépara la lumière des ténèbres , cette main puiffante fera bien déchirer le voile qui cache encore la vérité à cet efprit indécis , mais impatient de la connoître. Oui , Seigneur , il trouvera dans les gémiſſemens continuels d'une mere défolée , dans les ſublimes difcours de votre ferviteur Ambroife , & fur-tout dans vos divines Ecritures dont il mépriſoit l'adorable ſimplicité ; il y trouvera ce qu'il n'eût jamais trouvé ni dans les rêves ténébreux de la Secte qu'il a ſuivi pendant neuf ans , ni dans les écrits des Philoſophes qu'il a vainement parcourus. Toujours incertain fur l'origine du mal , il avoit , ainſi que David , appliqué ſes réflexions à connoître ce ſecret ; & , avec le malheur de ſe tromper , il ne rapporta de

ses recherches que le désespoir de le découvrir. La vue de la raison ne s'étend pas si loin. Mais à peine, sous les auspices de la grace, est-il entré dans le Sanctuaire de son Dieu, qu'il y découvre l'ordre immuable de ses conseils infiniment justes sur les enfans des hommes. Il apprend du Sage que nos illusions, nos foiblesses, nos égaremens, nos désordres, nos calamités, nos maladies, la mort enfin qui dévore tout; il apprend, dis-je, que tous ces maux dont il ignoroit la cause, sont l'ouvrage de l'homme pécheur, & la sévère mais juste punition de ses crimes. Il apprend que Dieu n'a point fait la mort; que la perte des vivans ne fau- roit être pour ce pere tendre le sujet d'une satisfaction barbare. Il apprend que ce Dieu juste & bon a tout créé afin que tout subsiste. Il apprend que rien de contagieux ni de mortel ne souilloit des êtres purs & innocens dès qu'ils sortirent de ses mains. Ah! ce sont les œuvres des méchans qui ont appelé la mort, continue le Sage : *insensés*, ils ont fait alliance avec elle, & ils étoient dignes d'une telle société; ainsi, par le péché

d'un seul, la mort entra dans le monde, & le péché par cette mort. Voilà, mes FF., la clef de toute la Philosophie chrétienne & le précis de toutes nos connoissances : & *per peccatum mors*. C'en est assez pour Augustin. Le voile est déchiré, le jour luit, la vérité brille à ses yeux satisfaits : enchanté, foudris, respectueux, il l'embrasse, il l'adore ; & , dévoué pour toujours à sa défense, il lui consacre les travaux d'une vie qu'il est prêt de sacrifier pour elle. Que ce premier triomphe de la grace est admirable ! Qu'il est consolant pour l'Eglise de voir le génie d'Augustin tout éclatant des lumieres de la vérité, prêt à défendre ses Autels.

Mais ce triomphe de la grace, tout admirable qu'il est, n'est pas complet encore. Un ennemi plus redoutable que l'erreur même ; un ennemi long-temps vainqueur d'Augustin, j'entends, mes FF., la cupidité qui ne meurt jamais, vit encore au fond de son cœur, & , rebelle aux premiers traits de la grace, lui en dispute la conquête. Elle triomphera sans doute cette grace ; victorieuse de la chair & de ses désirs, elle

surabondera où le crime avoit abondé. Mais, hélas ! quels assauts d'un côté ! de l'autre quelle résistance ! que de chaînes à rompre ! que d'habitudes à réformer ! que d'obstacles à surmonter ! quels efforts , quels sacrifices, & combien douloureux ! O vous, pour qui le domaine du libre arbitre est si étendu, & son activité si prompte & si puissante ; vous, qui regardez la mort du vieil homme, & la création du nouveau comme l'affaire d'un moment, l'ouvrage instantané d'une liberté maîtresse en premier ressort de sa destinée, venez vous instruire par l'exemple d'Augustin. Cet exemple vous apprendra s'il est si facile de se donner à son gré de nouveaux attraits, de nouveaux amours, de nouveaux goûts, de nouvelles habitudes ; si facile de rompre tant de nœuds si forts, si tendres, si anciens qui nous attachent au monde, à ses plaisirs & à nous-mêmes ; si facile de passer subitement de la mort à la résurrection de l'ame, de la corruption du premier Adam à la justice du second, des œuvres de la chair à celles de l'esprit, & des entraves de la concupiscence aux libres es-

fors de la charité. Ah ! lorsqu'il s'agit d'expirer pour renaître, on sent alors, on sent les pointes & les tranfes douloureuses de cet enfantement spirituel qui doit rendre la vie à la nouvelle créature en l'ôtant à l'ancienne. Mais, encore une fois, cette mort, cette vie, cette ruine, ce nouvel être, sont le terme souvent tardif d'un laborieux & pénible combat. Pour vous en convaincre de plus en plus, écoutez Augustin qui vous l'attestera sur la foi d'une épreuve personnelle, & croyez-en le plus sincere de tous les hommes. Quel soulèvement, ou plutôt quel outrage du côté des passions ! quel choc furieux de mouvemens & de pensées ! quelle mutinerie intérieure dans le fond de son ame ! quelle guerre intestine de lui-même contre lui-même ! quelle torture ! quel bouleversement dans tout son être ! en un mot, quel état d'Augustin pécheur, avant de montrer à l'Eglise le consolant spectacle d'Augustin converti !

Hélas ! rien ne lui manque du côté des lumieres. Il connoît la voie du salut, il voudroit la suivre ; mais il n'ose l'entrepren-

dre. Cette voie bienheureuse obtient le suffrage de sa raison ; mais ce qu'elle a d'étroit & d'épineux , en impose à sa foiblesse & déconcerte son courage. La chasteté suivie de l'innocence & compagne de la paix , lui présente un doux asile contre les traits enflammés que lance le démon du midi ; mais la volupté l'arrête par la robe de sa chair. Une voix secrète ne cesse de lui dire : sortez du sommeil léthargique où vous êtes enseveli , réveillez-vous d'entre les morts , & J. C. vous éclairera ; mais , courbé sous le poids de l'habitude , retenu par les engagements du siècle , toujours foible , assoupi , languissant , il répond comme le paresseux qu'on tâche d'éveiller , un moment encore.... un moment.... laissez-moi , je vous prie.... tout à l'heure , oui , tout à l'heure , je suis à vous.... & cette heure n'arrivoit jamais , & ce moment duroit toujours. Cependant la grace le suit par degrés , le presse , l'encourage , le fortifie de nouveau. La tempête ralentie ne gronde plus que foiblement ; il touche presque au port du salut. Après tant d'efforts , ses liens brisés tiennent à peine à

un filet ; mais c'en est encore assez pour le retenir. Les passions repoussées au loin , & plus qu'à demi-vaincues , ces passions qui jusques-là parloient avec tant de hauteur , ne font plus entendre que le murmure sourd d'une voix foible & mourante ; cependant , malgré le peu de force qui leur reste , Augustin hésite encore. La voix tyrannique de l'habitude lui dit tout bas : croyez-vous pouvoir vous passer de tels & tels plaisirs ?

Enfin , la grace l'emporte : son dernier coup est frappé. Mais lorsqu'en ce moment décisif on se représente ce grand Homme au milieu de l'orage furieux qui s'éleve au fond de son ame , armé de honte & d'indignation contre soi-même , se roulant dans ses liens qu'il acheve de rompre , déchiré de remords au souvenir de ses miseres , suffoqué de sanglots qu'il ne peut retenir , embrassant ses genoux , levant au Ciel des yeux inondés de ses larmes , & criant du fond de sa douleur : jusques à quand Seigneur , sentirai-je le poids de votre colere ? Jusques à quand refuserez-vous une victime qui se jette entre vos bras ? Jusques à quand remettrai-je au lendemain ?

lendemain ? Pourquoi non pas tout à l'heure ? Pourquoi cet instant même ne sera-t-il pas le trait victorieux de votre clémence, & l'époque de mon repentir ? Lors, dis-je, qu'on se représente ce violent combat de la chair contre l'esprit, & la victoire entre ces deux rivaux si long-temps balancée, peut-on s'empêcher de trembler pour soi-même ? Peut-on s'étourdir sur les difficultés d'une conversion pleine, entière & sans retour ? Telle fut la conversion d'Augustin.

Ici, Chrétiens, rappelez à votre souvenir l'état attendrissant de cet homme célèbre, qui, dans l'excès de sa douleur, confus, désolé, fondant en larmes, ne cesse de s'écrier : oubliez, Seigneur, les iniquités de ma vie passée. Puis, s'adressant à lui-même : jusques à quand balancerai-je, disoit-il ? Pourquoi remettrai-je de jour en jour ? Pourquoi, dès ce moment, ne sortirai-je pas du fond de mes ordures & de mes infamies ? Il arrive enfin ce moment heureux, & si ardemment imploré : *tolle, lege*. Prenez & lisez, s'écrie plusieurs fois une voix extraordinaire, qu'il écoute comme un oracle venu du

Ciel. Il prend en effet l'Epître de St. Paul aux Romains, & il lit ces paroles : ne vivez ni dans la débauche & l'impureté, ni dans un esprit d'envie & de contention; mais revêtez-vous de J. C., & ne cherchez pas à contenter les désirs déréglés de votre chair (1). A peine eut-il achevé de lire le dernier mot, que la lumière & la paix se répandirent dans son cœur. Ainsi le grand Apôtre devient le co-opérateur d'une conversion qui pour toujours foumet Augustin à J. C., & qui ramene au sein de l'Eglise un Docteur suscité de Dieu pour défendre & développer les vérités sublimes qu'elle enseigne à ses enfans. Trésors inestimables dont peut-être, avant Augustin, ils ne connoissoient pas assez le prix.

C'est ainsi que, trois siècles auparavant, à peine Paul eut entendu ces puissantes paroles de J. C. : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous*, qu'il répondit aussitôt : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* Le voilà donc humblement soumis aux ordres de Jesus, qui le destine à porter son nom devant les Gen-

(1) Rom. 13.

riis , devant les Rois & devant les enfans d'Israël. Oui , cet homme , zéléateur fanatique des traditions de ses peres , implacable persécuteur de l'Eglise naissante , altéré du sang des premiers fidelles , impatient de le voir couler ; cet homme , dis-je , devient par un miracle singulier de la grace , le plus zélé d'entre les Chrétiens , la plus ferme colonne de l'Eglise qu'il a persécutée , le plus ardent Prédicateur de J. C. , de sa Doctrine , de ses Lois , & sur-tout de sa grace , dont son fidelle Disciple Augustin fut le Docteur par excellence & le plus ferme défenseur. Vous l'allez voir dans ma seconde Partie.

S E C O N D P O I N T.

ETABLIR le véritable dogme de la grace chrétienne , en développer l'économie , les caractères , les rapports , & leur convenue admirable avec les besoins de la nature mortellement blessée dans Adam , & sauvée de la mort par J. C. ; c'est , d'un côté , briser l'idole de l'orgueil , & ramener l'homme à l'idée de sa foiblesse & au souvenir de son néant ; c'est , de l'autre , embrasser le vaste

plan de la Religion ; c'est montrer dans son vrai jour cet édifice immortel élevé sur le fondement des Apôtres & des Prophetes , dont J. C. est la pierre de l'angle , & dont l'immense contour embrasse , & le Ciel & la terre , & les anges & les hommes , & le temps & l'éternité ; c'est enfin fonder un abîme , dont l'obscurité sainte & terrible faisoit écrier le grand Apôtre : ô profondeur ! ô jugemens impénétrables ! ô voies inaccessibles ! qui a connu les desseins de Dieu ? qui est entré dans ses conseils ? qui lui a donné le premier quelque chose ? Ah ! tout est de lui , tout est par lui , tout est en lui : *ex ipso , & per ipsum , & in ipso sunt omnia.* Voilà , Chrétiens , en deux mots , tout ce qu'il nous est permis de savoir , & possible de comprendre. Heureux donc le génie sobre & modeste , qui faisant taire la raison , n'ayant que St. Paul ou plutôt J. C. pour maître , suit humblement l'analogie de la foi , consulte ses oracles , ne pense , ne parle & n'écrit de la grace que sous la dictée de la grace même. C'est le vrai moyen de marcher en assurance , & de ne

pas s'égarer dans un labyrinthe , où la foi seule tient le fil merveilleux qui doit conduire la raison. Tel fut en particulier le rare bonheur & l'avantage d'Augustin.

Si, dans ses écrits immortels , il développe la sublime Théologie du Maître des Gentils ; s'il l'explique avec une force & une profondeur que rien n'égalera jamais ; s'il en parle avec tant de justesse , d'énergie & de clarté , n'en soyons pas surpris. Cette profusion de lumieres ne vient pas de son génie seul , tout étonnant qu'il est. Non , non , c'est la grace qui pénètre le cœur , éclaire l'intelligence & conduit la plume de son défenseur ; en sorte qu'il peut dire ce que l'Apôtre disoit de lui-même : c'est par la grace de Dieu que je suis ce que je suis , & sa grace n'a point été stérile en moi. J'ai plus travaillé que les autres , non pas moi toutefois , mais la grace de Dieu avec moi : *non ego autem , sed gratia Dei mecum* (1). Oui , pouvoit dire Augustin , j'ai plus travaillé , plus long-temps combattu , plus glorieusement triomphé qu'aucun de mes

(1) I. Corinth. 15.

contemporains : *abundantiùs illis omnibus laboravi*. L'Eglise goûte en paix le fruit de mes victoires, ou plutôt ce n'est pas moi qui ai vaincu, mais la grace de Dieu avec moi ; *sed gratia Dei mecum*.

Oui, c'est avec les puissantes armes de cette grace, capables seules d'abattre effacement la hauteur de l'esprit humain, qu'il triomphe de ses ennemis. J'apperçois le premier qui s'éleve du fond de l'Ecosse : ennemi long-temps obscur, trop fameux dans la suite par le nombre & l'impïété de ses erreurs ; homme d'un génie souple, adroit & insinuant, fertile en ressources, inépuisable en équivoques, hypocrite profond & presque impénétrable ; prompt à profiter des moindres avantages, habile à se les procurer ; se prêtant avec une facilité merveilleuse aux temps, aux lieux, aux conjonctures ; changeant quand il le faut de langage & jamais de sentiment ; prêchant l'indépendance & favorisant l'orgueil sous les enseignes de l'humilité même ; infectant Rome de ses erreurs, & attaquant la vérité jusques dans le centre de son empire ; substi-

tuant l'homme au Chrétien , & la nature à la grace ; renversant les Autels de la piété dont il emprunte le masque ; en imposant aux simples par la régularité de ses mœurs , & aux premières têtes du Sanctuaire , que dis-je ? aux Conciles mêmes , par le tour captieux de ses expressions ; faisant adroitement servir le suffrage de l'autorité qu'il a trompée contre les anathèmes de la vérité qu'il ne sauroit surprendre ; jouant le personnage d'Orthodoxe à Diospolis , où il condamne de bouche l'hérésie qu'il retient dans le cœur ; toujours suspect , toujours errant , jamais tranquille , mais enfin découvert , pros crit & abandonné de toute la terre qu'il remplit de ses clameurs , & qu'il voudroit infecter de son venin. A ces traits , il est aisé de reconnoître Pélage.

Voilà donc celui qui , rival de Lucifer , osa le premier élever le trône du libre arbitre au-dessus des astres de Dieu , placer le veau d'or sur l'Arche de la nouvelle alliance , & le proposer aux hommages des Tribus. Voici le Dieu qui vous sauvera , leur dit-il , & qui marchera devant vous : *hi sunt Dei*

tui Israel (1). Vous avez reçu du Créateur, avec la nature, le pouvoir de bien faire, il est vrai; mais le vouloir & l'action même sont entre les mains de votre liberté; sa force, toujours active, saine & entière, peut toute seule vous conduire au comble de la justice, & vous élever au faite du bonheur éternel: c'est moi qui vous l'assure; *hi sunt Dii tui Israel.*

Il n'en falloit pas tant sans doute pour animer le zèle & enflammer le cœur de notre Saint. Voyez avec quelle promptitude il court à la défense du tabernacle & du précieux trésor qu'il renferme, trésor qui seul peut enrichir & sanctifier le peuple; avec quelle indignation ce nouveau Moïse brise l'idole forgée par les Profanateurs. Parlons sans figure, mes FF.; s'il défend la cause de la grace & le domaine souverain du premier être sur le cœur de l'homme, quelle abondance de lumières! quelle force de raisonnement! Si d'une main respectueuse il leve le voile mystérieux qui couvre le choix gratuit des élus, & leur prédestination antérieure à leurs mérites, quel essor de génie!

(1) *Exod.* 32.

quel vol majestueux ! S'il relève les qualités sublimes de J. C. leur Chef , quel goût de religion ! quelle tendresse de sentiment ! quelle admiration ! quel respect il inspire à ses Lecteurs ! Sur tous ces objets , écoutons le grand Augustin , ne parlons que d'après lui ; sa doctrine est celle de l'Eglise.

Non , jamais la cause de la grace ne fut défendue avec tant de supériorité que par la plume d'Augustin. Jamais ses attributs ne parurent avec tant d'éclat , de force & de précision , que dans les écrits de ce Docteur incomparable. C'est là que la nature , la nécessité , la gratuité , l'efficacité de cette grace ; en un mot , tous ses caractères sont développés , discutés , inébranlablement établis par ce génie , aussi vaste que profond , aussi pénétrant que sublime.

Je dis la nature de la grace & sa nécessité. Vous le savez , mes FF. , l'homme Pélagien n'est , à proprement parler , que l'idole du portique , & la copie du sage imaginaire qu'enfanta l'orgueil des Stoïciens. Le bonheur de vivre , dit l'un d'entr'eux (1) ,

(1) *Senec.*

est un présent des Dieux, comme on n'en peut douter : disons aussi que le bonheur de bien vivre est l'ouvrage de notre sagesse. Que dis-je ? Dieu est sage par le bienfait de sa nature ; le Sage l'est par le sien propre. L'enthousiasme de l'orgueil peut-il blasphémer avec plus d'impudence ? De même, l'homme Pélagien reçoit, à la vérité, du Créateur, l'avantage d'exister avec les facultés relatives à la nature d'un être intelligent & libre ; c'est-à-dire, qu'il peut agir, parce qu'il existe : mais il agit en effet, parce qu'il le veut, quand il le veut, de la manière qu'il le veut ; & s'il se détermine au bien, il est par conséquent le principal auteur de sa justice, & le premier artisan de sa vertu.

Oui, dit Pélage, nous distinguons trois choses dans l'homme ; le pouvoir, le vouloir & l'être. Le pouvoir, nous le plaçons dans la nature ; le vouloir, dans le libre arbitre ; l'être, dans l'action même. Le premier appartient proprement à Dieu, de qui la créature l'a reçu. Les deux autres, c'est-à-dire, le vouloir & l'être, ou l'action, sont le bien propre de l'homme seul, & l'éma-

nation du libre arbitre comme de leur source; d'où il conclut que la gloire de la bonne volonté & de la bonne œuvre, est spécialement la gloire de l'homme qui veut & qui agit. Tel est l'homme de Pélage.

Mais que celui de St. Paul est bien différent, s'écrie St. Augustin ! L'homme de St. Paul se glorifie dans le Seigneur ; l'homme de Pélage se glorifie en lui-même. L'homme de St. Paul est un enfant de colère, soumis à l'anathème prononcé contre une race viciée dans son origine ; il porte, en venant au monde, le germe secret de ses crimes, & la cause de tous ses maux ; les premières larmes qui coulent de ses yeux font le premier tribut qu'il acquitte envers un Dieu vengeur, & le cri fatal qui dénonce à l'univers un être malheureux, parce qu'il est coupable : l'homme de Pélage est dans l'état assigné par la nature ; son être ne comporte rien de plus. Le supposer meilleur, ou plus mauvais, c'est le détruire. L'idée d'une faute originelle, est une idée absurde, & la clef factice d'un problème que sans elle on croit insoluble à tous les

efforts de l'esprit humain. Or, fatisfait-on la raison en lui offrant des paradoxes ? L'homme de St. Paul se plaît dans la Loi de Dieu , selon l'esprit ; car il reconnoît & goûte l'excellence de cette Loi : mais il sent en lui-même un schisme déplorable qui ne finira que par la paix du Ciel, une opposition perpétuelle de la chair à l'esprit, de la convoitise à la charité, de la concupiscence à la grace. Dans cet état, il ne fait pas le bien qu'il veut ; mais il fait le mal qu'il ne veut pas. L'homme de Pélage , plein de confiance en lui-même , fait le bien , fuit le mal comme il veut , quand il veut , & se rend juste lorsqu'il lui plaît de le devenir. L'homme de St. Paul attribue tout à la grace ; l'homme de Pélage à la nature. Le premier , tremblant à la vue de sa foiblesse & de ses périls , s'écrie , plein de foi : qui me délivrera de ce corps mort ? qui rendra la paix à mon ame ? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus* (1) ? Ce sera la grace de Dieu par J. C. Notre-Seigneur , répond St. Paul. Non , dit Pélage , ce sera

(1) *Rom. 6, 24.*

la main puissante du libre arbitre ; lui seul appaisera la tempête , ramenera le calme , & voilà mon Libérateur.

Or , dans cette contrariété de sentimens & de doctrine , à qui en croirons-nous , demande St. Augustin ? Ou à Paul , ravi jusqu'au troisieme Ciel , Disciple de Jesus-Christ , recevant de sa bouche sacrée l'ordre précis d'annoncer au monde l'Evangile de sa grace ? Ou à Pélage , Disciple d'un Rufin , son maître & son premier séducteur ? à Pélage , selon lequel , comme on l'a remarqué , la grace consiste uniquement dans la loi & dans la doctrine ? Mais si cela est , il s'ensuivra , dit toujours St. Augustin , que l'homme peut accomplir la loi par la loi même ; il s'ensuivra , contre l'oracle formel de l'Écriture , que la charité répandue dans nos cœurs par le St. Esprit , n'est plus l'accomplissement de la loi. Dogme impie & détestable , s'écrie le saint Docteur , puisque le plus grand secours de la loi est de nous porter à rechercher la grace , & que la grace est montrée par la loi , afin que la loi soit accomplie par cette grace. Enfin ,

si le secours de Dieu ne forme pas en nous la bonne volonté ; si cette volonté vient de nous-mêmes, que deviendra, poursuit St. Augustin, cette maxime de l'Apôtre : c'est Dieu qui opere en nous le vouloir & le faire ? Sans doute, répond Pélage, Dieu opere en nous le vouloir juste & saint, lorsque, attachés aux biens présens, il nous anime à y renoncer par l'éclat de la gloire future, & les promesses des biens célestes ; lorsque, par un rayon de sa sagesse, il réveille nos volontés engourdies & les excite au désir de le posséder. Nouvelle preuve, reprend St. Augustin, que la grace par laquelle Dieu opere en nous le bon vouloir, n'est autre chose, au sentiment de Pélage, que la loi & l'instruction. Mais que lui sert-il de répéter la même chose en différens termes, & de s'envelopper sous une multitude d'expressions pour cacher la même erreur ? En effet, n'est-ce pas dans la loi & dans la doctrine qu'est contenue la promesse de la gloire & des récompenses éternelles ? La révélation de la sagesse n'appartient-elle pas à la doctrine ? Les invitations, les salutaires

conseils ne sont-ils pas de son ressort ? Mais, ajoute-t-il, pour terminer toute dispute, il faut enfin que Pélagie reconnoisse, & quoi ? Une grace qui, non-seulement promet, mais qui fait croire & espérer la gloire future : une grace qui ne révele pas seulement, mais qui fait aimer la sagesse : une grace qui ne conseille pas seulement, mais qui persuade efficacement toutes sortes de biens. Car tous ceux qui, dans les Ecritures, entendent les magnifiques promesses que Dieu leur fait du Royaume des Cieux, n'ont pas pour cela seul la foi des promesses ; tous ceux qui sont invités de venir à lui, ne sont pas persuadés. Non, dit J. C., personne ne vient à moi, si mon Pere, qui m'a envoyé, ne l'attire par sa grace. Voilà donc, conclud St. Augustin, la grace que Pélagie doit reconnoître, s'il veut ne pas simplement porter le nom de Chrétien, mais l'être véritablement.

Grace de rédemption, de réparation, de guérison & de salut. Grace nécessaire à tout bien, puisque de nous-mêmes nous ne sommes pas capables d'avoir aucune bonne

pensée, comme de nous-mêmes. C'est Dieu qui nous en rend capables, dit St. Paul. Grace nécessaire pour croire en J. C., puisque personne, ajoute cet Apôtre, ne peut dire *Jesus est le Seigneur*, que par le St. Esprit. Grace nécessaire pour bien prier, dit-il encore, puisque, dans nos prieres, nous ne savons ce que nous devons demander; mais l'Esprit Saint lui-même prie pour nous avec des gémissemens ineffables. C'est lui qui forme cet attendrissement d'un cœur touché qui sent vivement sa misere, son impuissance & ses besoins. Grace nécessaire pour surmonter les tentations de la chair, & les desirs violens de la concupiscence, puisque J. C. n'assigne point d'autre remede à St. Paul contre les soufflets de Satan; remede suffisant, mais indispensable : *sufficit tibi gratia mea*. Grace nécessaire pour aimer Dieu, puisque cet amour est par excellence l'effusion de cet esprit de charité, dont le souffle divin allume dans nos ames ces ardeurs pures & célestes qui les détachent du monde, & les élancent dans le sein de leur Dieu. De tous ces témoignages

de l'Écriture, concluons, avec St. Augustin, qu'il n'est aucun bien dans l'homme qui ne soit un don de la grace; aucun qui n'en prouve non-seulement la nécessité, mais aussi la gratuité. Car enfin à quel titre oserions-nous y prétendre? Et depuis quand Dieu, qui nous enrichit, est-il devenu notre débiteur?

Hé, Seigneur! que pourroit vous offrir l'homme, cet être foible, nu & indigent? Que trouveroit-il dans son propre fonds qui méritât les distinctions glorieuses dont vous daignez l'honorer? L'homme juste lui-même, cet homme, presque égal aux Intelligences prosternées au pied de votre trône, cet homme si cher à vos yeux, a-t-il d'autres mérites que les profusions gratuites de votre clémence, & d'autres titres que les dons inappréciables de votre amour? Hélas! dit l'Apôtre aux Ephésiens, souvenez-vous de votre origine. Vous étiez sans Christ dans ce monde, séparés de la société d'Israël, étrangers à l'égard de l'alliance avec le peuple élu, sans aucun espoir des biens promis aux enfans de l'adoption. Maintenant vous

n'êtes plus des hommes étrangers à la famille du Seigneur. Mais cela ne vient pas de vos œuvres, afin que nul ne se glorifie. C'est un pur effet de la grace qui nous a sauvés par la foi ; car nous sommes son ouvrage, étant créés en J. C. dans les œuvres de la justice émanée de son sang, afin que nous les pratiquions.

Le comprenez-vous enfin, Panégyristes éternels des mérites de l'homme ? C'est la grace, & la grace seule, selon St. Paul, qui nous crée en J. C. dans les bonnes œuvres. Où est donc la justice de la chair ? Où est son mérite, soit réel, soit prévu dans cette création miraculeuse ? L'un & l'autre est anéanti par cette création nouvelle, dit le saint Docteur aux semi-Pélagiens. L'homme ne mérite par lui-même que les carreaux du Ciel. Hé quoi ! dans l'ordre naturel la création seroit absolument indépendante de nos mérites, & dans l'ordre surnaturel cette création, plus merveilleuse encore, les supposeroit ? Ne vantez donc jamais vos mérites, ajoute-t-il ; ces mérites sont les dons de sa grace ; sans elle, Dieu

ne peut voir en vous qu'une indignité révoltante, un démérite absolu, & l'odieux objet de ses anathêmes. Il n'y peut voir qu'un esprit environné de ténèbres, jouet de mille erreurs, fier & superbe dans ses illusions, idolâtre de ses idées, flottant à tout vent de doctrine, rebelle à la vérité qui l'humilie, passionné pour le mensonge qui le flatte, blasphémant ce qu'il ignore, ignorant ce qu'il devrait savoir; qu'un esprit enfin qui juge de tout, prononce sur tout, & ne comprend rien, ou fort peu de chose. Il n'y peut voir qu'un cœur de pierre, & tout appesanti sous le poids des objets sensibles; un cœur ardent jusqu'à la manie pour tout ce qui peut le corrompre; un cœur esclave de ses passions injustes, & adorateur de son esclavage; un cœur percé de plaies mortelles, & toujours occupé de ce qui peut les aigrir. Il n'y peut voir qu'une volonté malade, capricieuse, impuissante pour le bien, si la grace ne vient à son secours; vive, prompte, ardente pour le mal; ennemie décidée de la regle, constamment révoltée contre les lois du Tout-Puissant, sourde à

ses inspirations , aguerrie contre ses menaces , indifférente à ses promesses , & suivant mollement la pente qui l'entraîne dans le précipice. Mortel , superbe mortel ! voilà ce que Dieu voit en vous. Maintenant faites valoir de si beaux titres , & réclamez votre salaire.

Mais vous calomniez la nature , me dira-t-on ; vous affectez de la prendre dans le point extrême de sa dépravation. L'homme , après tout , n'est pas si méchant qu'on le suppose , & la malice désespérée de quelques individus ne conclud rien contre l'espece entiere. Hé bien , soit , répond St. Augustin à Julien d'Eclane ; peuplons la terre d'Aristides & de nouveaux Socrates ; considérons la nature dans son beau , riche en talens , ornée de toutes les qualités qui peuvent la rendre vénérable aux yeux de la vertu , telle enfin qu'elle se montre dans le Sage du siecle. J'y consens ; mais je dis , poursuit-il , que si , par le secours tout seul du libre arbitre , ce prétendu juste peut faire quelque chose qui mérite la grace , ou si Dieu l'accorde en vue de ses œuvres , la grace n'est plus grace ,

comme dit l'Apôtre : c'est une dette , une récompense exigible , un prix dont le refus feroit une injustice. Par la même raison , la mort de J. C. est un hors-d'œuvre dans l'économie admirable de la rédemption. Sa Croix n'est plus l'Autel de l'univers , ni lui-même la victime qui le sauve. Ce n'est plus Dieu qui nous justifie gratuitement par sa grace en vertu de la rédemption de J. C. St. Paul qui l'assure , ou nous a trompés , ou s'est trompé lui-même. Il a donc mal connu les forces comme les droits de la nature. Il n'a donc rapporté de son ravissement au troisieme ciel que des idées absurdes & des notions illusoires , & l'Apôtre de la grace n'en favoit pas tant que ses ennemis. Ainsi raisonne le saint Docteur. Or , mes FF. , presser de la sorte les Sectateurs de Pélage , & Pélage lui-même , n'étoit-ce pas les forcer ou de souscrire à ces blasphêmes , ou de les condamner pour toujours ?

O vous , qui nous accusez de blâmer la nature pour relever les dons de Dieu ! sachez que leur prix est infiniment au-dessus de nos éloges comme de vos censures ; sachez de

plus , dit-il encore à Julien d'Eclane , que la nature seroit incapable de les recevoir , si elle n'avoit de son fonds une sorte de bonté réelle , attestée par ces vices même. Car pourquoi les vices nous déplaisent-ils , si ce n'est parce qu'ils font perdre à la nature , en tout ou en partie , ce qu'elle peut avoir de bon ? Ah ! nos regrets , notre confusion , nos remords , compagnons inséparables du vice qui nous dégrade , font autant de témoins qui déposent en faveur de notre nature , & des restes précieux de sa bonté primitive. La faute originelle a défiguré ses traits , altéré sa constitution & affoibli ses forces , il est vrai ; son état de langueur le démontre assez. Mais enfin , la nature est bonne , quoique affoiblie ; elle est encore susceptible des dons de Dieu , car sa grace , par J. C. Notre-Seigneur , n'est donnée , dit-il , ni aux pierres , ni aux arbres , ni aux animaux ; l'homme seul est capable de la recevoir. Elle est donc bonne cette nature. Mais à Dieu ne plaise que nous supposions dans l'homme une bonne volonté qui prévienne la grace , une bonne volonté qui

se porte au bien sans le secours de la grace , une bonne volonté que Dieu ne puisse s'empêcher de récompenser par l'infusion de sa grace. Non , c'est le Seigneur qui , selon l'Écriture , forme , prépare & crée par sa grace la bonne volonté dans l'homme ; or cette grace est essentiellement gratuite : *preparatur voluntas à Domino*. Ainsi raisonne , ainsi triomphe le grand Augustin. Tantôt armé du glaive de la parole , tantôt muni du bouclier de la foi , dans la défense comme dans l'attaque ; toujours ferme dans ses principes , toujours victorieux , il faut que tout cede aux efforts de cet homme invincible. Tel que la flèche de Jonatas , chaque trait qu'il lance porte coup , & aucun d'eux ne retourne en arriere : *sagitta Jonatæ numquàm rediit retrorsum* (1).

Si de la gratuité des dons célestes il passe à celle de la prédestination , dont les rapports sont les mêmes que ceux de l'effet avec la cause , du moyen avec la fin ; si , dis-je , cet Aigle des Docteurs s'élève à ces hautes contemplations où l'homme ne peut

(1) II. Reg. 22.

atteindre que porté sur les ailes de la foi ;
 quel effort de génie ! quel vol respectueux !
 quel enchaînement de preuves ! quelle suite ,
 quelle force de raisonnemens ! & en même-
 temps quelle sobriété de sagesse ! quelle sainte
 frayeur ! quel profond hommage de sa rai-
 son devant cet Être sublime dont les décrets
 sur la destinée des humains sont aussi jus-
 tes qu'impénétrables !

Il ne va pas , scrutateur audacieux , exa-
 miner curieusement les desseins du Très-
 Haut , ni tracer à la raison la marche qu'il
 a suivie dans l'ordre de ses décrets. Non ,
 Chrétiens , il laisse au mystère ce voile au-
 guste , cette obscurité sainte & vénérable
 devant laquelle tout homme doit s'anéantir ,
 se confondre & adorer. Il fait que plus on
 les avoisine de nos foibles intelligences ,
 plus on les abaisse : or , plus on les abaisse ,
 plus on retranche de cette hauteur incom-
 préhensible qui fait le souverain mérite , &
 l'exercice indispensable de notre foi. Chez
 lui , mes FF. , la raison se tait. St. Paul est
 son guide , l'Écriture son Oracle , Dieu lui-
 même son Docteur. Il ne voit que par les
 yeux

yeux de Paul, il ne raisonne que par son esprit, il ne marche que sur ses traces, il ne parle que par sa bouche. C'est d'après lui qu'entrant dans les puissances du Seigneur, laissant à part les vaines subtilités de la sagesse humaine, il fait profession de ne savoir que J. C., chef & modele des Elus. Il regarde la prédestination de cet Homme-Dieu, comme le type, la cause, le centre universel, & le point immuable où vient se réunir l'éternelle élection de tous ses membres. Oui, c'est le Pere qui les a donnés à son Fils, lui qui les a prédestinés par un pur effet de sa bonne volonté, pour les rendre ses enfans adoptifs par J. C.; afin, dit l'Apôtre, que la louange & la gloire en soient données à sa grace. *In laudem gloriæ gratiæ suæ* (1).

Quelle preuve plus éclatante, reprend St. Augustin, de la gratuite prédestination des membres, que celle de leur chef? Car enfin, ajoute-t-il, quels mérites, ou de la foi, ou des bonnes œuvres dans la nature humaine de J. C., ont pu l'élever à la qualité

(1) *Eph. 1.*

glorieuse de Médiateur entre le Ciel & la Terre? Par où cet Homme a-t-il mérité d'être uni en unité de personne au Verbe Divin? quel bien, de quelque nature qu'il soit, a précédé en lui cette union ineffable? quelle priere, quel acte de foi l'ont pu conduire à l'éminente qualité de Fils unique du Très-Haut? Ouvrons donc ici les yeux de la foi, poursuit le St. Docteur; c'est Dieu, nous dit-elle, qui a opéré dans le temps cette union merveilleuse: par conséquent, c'est Dieu qui l'a prédestinée avant tous les siècles. Ainsi, comme J. C. seul, entre tous les hommes, a été prédestiné à être notre Chef, de même plusieurs ont été prédestinés à être ses membres. Qu'on ne parle donc plus des mérites humains; ils ont péri dans le premier Adam. *In Adam perierunt.* Ils revivent dans le second. Oui, tous ces avantages uniques, incroyables, étonnans pour le Ciel même, accumulés dans sa personne, sont autant de dons singuliers que la nature humaine, c'est-à-dire, notre nature, a reçu en J. C. sans aucun mérite précédent de sa part ni de la nôtre. Ainsi, Chrétiens, c'est en

J. C., par J. C. & pour J. C. que les Élus font tout ce qu'ils font. C'est en lui que Dieu nous a élus avant la création du monde, continue le Maître des Gentils, non parce que nous devons être Saints, mais afin que nous le fussions : *ut essemus Sancti*. C'est par lui, c'est-à-dire, par ses mérites, sa médiation, son sacerdoce & son sacrifice. Enfin c'est pour lui, c'est-à-dire, pour former l'Eglise des premiers-nés, & pour remplir ce Temple auguste où Dieu veut être adoré.

Et voilà, Chrétiens, ce qui rend stable à jamais la prédestination, ou, comme la définit Saint Augustin, la préparation des moyens par lesquels tous ceux qui sont délivrés, sont très-certainement délivrés. *Certissimè liberantur* (1). Certitude prise, en premier lieu, du côté de Dieu le Père, qui ne confie pas un dépôt aussi précieux que celui de sa grace, aux mains infidèles du libre arbitre, mais qui rend ses desseins immuables, & assure à ses Élus la grace & la gloire qu'il leur destine, en les confiant à son propre Fils, en qui seul les Élus sont

(1) *Aug. de præd. SS. c. 15.*



bénis, sanctifiés & glorifiés. Certitude prise, en second lieu, du côté de ce Fils, qui les reçoit de la main paternelle comme autant de pupilles, dont il est établi le tuteur, le conservateur & le garant ; comme autant de membres destinés à former éternellement son corps mystique ; comme autant de citoyens de la Cité glorieuse dont il est le Roi ; comme autant de frères dont il est le premier né ; comme autant de co-héritiers avec lesquels il doit partager un jour son Trône, son Empire & son Immortalité ; comme autant de brebis dont il se déclare le rendre Pasteur ; enfin, comme autant d'amis dont il veut être dans ce monde le confident, le soutien & le consolateur.

Certitude prise, en troisième lieu, du côté du moyen ; je veux dire de la grace du Sauveur. Grace efficace par elle-même, & dont la vertu féconde émanée des mérites de J. C., porte avec soi le principe du salut, le commencement, le progrès, la perfection des œuvres saintes, & dans tous ses effets le sceau de l'infailibilité. Grace de réparation : grace d'action : grace de persévérance.



Grace de réparation, qui rend au libre arbitre mortellement blessé, le ressort, l'énergie & l'activité que lui avoit enlevés la plaie originelle. Grace médicinale, qui répand dans l'ame ce baume salutaire, cette chaleur vitale, & ce feu divin, qui, l'élevant au-dessus d'elle-même, la transportent dans un ordre surnaturel, & lui communiquent avec les armes victorieuses de la Justice, l'adresse, la force & le courage de s'en servir. En effet, Chrétiens, depuis la chute d'Adam, l'homme est malade, aveugle, sourd & captif. En vain la Loi dans une lettre morte lui fait connoître le devoir; en vain elle crie: vous n'aurez point de mauvais desirs: *non concupisces*. Une fatale expérience lui apprend que, malgré la Loi & tout l'appareil de ses préceptes, ces desirs, quoique pros crits par le commandement, germent en foule au fond de son cœur; que cette terre ingrate produit journellement des fruits de mort & de malédiction; que sa vie entière n'est qu'une moisson d'iniquités; que tous ses pas, suivant l'expression d'un Prophete, forment la marche d'un insensé, &

les écarts d'un prévaricateur. Ainsi la Loi découvre le mal, exhorte le malade, l'avertit, l'incite, le menace, l'épouvante, mais ne le guérit pas. Non, dit notre St. Docteur, il faut que le céleste Médecin le touche de cette main charitable, qui guérit les maux les plus invétérés; il faut qu'il éclaire cet aveugle, qu'il fasse entendre ce sourd, qu'il délivre ce captif. En vain Paul plante, Apollon arrose; rien ne pousse, rien ne fructifie, si Dieu ne donne l'accroissement. Tout champ demeure stérile, s'il n'est fécondé par la rosée de la grace. La Sagesse a beau crier par la bouche du Prédicateur, aucun n'a des oreilles pour entendre, aucun ne vient à J. C., s'il n'est enseigné par le Pere. Mais que cette opération de la grace est mystérieuse! Or, cette grace que, par sa pure libéralité, Dieu répand dans le cœur des hommes, n'est rejetée par aucun, parce que son premier & propre effet est d'ôter la dureté du cœur. Telle est continue St. Augustin, la grace qui fait les enfans de la promesse.

Grace d'action, qui n'attend pas, dit-il,

le consentement de la volonté, mais qui l'opere. Grace qui porte l'empreinte sacrée & le caractère adorable de cette volonté suprême, de qui tout relève dans l'Univers, & dont l'indépendance illimitée annonce un Être qui fait tout ce qu'il veut dans le Ciel comme sur la Terre; un Être dont la puissance produit & conserve tout, l'immensité renferme tout, la sagesse regle tout, la providence gouverne tout, la science embrasse tout, & dont la miséricorde & la justice éclatent en tout & par-tout, soit dans le juste par sa grace, soit dans le pécheur par un juste jugement. Et qu'on ne dise pas, reprend St. Augustin, que l'acception des personnes & la partialité président aux décrets de miséricorde ou de justice émanés du Tribunal de notre Dieu. L'acception des personnes, ajoute-t-il, ne peut avoir lieu dans une cause où tous les hommes sont coupables; dans une cause où celui qui est condamné reçoit la peine qui lui est due, & celui qui est délivré un bienfait qui ne lui est pas dû. Celui-là ne peut se plaindre; celui-ci ne peut se glorifier. Il

voit au contraire dans le supplice de l'autre, ce qu'il mériteroit lui-même, si la grace ne l'en délivroit. Grace qui discerne par conséquent un homme d'un autre homme; le fidelle de l'incrédule, le pénitent du pécheur obstiné, l'élu qui persévère dans la justice, du réprouvé qui la perd avant la mort.

Grace qui, mettant spécialement l'homme juste sous la main protectrice du Très-Haut, rend infaillible le salut de tous ceux qui sont appelés selon le décret de sa volonté souveraine. Mais, dira-t-on, que devient le libre arbitre sous la dépendance de ce pouvoir indéclinable, devant lequel tout plie & tout fléchit? Ce qu'il devient? Ah! répond le St. Docteur, il devient l'instrument & le coopérateur docile des vues miséricordieuses d'un Dieu qui le conduit au bonheur par le chemin de la vertu: il devient le maître de tant de passions indomptées qui bravent, & les efforts de la nature, & les avis de la sagesse, & le frein de la raison; il s'affranchit des liens de la concupiscence & de l'esclavage du péché; il parcourt d'une course

légère la voie des commandemens, & le sentier étroit de la Justice; il porte d'un pas ferme, & avec une sainte joie, le joug du Crucifié; il partage avec les enfans de Dieu ce calme enchanteur & cette liberté précieuse, la seule digne de ce nom, qui est un présent de J. C., le prix de son Sang & le gage de la paix du Ciel. Il devient enfin courageux, intrépide, constant, fidelle, & d'autant plus libre, qu'il est plus soumis à la volonté du maître qui le gouverne. Voilà ce qu'il devient.

Hélas! mes FF., comment les élus pourroient-ils se rassurer avec le secours d'une grace tributaire du libre arbitre, soumise à ses fantaisies, &, pour ainsi dire, vassale de son inconstance? Que n'auroient-ils pas à craindre des révoltes de la chair, des assauts de la convoitise, de la séduction des objets, de l'illusion des sens, des attrait du plaisir, de l'ascendant de l'habitude, & sur-tout de leur propre foiblesse?

Mais la grace, dit-on, cette grace qui ne manque jamais, qui suit constamment les traces, étudie les momens,

& se prête au bon plaisir de la volonté, ne vient-elle pas au secours de notre foiblesse ? Hé qu'importe, répond St. Augustin, notre ame devient-elle plus forte ou plus saine avec une grace qui ne la fortifie & ne la guérit pas ? Suffit-il d'offrir à un lâche l'épée & le bouclier pour le rendre courageux ? Que font les armes sans l'adresse & la valeur ? Ah ! si J. C. ne fait que nous inviter & nous éclairer par sa grace ; s'il n'agit pas lui-même dans notre ame pour la guérir, la délivrer, la fortifier, je la vois toujours la même : c'est le même fonds de misere, d'indigence, d'infirmité ; la même indifférence pour l'affaire du salut, le même empire du côté de la concupiscence, même esclavage, mêmes périls. Je tremble pour le juste, & je n'attends rien du pécheur. Bien plus, dans cette supposition, je vois la ruine entiere du libre arbitre dont on prétend maintenir les droits & relever la puissance. En effet, si on le soustrait à l'influence nécessaire du premier être, concentré dans ses propres ressources, isolé de tous ses appuis, il faut, dit St.

Augustin, qu'il se tienne en l'air, sans autre base que celle de son néant & de sa vanité. Quel édifice, grand Dieu! que celui que l'homme ose bâtir sans vous, ou plutôt contre vous! L'orgueil en fournit le plan, l'ignorance l'exécute; mais la vérité le réprouve, & le temps le détruit. C'est la tour de Sennaar, dont le sommet s'éleve jusqu'au cieus. Avant ce monument de folie & de vanité, la terre n'avoit qu'une langue & qu'une maniere de parler: *erat autem terra labii unius*. Depuis cette entreprise audacieuse, la confusion du langage est telle, que l'Orthodoxe n'entend plus le nouvel idiome du Pélagien: *ut non audiat unusquisque vocem proximi sui*. Cependant, malgré ce mélange de pensées & d'expressions, l'oreille de la foi ne laisse pas d'entendre l'ancien ton de la vérité, cette vérité qui survit à la vogue éphémère des systêmes, & qui demeure éternellement: *manet in aeternum*.

Elle nous apprend, cette vérité si digne d'être écoutée, que là où se trouve l'esprit de Dieu, là se trouve aussi la liberté; que

l'homme n'est véritablement libre , qu'autant qu'il est délivré par J. C. ; que sans lui on ne peut rien faire , qu'avec lui tout est possible , facile même & agréable ; que la grace du Sauveur est une grace médicinale , grace qui par conséquent agit d'une manière intime sur la volonté , la pénètre , la dégage , la guérit de ses maux , la rappelle au devoir , & lui rend la force avec la rectitude que lui avoit enlevée la chute du premier Adam.

Mais ce qui met le comble à la félicité des élus , c'est , dit le Saint Docteur , la grace de la persévérance qui les distingue , & des justes temporels qui désertent tôt ou tard les sentiers de la Justice , & des prévaricateurs de profession qui n'y entrent jamais , ou qui en sortent aussi-tôt. Ce n'est pas vous , dit J. C. à ses Apôtres , & dans leur personne à tous les élus ; ce n'est pas vous qui m'avez choisi : non , c'est moi qui vous ai choisis , afin que vous apportiez du fruit , & que votre fruit demeure toujours. Je vous établis donc non-seulement dans la justice ; je vous assure de plus la persévérance dans

cette justice : & *fructus vester maneat*. Après de paroles si claires & si tranchantes , qui oseroit (c'est toujours Augustin qui parle , je ne parle que d'après lui) qui oseroit dire , s'écrie-t-il : ce fruit ne demeurera pas ? Qui oseroit même dire : peut-être ce fruit ne subsistera pas ? Peut-être ! Mais ce peut-être est un blasphème. La foi le repousse avec horreur ; car la vocation & les dons de Dieu sont sans repentir ; j'entends la vocation de ceux qui ont été appelés selon le décret : *sine poenitentia enim sunt dona & vocatio Dei* (1). Jamais un fruit que le Chef des Elus veut être éternel , ne peut périr dans le temps.

Il est vrai que pendant le cours de cette vie , battue sans cesse par l'orage des tentations , la justice peut se perdre. Le plus saint des Rois , le premier des Apôtres , l'ont perdue en effet : mais la pénitence leur est préparée dès qu'ils appartiennent au nombre des élus ; car aucun de ceux que le Pere a donnés à son Fils ne peut périr. Il n'est pas au pouvoir de qui que ce soit de les ravir de

(1) *Rom. 11.*

la main du Pere qui est au-dessus de tout, ni de les arracher de celle du Fils, qui est une même chose avec son Pere. Si quelqu'un de ceux-là périssoit, Dieu seroit trompé; mais aucun d'eux ne périt, parce que Dieu ne peut être trompé: *nemo eorum perit, quia non fallitur Deus.* Si quelqu'un d'eux périssoit, Dieu seroit vaincu par la malice de l'homme; mais aucun ne périt, parce que rien ne peut l'emporter sur la puissance de Dieu: *nemo eorum perit, quia nulla re vincitur Deus.*

Telle est, mes FF., sur ce dogme si profond, la doctrine du plus grand Maître des Théologiens & de la vraie Théologie; doctrine qu'il a transmise à la postérité chrétienne comme la doctrine héréditaire, constante & générale de l'Eglise, de qui lui-même l'avoit reçue. Oui, dit ce Pere, l'Eglise a toujours cru la prédestination telle que je la défends: toujours elle l'a considérée comme une portion du sacré dépôt qui lui a été confié: *prædestinationis hujus fidem numquàm Ecclesia Christi non habuit.* Ce que je fais avec certitude, c'est que personne, ajoute-t-il, n'a pu, sans combattre

la vérité, contredire cette prédestination telle que nous la soutenons d'après les saintes Ecritures : *quàm secundùm Scripturas sanctas deffendimus*. De sorte que la doctrine de la prédestination gratuite, indépendamment de toute prévision des mérites, ne doit plus être envisagée comme l'opinion de quelques Docteurs particuliers, mais comme la foi de l'Eglise Catholique. Ainsi l'enseigne le savant Cardinal Bellarmin dans son Traité de la Grace & du Libre Arbitre, où il déclare sans détour que le Siege Apostolique a solennellement prononcé : *sententiam tulit*, non pas une, mais deux & trois fois contre ce qui restoit de Pélagiens, en faveur des défenseurs de la grace & de la prédestination enseignée par St. Augustin; d'où il tire la conséquence que nous venons d'entendre : *ut jam hæc sententia, non quorumvis Doctorum opinio, sed fides Ecclesiæ Catholicæ dici debeat* (1).

La foi de l'Eglise Catholique ! Oui, mes FF., croyons-en le Cardinal Bellarmin,

(1) Bellarm. lib. 2, de grat. & lib. arb. c. 11.

bien instruit de la décision du Saint Siege, en faveur de la Doctrine de St. Augustin.

Avec quel respect ne doit-on pas considérer ce premier Trône du monde Chrétien, consacré par les travaux de Pierre, & par le sacrifice de sa vie : ces assemblées vénérables des Princes du Sanctuaire, dont le Saint-Esprit autorise les décisions : cette nuée de Saints personnages, qui, de siecle en siecle, ont brillé comme des astres dans le firmament de l'Eglise : tant d'illustres Docteurs de tous les Pays, de tous les Ordres, & du vôtre sur-tout (1) : tant de fameuses Académies, qui retentissent des éloges d'Augustin & de sa Doctrine ? Votre nom est célèbre par toute la terre, lui disoit l'immortel Jérôme, ce prodige d'érudition. Tous les Catholiques ont les yeux sur vous, & vous réverent comme le restaurateur de la foi de leurs peres ; & ce qui met le comble à votre gloire, tous les Hérétiques vous détestent : *omnes Hæretici detestantur*. Que cet éloge est magnifique, mes FF. ! qu'il est honorable, & à celui qui l'a fait, & à celui qui l'a

(1) Les grands Augustins de Toulouse.

reçu ! mais qu'il est justement mérité par le Docteur de la grace de J. C. : cette grace dont il a si victorieusement soutenu la nécessité, la gratuité, l'efficacité ; cette grace dont la force & la douceur l'ont élevé lui-même à la plus éminente Sainteté ! Les lumières du Docteur sont admirables sans doute ; mais le zèle & les vertus du Pontife le font encore plus. Troisième point de ce discours, où je vous ferai voir Augustin imitateur de St. Paul, & modèle des Pasteurs, qui dans son Episcopat déploie les qualités éminentes & les ressources infinies d'une ame enrichie des trésors les plus précieux de la grace. Renouvelez vos attentions.

TROISIEME POINT.

Tout Pontife, dit St. Paul, étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes en ce qui regarde les choses de Dieu. *Pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum.* S'il est établi pour les hommes, il n'est donc plus à lui-même ; & l'Eglise qui le consacre aux fonctions redoutables du Sanctuaire, exige rigoureuse-

ment le tribut de ses travaux, le sacrifice même de sa vie en faveur de ses enfans. L'état d'un Evêque est donc un état de sollicitude & de travail dont aucun prétexte ne peut légitimer l'interruption. La mort seule doit en marquer la fin, & en assurer la récompense. Appelé d'en haut, comme Jérémie, pour arracher & pour détruire, pour perdre & pour dissiper, pour édifier & pour planter, sa vie doit être un cercle perpétuel d'action & de mouvement. Une indolence fastueuse qui répand la stérilité sur l'héritage de J. C., est l'opprobre & la profanation de la dignité Sainte dont il est revêtu. C'est un larcin fait à ses ouailles, dont le Souverain Pasteur de nos ames se réserve la punition. Il doit donc travailler, & travailler sans relâche. Veilles, prieres, sacrifices, instructions, exemples, sa vie s'il le faut, il doit tout à son peuple; c'est-à-dire, qu'il doit l'éclairer & le défendre de l'erreur par sa Doctrine, l'animer à la piété par ses exemples, & si le devoir l'exige, s'immoler lui-même pour son salut. Ainsi le comprit le grand Evêque d'Hyppone. Il re-

garda toujours la Prélature dont il étoit revêtu , comme un lien sacré qui l'engageoit irrévocablement envers le troupeau dont il devoit être la lumière , le modele , le sacrificeur & la victime , & par conséquent son ministere , comme un ministere de Doctrine & d'instruction , un ministere d'exemple & d'édification , & , dans la préparation du cœur , un ministere de sacrifice & d'im-molation. Reprenons tous ces objets : le peu que j'en dirai suffira pour vous rendre attentifs au zele d'Augustin , & à l'éminence de ses vertus.

Un ministere d'instruction. Ici , Chrétiens , s'offrent à mon esprit les travaux immenses , & le zele infatigable de notre St. Evêque pour le salut des ames & le bien spirituel de son troupeau. Figurez-vous un pere au milieu de sa famille , qui jette sur ses enfans les regards d'une ame sensible & tendre , qui les renferme tous dans les entrailles de la charité sacerdotale ; un pere qui ne vit que pour eux ; un pere qui confond ses intérêts avec les leurs ; un pere qui peut dire comme l'Apôtre aux Corinthiens :

qui est foible parmi vous fans que je m'affoiblisse avec lui ? qui est scandalisé fans que je brûle ? *Et ego non uror ?* Ecoutez , Chrétiens , écoutez cette voix paternelle : je ne désire point , disoit-il à son peuple , d'être sauvé fans vous ; pourquoi le désirerois-je ? que dirai-je ? pour qui suis-je Evêque ? pour qui suis-je dans le monde ? C'est pour vivre seulement en J. C. , mais avec vous. C'est là ma passion , mon honneur , ma gloire , ma joie ; ce sont là mes richesses. Ah ! Chrétiens , quel trésor pour l'Eglise ! quel bonheur pour un peuple qu'un Pasteur de ce caractère ! C'est le zele qui s'exprime avec tout le pathétique de la charité.

Elevé sur le siege d'Hyppone dans un temps où la vertu seule assignant les places du Sanctuaire , il suffisoit pour y parvenir de les fuir & de les mériter , il fit voir à toute l'Eglise , dans le successeur de Valere , l'imitateur des Apôtres , l'héritier de leur zele , & le propagateur de leur doctrine. Avec quel attendrissement ne vit-elle pas ce nouveau Paul à travers les feux d'un Ciel brûlant , voler au secours de ses brebis

languissantes aux extrémités du bercail, parcourir les routes les plus désertes de son diocèse, & tel que ces nuées mystérieuses dont parle un Prophete, répandre sur ces lieux arides, & presque ignorés, la rosée d'une doctrine toute céleste; rompre le pain de la parole à leurs grossiers habitans; bégayant avec les uns, s'élevant avec les autres, se proportionnant à tout; reprenant avec force, mais sans aigreur; supportant avec douceur, mais sans foiblesse; tolérant les défauts avec charité, implacable d'ailleurs contre les abus qu'il ne cesse de combattre; jugeant du triomphe de son zele, non par les vaines acclamations de ses Auditeurs, mais par les larmes & les gémissemens des coupables? En un mot, Chrétiens, visites fréquentes, exhortations familières, prédications souvent réitérées jusqu'à trois fois par jour; lettres, prieres, avis charitables, que n'emploie-t-il pas? de quels travaux ne se charge-t-il pas? combien de formes différentes ne prend-il pas, s'il a le moindre espoir de gagner un Païen à J. C., ou de ramener un Hérétique

dans le sein de l'Eglise ? quelle condescendance , quelle attention à changer de voix , de ton & de maniere ? quels efforts pour enfanter tous les hommes en J. C. ? que de soins pour les sauver , & pour empêcher qu'aucun d'eux ne périssè ?

Ajoutez à tout cela tant d'ouvrages immenses , tant d'écrits lumineux , fruits immortels d'un zele , qui , trop resserré dans les bornes de son Eglise , embrasse , comme celui de Paul , toutes celles de l'Univers. Pénétré de leurs maux , sensible à leurs intérêts , toujours armé pour leur défense , il montre dans sa personne le modele de cet Evêque parfait , dont son Maître , l'Apôtre des Gentils , a tracé le caractère. Je veux dire , un Evêque éminent en science comme en vertu , rempli des vérités de la foi , capable d'exhorter selon la saine doctrine , & d'en combattre les contradicteurs. Sa vie ne fut effectivement qu'un long tissu de combats & de victoires. Manichéens , Pélagiens , Origénistes , Priscillianistes , Ariens , Donatistes , Juifs & Païens , rien n'échappe à la force de cette plume triomphante. C'est

en vain que tantôt ils se relaient les uns les autres, que tantôt ils se réunissent tous contre un si redoutable adverfaire : dispersés ou réunis, leur défaite est également assurée. Puissant comme la vérité qu'il défend, invincible comme elle, il ne craint ni la qualité, ni le nombre de ses ennemis.

Ici, Chrétiens, rappelez cette fameuse Conférence de Carthage si long-temps éludée, & si justement redoutée par les Evêques Donatistes. Retranchés dans leurs Eglises usurpées sur les Orthodoxes, comme dans des forts élevés par le schisme & défendus par l'erreur, ils tremblent au seul nom d'Augustin. Aucun n'ose entrer en lice contre ce nouveau David, déjà vainqueur des Parméniens, des Petitiens, des Gaudence & des autres Géans du parti. Mais enfin, il faut se rendre aux ordres de l'Empereur. Le refus seroit un aveu flétrissant de leur défaite même avant le combat; & de plus, une révolte aussi manifeste qu'imprudente contre l'autorité publique.

Voilà donc l'erreur aux prises avec la vérité; le schisme avec l'amour de l'unité.

Qui l'emportera ? Quelle question , mes FF. ! La victoire peut-elle balancer ? Non , c'est ici la guerre du Seigneur ; lui-même défendra sa cause , n'en doutez pas , & consolera son Eglise. Lui qui promet à ses Apôtres une éloquence & une sagesse à laquelle tous leurs ennemis seroient incapables de résister , semble donner au saint Evêque d'Hyppone un surcroît de génie & une supériorité de raison , qui , élevant Augustin au-dessus d'Augustin même , justifie les alarmes de ses adversaires.

Paroissez donc , généreux Défenseur de l'unité ; paroissez , nouveau Jérémie , comme une colonne de fer & un mur d'airain contre les Prêtres & les Peuples séparés de la Cité sainte. Ils combattront contre vous : *bella-bunt adversum te* ; mais ils feront vaincus , *sed non prævalebunt* , parce que je suis avec vous , dit le Seigneur : *quia ego tecum sum*. Il paroît donc , mes FF. , dans la plus célèbre dispute dont les fastes ecclésiastiques nous aient transmis la mémoire. C'est là que , durant trois jours , il soutient seul , ou presque seul , les attaques multipliées du schisme

schisme & de l'erreur : là, qu'il met en œuvre les ressorts puissans de cette dialectique ferme & lumineuse, que la marche embrouillée des sophismes & leurs détours captieux ne fauroient surprendre : là, qu'il développe les ressources infinies du génie le plus systématique, & le plus vaste qui eût encore paru dans l'Eglise Chrétienne : là, qu'il étale ce riche fonds de lumière & de doctrine, que les Donatistes eux-mêmes sont forcés de reconnoître ; que dis-je ? d'admirer & d'embrasser. Oui, cette hydre altérée du sang d'Augustin même, divisée en tant de têtes, que les partisans de Donat n'en faisoient pas le nombre ; ce monstre furieux & barbare, qui depuis un siècle déchiroit la robe de J. C., désoloit son héritage, égorgéoit ses Prêtres, insultoit à ses Vierges, remplissoit l'Afrique entière d'horreur, de ruines & des marques affreuses de ses brigandages ; ce monstre, dis-je, tombe enfin d'une chute mortelle, & ne se relève plus.

Oui, Chrétiens, après ce dernier coup, les Donatistes, heureusement vaincus, bénissant même leur défaite & la victoire

d'Augustin , rentrent en foule dans le sein de cette mere tendre qu'ils ont si long-temps & si cruellement affligée. Rangés la plupart sous les paisibles étendards de l'unité , ils ne forment plus qu'un même peuple avec les Tribus fidelles , un même bercail , un même troupeau , soumis au même Pasteur , assis à la même table , participant au même calice de bénédiction , nourris du même pain de vie , animés du même esprit , occupés des mêmes espérances , marchant ensemble vers le même terme : un Dieu , une foi , un baptême , c'est le nouveau cri de paix qu'on n'avoit plus entendu depuis un siecle.

Mais quelle fut la cause d'une réunion si ardemment désirée par les Evêques Catholiques , & si long-temps éludée par les Evêques Donatistes ? Écoutez , Chrétiens ; voici un exemple de la douceur évangélique & de la piété sacerdotale , unique dans l'Histoire de l'Eglise ; un exemple au-dessus de tous nos éloges , digne de l'Esprit-Saint qui l'inspira , & bien glorieux au grand Augustin , qui le proposa lui-même à ses confreres , & leur en

persuada l'exécution. C'est un de ces sujets qu'on affoibliroit en voulant le relever, & qui, pour être admiré, n'a pas besoin du futile secours de l'éloquence humaine. Ainsi, parlons tout simplement le langage de l'Histoire, ou plutôt écoutons celui de deux cents quatre-vingt-six Evêques Catholiques, tous unanimement déterminés au sacrifice de leurs Sieges; trop contents, s'ils peuvent enfin opérer l'extinction du schisme & le retour de la paix. Il nous suffit, disent-ils, pour notre salut, d'être Chrétiens & fidelles à Dieu. C'est pour le peuple que l'on nous ordonne Evêques; & s'il est utile aux fidelles que nous renoncions à notre dignité, nous y consentons de tout notre cœur. Quelle charité dans un si grand nombre d'Evêques, s'écrie avec raison l'Historien célèbre qui rapporte ce fait mémorable! quel désintéressement! quel amour pour l'Eglise & pour l'unité! quelles louanges ne mérite point un acte de générosité si héroïque! mais aussi quelle gloire pour St. Augustin, qui dirigeoit toute cette grande action, de la leur avoir inspirée! Action mémorable, qui toucha,

pénétra & ramena le cœur des Evêques Donatistes au fein de l'Eglise , à la paix & à l'unité. Voilà , Chrétiens , quelle fut l'issue de cette fameuse conférence , dont l'Evêque d'Hyppone fut l'ame , le modérateur & le héros , si j'ose m'exprimer ainsi. Quel trésor par conséquent pour l'Eglise & le peuple d'Afrique , qu'un Evêque selon le cœur de Dieu , qui réunit dans sa personne l'ardeur du zele , les lumieres de la doctrine , l'éloquence des mœurs , la force impérieuse de l'exemple , & l'ascendant invincible des vertus pastorales ! car voilà , Chrétiens , ce qui signala sur-tout le ministere de l'incomparable Pontife dont je poursuis l'éloge. Quelle humilité plus profonde ! quelle douceur plus inaltérable ! quelle charité plus généreuse ! quelle tendresse plus compatissante ! quel ordre plus exact ! quelle décence plus sévère dans toute sa conduite ! Nommez une vertu qui n'ait pas été la sienne ; mais dans quel degré de perfection ?

Humilité profonde. Rien ne pese plus à son cœur que les applaudissemens de son siècle. Rien ne lui coûte moins que l'aveu ,

mille fois réitéré, de son indignité. La voix publique l'éleve jusqu'au ciel ; & , convaincu de sa bassesse , il déplore la méprise de ses admirateurs , & rougit de sa propre gloire. Il entreprend même de dissiper , par le Livre de ses Confessions, les préjugés du public , trop favorables à son égard. C'est un témoin qu'il députe à la terre entière , & qu'il fait passer aux générations futures ; témoin à la vérité qui trahit ses intentions , mais qui n'est pas moins la preuve immortelle de sa parfaite humilité. Voyez , dit-il au Comte Darius , voyez par ce Livre ce que je suis : vous devez me croire quand je parle de moi-même , & ne point ajouter foi à ce que les autres en publient ; c'est-à-dire , qu'Augustin repousse les louanges avec autant de soin , que les autres évitent les humiliations.

Quelle n'est pas sa vigilance dans les contestations , soit littéraires , soit dogmatiques , pour parer aux retours de l'amour-propre & aux surprises de la vanité ? Quand les hommes , dit-il , aiment une opinion , non parce qu'elle est vraie , mais parce qu'elle est à eux ,

ils disputent moins pour la vérité que pour la victoire. Rien de mieux pensé, mes FF. : aussi toujours en garde contre cet écueil, il ne montra jamais plus de modestie & d'humilité que dans les circonstances du succès & dans l'honneur du triomphe ; humilité qui est elle-même un second triomphe.

Mais jamais cette vertu ne parut avec plus d'éclat que dans sa fameuse dispute avec St. Jérôme, au sujet des cérémonies légales. Jérôme, d'un génie ardent, impétueux, sentant même un peu la rudesse qu'inspire à la longue l'air sauvage de la solitude, mais d'ailleurs plein d'amour pour la vérité, Ecrivain laborieux & souvent sublime, versé plus qu'homme de son temps dans l'intelligence des Ecritures ; Jérôme, dis-je, se livre quelquefois dans ses écrits contre Augustin, à la sévère vivacité de son zèle, & sa plume n'est pas toujours exempte d'amertume & d'aigreur. Augustin au contraire, le doux, le modeste Augustin, quoiqu'il ait la raison de son côté, s'humilie devant cet adversaire qu'il chérit & qu'il respecte. Confus, en quelque sorte, de ses avantages,

il s'attribue tout le blâme de la dispute : il conjure l'auguste Vieillard , par la douceur de J. C. , d'oublier l'offense qu'il a pu recevoir de lui : soumis à son jugement , il le regarde comme son maître ; il veut que Jérôme exerce à son égard l'office de censeur : il renonce enfin à la dispute , si la rupture de leur amitié doit en être le fruit. Quoiqu'un Evêque , lui dit-il , soit au-dessus d'un Prêtre par sa dignité , cependant Augustin , à bien des égards , est inférieur à Jérôme. Ainsi parle , mes FF. , l'humble Défenseur d'une opinion que Jérôme lui-même embrassa dans la suite. Oui , cet homme que les suffrages de l'univers élevent au-dessus des autres hommes , prend le ton d'un disciple , & la posture d'un suppliant , tant il est vrai que l'humilité se place toujours au plus bas lieu. Savans du premier ordre , qui ne pouvez souffrir de rivaux à vos côtés , encore moins au-dessus de vous , voulez-vous régner , en effet , dans l'empire des lettres ? Imitiez Augustin ; associez aux talens qui vous élevent si haut , la modestie qui en rehausse le prix , & sur-tout l'humilité qui en sanctifie l'usage.

Mais avançons : il est temps d'admirer la charité douce , patiente & généreuse de notre St. Evêque. Charité dont les entrailles dilatées par le St. Esprit, embrassent tous les hommes ; les ennemis comme les amis ; les étrangers comme les domestiques ; les calomniateurs , les persécuteurs , comme les approbateurs & les Panégyristes. C'est ici , mes FF. , le plus bel endroit de la vie d'Augustin. En effet , quel homme eut jamais plus d'empressement & de zele pour ses amis , qu'il n'en avoit pour ses ennemis ? Avec quelle sollicitude n'intercede-t-il pas pour les Circoncillions , brigands abhorrés de leur terre natale qu'ils remplissent d'effroi , d'horreur , de sang & de carnage ? Ils ont conspiré contre sa vie ; ils ont prêché publiquement qu'imoler cette victime , odieuse au progrès de leur Religion , seroit offrir un sacrifice agréable au Dieu de paix. Et le St. Evêque leur tend une main secourable ; & il les dérobe , quand il le peut , à la rigueur des lois ; & il oppose la douceur de son caractère aux attentats atroces de leur férocité ; & il désarme par ses prieres ou par son crédit les

mains prêtes à le venger. O que la charité, cette reine des vertus, élève l'ame ! Comme elle la rapproche de l'Être suprême dont elle réfléchit l'image bienfaisante ! Qu'un beau naturel, embrasé de ses feux & ennobli par ses motifs, paroît alors admirable, surnaturel, & presque divin ! Or, Chrétiens, voilà ce qui, plus que toute autre chose, rappeloit ces malheureux aux sentimens de la nature, à la foi de l'Eglise & aux pieds d'Augustin.

Pénétré des nobles sentimens qu'inspire une Religion toujours amie de la paix, & fondée sur la charité, il fait que l'esprit de la véritable Eglise est un esprit de patience, de support, de miséricorde, & de cette mansuétude inimitable qu'elle a reçu de son Epoux : il fait qu'elle tolere dans son champ le froment avec la paille, l'ivraie avec le bon grain jusqu'au temps de la moisson : il fait que sa robe, long-temps rougie du sang de ses propres enfans, ne doit jamais être souillée par celui de ses persécuteurs ; qu'elle doit se maintenir & se défendre par les mêmes voies qui l'ont établie & répan-

due dans toutes les parties de l'univers : il fait qu'elle réproûve hautement, & le faux zele de l'ignorance, & les transports sanguinaires du fanatisme ; que le droit du glaive qui assure le repos ou qui venge les injures des citoyens, n'appartient qu'à César & aux Ministres dépositaires de sa puissance. Il fait enfin que les seules ressources de cette Eglise contre ses ennemis sont des vœux, des supplications, des gémissemens, ou tout au plus des armes spirituelles, dont même elle ne doit user que pour le salut & la conversion des coupables. Ainsi pensa toujours ce digne Evêque, le plus éclairé de tous ceux que vante l'Antiquité.

Mais quelle devoit être pour son troupeau la tendresse d'un Pasteur si charitable & si généreux envers ses ennemis ? La charité, qui parle si souvent par sa bouche, & si éloquemment, se peint plus vivement encore dans ses actions envers ses brebis, & s'attache de préférence aux plus foibles & aux plus délaissées du troupeau qu'il gouverne. Il suffit d'être malheureux pour toucher & pénétrer une ame si grande & si miséricor-

dieuse. Les veuves sur-tout, les orphelins, tous ceux que la fortune trahit, ou que le monde abandonne, sont accueillis, protégés, consolés par le St. Evêque, & regardés comme autant d'enfans dont la Providence le constitue le Pere, le soutien & le tuteur. Entre ses mains libérales & pures, les biens du Sanctuaire, ces biens offerts par la piété des fidelles, que le faste ou l'avarice ne doivent jamais ni dissiper, ni s'approprier; ces biens, dis-je, ont, dans le sein de l'indigent, la pente naturelle que leur assigne la charité. Une sage économie, une tendresse ingénieuse en rendent la dispensation relative à tous les besoins. Ainsi, tous les pauvres de son diocèse, vêtus & nourris par les soins, ou aux dépens du St. Prélat, ne paroissent, pour ainsi dire, en public, que sous les livrées de la miséricorde pastorale. Oui, ces ames flétries & abattues, qui déploroient le malheur de leur existence, nè sentent plus que la douce impression de l'attendrissement qu'inspire une juste reconnoissance envers un si bon pere. Ils bénissent le jour qui les vit naître. Il reçoit lui-même

l'innocent tribut de leurs vœux & de leurs actions de graces. Il goûte enfin cette joie touchante & pure qu'un cœur bien fait peut seul apprécier dans le soulagement des malheureux. Mais tandis qu'il nourrit leurs corps du pain de chaque jour, il fortifie leurs ames du pain de la parole : il les rappelle à J. C., dont ils sont les images les plus expressives, & les freres les plus chéris : il leur inspire l'amour de ces biens invisibles, seuls capables de les rendre heureux. C'est ainsi que la charité fait réunir, & le siecle présent, & le siecle à venir. Arbre mystérieux, elle étend sa racine avec effort sur la terre, & porte sa tête immortelle jusqu'aux Cieux : *aspera radix in terra; pulchra coma in Cœlo est* (1). A ces vives expressions, il est aisé de reconnoître Augustin, cet Orateur si énergique de la divine charité.

Enfin, mes FF., quel ordre plus exact, quelle décence plus sévère dans toute sa conduite ! Pour ôter aux foibles tout sujet de scandale, il fait de sa maison le temple des mœurs cléricales, & comme un fort inac-

(1) *Aug. in Psalm.*

cessible aux propos de la malignité la plus soupçonneuse. Nulle femme n'est reçue dans son palais, n'est admise à sa table. L'éclat de la vertu, les relations les plus tendres du sang & de la parenté, ne sont pas des titres d'exception. Une sœur, deux nieces qui servent Dieu dans la retraite, ne furent jamais plus privilégiées que les autres. Il les aime sans doute : mais comme Abraham, sacrificateur de sa tendresse même, il immole ces victimes de la nature à l'édification de son peuple & à l'honneur de son ministère : *ut non vituperetur ministerium nostrum* (1).

Grand Dieu, que vous êtes admirable dans vos Saints ! De quel abîme de misère, à quel comble de gloire votre miséricorde élève un pécheur, dès que votre voix puissante le rappelle des ombres de la mort aux lumières de la grace, & des voies de la perdition à celles du salut ! que ces traits de votre clémence, ô Seigneur, sont instructifs ! qu'ils sont consolans ! Et, sans sortir de notre sujet, quelle différence prodigieuse il vous a plu de mettre entre Augustin, & Augustin ! entre

(1) II. Cor. 6, 3.

Augustin Disciple de Manès, & entêté jusqu'à
 l'enthousiasme de ses opinions extravagantes,
 & Augustin fidelle Disciple de J. C. ! entre
 Augustin qui passe des paradoxes d'une Phi-
 losophie insoutenable, & Augustin soumis aux
 sublimes vérités de la Philosophie chrétienne!
 entre Augustin livré sans retenue comme
 sans remords à toute l'ignominie de ses pas-
 sions impures, & Augustin pleurant ses dé-
 bordemens sur l'autel de la pénitence qui les
 expie ! entre Augustin, chef & coriphée de
 tous les débauchés de son âge, & Augustin
 pere & instituteur de tant de pieuses Con-
 grégations qui répandent encore dans toute
 l'Eglise la bonne odeur de J. C. ! Quel in-
 tervalle immense entre Augustin, sujet de
 tant de larmes pour sa pieuse Mere, &
 Augustin, devenu par l'activité de son zele
 & par l'éminence de ses vertus, le sel de la
 terre, la lumiere du monde, l'oracle de
 l'Eglise, la ressource comme le modele des
 bons Pasteurs, la voix des Conciles, l'appui
 des Orthodoxes, le fléau des hérétiques, la
 gloire du Sacerdoce, le zéléateur du Sanc-
 tuaire, l'ornement de son siecle, & l'éton-
 nement de tous les autres.

Tels sont les prodiges de la grace dans la personne d'Augustin. Il en fut la conquête comme St. Paul. Il en fut le défenseur comme St. Paul ; & , dans son Episcopat, il en développa tous les trésors dont son ame étoit enrichie , à l'exemple de St. Paul. Mais d'où vient que cette grace , source de tant de merveilles en faveur d'Augustin , presque toujours stérile dans nos cœurs rebelles , en opere si rarement parmi nous ? Depuis tant d'années qu'elle nous prévient , nous presse , nous poursuit , nous opposons à ses instances une opiniâtreté & une résistance invincibles. Les jours de notre vie les plus insupportables , sont ceux où cette grace , plus active , ce semble , & plus empressée , redouble ses illustrations & ses terreurs salutaires. Le ver intérieur de la conscience , qui reçoit ordre de nous blesser pour nous guérir , est l'ennemi de notre repos , le plus insupportable & le plus détesté. Ses atteintes nous aigrissent , & ses morsures nous désolent. Nous ressemblons à l'aspic sourd dont parle un Prophète : comme lui , nous bouchons les oreilles pour ne pas entendre

la voix importune de la syndereſe , & les cris du remords. Nous cherchons auprès du monde l'enchanteur habile qui puiſſe endormir cet odieux infecte. Quelle vie , s'écrie notre Saint , que la vie de l'homme , & de l'homme pécheur ! quel théâtre d'enforcellement & d'illuſion ! que d'obſtacles il trouve au-dedans de lui-même ! au-dehors quelles diſtractions ! quel peuple d'ennemis fort en foule de ſon cœur comme autant de vers qu'engendre ſa corruption !

Ah ! Seigneur , Dieu clément , vous qui êtes riche en miſéricorde , & toujours lent à punir ; vous qui rachetez notre vie de la mort , juſques à quand , rebelle aux traits de votre grace , compterai-je vos bienfaits mêmes , dont j'ai ſi long-temps abuſé , parmi les crimes qu'ils devroient effacer ? juſques à quand préſumerai-je de votre clémence à meſure que j'en ferai plus indigne ? Quelle folie à moi de fixer la guériſon de mes maux au terme fatal où peut-être je ne parviendrai jamais !

Revenons , mes FF. , d'une erreur ſi funeſte au ſalut. Acquittons enfin par le tribut

de nos larmes, les arrérages accumulés dont nous sommes comptables envers le Dieu qui nous appelle à résipiscence. Imitons son serviteur Augustin, ou si l'exemple de ce grand homme est trop éloigné de nos jours, suivons celui de ses dignes enfans, ces hommes toujours morts & toujours vivans en J. C. Si nous sommes zélés pour la doctrine de leur Pere, ils en sont les héritiers naturels, les premiers dépositaires & les fidèles dispensateurs. Si nous cherchons la science qui fait les Saints, leurs vertus nous indiquent assez la voie de la sainteté, & par cette voie le terme heureux de l'immortalité, que je vous souhaite, au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.





PANÉGYRIQUE

D E

S. CHARLES BORROMÉE.

*Tibi, Deus patrum nostrorum, confiteor,
teque laudo; quia sapientiam & fortitudinem
dedisti mihi.*

Je vous rends graces, ô Seigneur ! Dieu de nos peres, & je vous bénis ; parce que vous m'avez donné la sagesse & la force.
Daniel, chap. 2.

TOUTE grace excellente & tout don parfait vient d'en-haut, dit l'Écriture, & descend du Pere des lumieres. Mais parmi tant de faveurs signalées qui émanent de cette source immortelle, il n'en est aucune qui réclame plus étroitement nos actions de graces, que le don inestimable de la sagesse qui nous éclaire, & de la force qui nous soutient. L'une est le préservatif de nos égaremens ; l'autre l'appui de notre foiblesse.

L'une guide notre raison, & nous précautionne contre ses méprises ; l'autre affermit notre cœur, & nous sauve de son inconstance. L'une épure notre intelligence, & regle sûrement la marche de notre esprit dans la voie de la vérité ; l'autre élève notre ame, & lui imprime ces efforts courageux que les coups de la fortune, les complots de l'iniquité, la vue du péril, la mort elle-même ne sauroient ébranler. La première nous découvre le devoir ; la seconde nous fournit le courage de l'accomplir. La sagesse, dit l'Esprit-Saint, élève en gloire ses heureux Sectateurs. La force assure l'ouvrage de la sagesse, le munit contre les assauts des passions, & le rend immortel comme Dieu même.

Voilà, Chrétiens, ce que je dois vous montrer dans la vie de ce grand Cardinal dont j'ai entrepris l'éloge. Non, jamais Pontife du Dieu vivant n'eut plus de raisons que Saint Charles, de compter la sagesse & la force parmi les premiers titres de ses hommages envers le Dieu de ses peres : *tibi, Deus patrum nostrorum, confiteor, teque*

laudo; quia sapientiam & fortitudinem dedisti mihi. Né dans un siècle où toute chair avoit corrompu sa voie, où, pour être vertueux au gré du monde, il suffisoit d'être vicieux avec décence; où l'héritage du Seigneur essuyoit de toutes parts les incursions de l'homme ennemi: né, dis-je, dans ce malheureux siècle, mais appelé d'en-haut comme un autre Jérémie, pour arracher & pour détruire, pour perdre & pour dissiper, pour édifier & pour planter, il vit presque en naissant le scandale & l'ignominie au milieu de Sion; le sel de la terre affadi; les lumières du monde éteintes ou obscurcies; les sentinelles d'Israël endormies; les Pasteurs la plupart lâches, fugitifs, ravisseurs du troupeau; le troupeau lui-même sans nourriture, expirant de faim & d'inanition dans des pâturages arides ou négligés. Quel triste spectacle! mais aussi quel fonds de sagesse & de force dans celui qui fut arracher l'ivraie du champ de l'Eglise, détruire le regne de l'impïété, ruiner les superbes appuis, dissiper les ténèbres de l'ignorance, élever l'édifice de la réforme sur les fonde-

mens de l'ancienne discipline, & cultiver les plantes précieuses de toutes les vertus dans des terres incultes & ravagées par toute espèce de vices ! Telle est l'idée générale que la vie de Saint Charles présente à nos réflexions. Plein de sagesse, il ne se contente pas de jeter un regard attendri sur les maux de l'Eglise ; il en cherche le remède, & le trouve dans les ressources de son zèle. Plein de force, il triomphe au milieu des obstacles, & montre à l'univers étonné que le Sanctuaire a des héros plus intrépides, plus admirables encore, que ceux dont le siècle s'applaudit. Voilà ce que vous allez admirer vous-mêmes dans la suite de ce discours. L'ouvrage de la réforme sagement conduit par Saint Charles : *sapientiam dedisti mihi*. Courageusement exécuté ; & *fortitudinem..... Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

LA vocation de conduire les hommes est si haute, & en même-temps si difficile, que le zèle seul ne suffit pas pour en remplir les périlleuses fonctions. Un zèle dépourvu de lu-

miere, marche au hafard, n'apperçoit qu'une feule face dans les objets ; confond fouvent la regle avec le caprice , le devoir avec l'humour ; blesse le malade qu'il devoit guérir , & scandalife le foible , au lieu de l'édifier. Dupe de fes propres illufions , trompeur & trompé de bonne foi ; tel zéléateur qui fe place lui-même à la fuite des Athanafe & des Chryfoftome , victime , à ce qu'il penfe , de la loi , n'eft peut-être qu'un enthoufiafte fougueux par principe de confcience , & incorrigible par fyftême. Mais dès que la fageffe conduit le zele , à la faveur de fa direction toujours sûre & réfléchie , il devient un principe fécond de fages mefures , de moyens appropriés à la fin qu'on fe propofe , & de succès tôt ou tard infaillibles. Le Saint que l'Eglife honore en ce jour , nous en fournit un exemple d'autant plus touchant , qu'il eft plus parfait en lui-même , & que la mémoire en eft plus récente parmi nous. Choisi de Dieu pour rappeler l'efprit ancien , & rétablir les mœurs paternelles dans un vaste Diocefe , où la voix des premiers Pasteurs ne fe faisoit plus entendre que par

l'organe subalterne de quelques Ministres également ignorans & corrompus, Charles vit la difficulté de l'entreprise : mais en l'exécutant, il prouva que le vrai sage & le grand homme se touchent de bien près, & que dans les sujets d'élite où la grace travaille sur un riche fonds, elle produit bientôt ces œuvres durables qui survivent toujours à leurs Auteurs. Charles vit donc les maux infinis de l'Epouse que le Pere commun des fidelles lui avoit destinée. Or, comme il en connoissoit la cause, & que la sagesse met tout à profit, il en chercha le remede : bientôt il le trouva, premierement, dans les avantages mêmes de la naissance & du rang ; en second lieu, dans les ressources d'une doctrine pure & lumineuse ; enfin, dans les exemples d'une vie sainte & digne des plus beaux jours de l'Eglise. Appliquons-nous, & apprenons combien nous sommes redevables à l'auteur de tant de biens.

Quand je parle de la naissance & du rang, ne pensez pas, mes FF., que je prétende les associer à la gloire de notre Saint, ou chercher dans un fondement aussi frivole

aux yeux de la foi, la matiere de son éloge. Un mérite éminent, des vertus sublimes viennent de plus haut que du sang ou des honneurs. C'est par la grace de Dieu qu'un Paul est tout ce qu'il est : distrait sur sa qualité de citoyen Romain, il lui préfere ses chaînes & ses travaux pour J. C. David sur le trône fait admirer les merveilles de son regne : on oublie dans Israel le fils obscur d'Isaï ; on y voit, on y révere le grand Roi, tant il est vrai qu'une origine illustre ou illustrée ne forme une perspective que dans le tableau de la médiocrité. Ainsi, Chrétiens, si je vous rappelle la naissance ou les dignités de Saint Charles, c'est uniquement pour vous édifier par l'usage qu'il en fut faire. Envisagez dans sa personne, j'y consens, le descendant ou l'allié de tant d'illustres personnages qui, sous la thiare, la pourpre & le sceptre même, avoient donné un si grand éclat au sang des Borromées. Fils du Comte Gilbert, neveu d'un Pape, objet de sa tendresse, dépositaire de sa confiance comme de son autorité, placé à un degré du trône Pontifical, partageant en quelque sorte avec

Pie IV la prélatrice suprême, agrégé au sacré College, protecteur de plusieurs royaumes, soutenant dès l'âge de 22 ans le poids de toutes les Eglises, surchargé de titres & d'honneurs, il ne voyoit dans le Sanctuaire qu'une seule tête au-dessus de la sienne, tant la naissance & les dignités l'élevoient aux yeux du monde.

Mais, hélas ! quelle position ! & combien effrayante pour le salut ! Le moyen que parmi tous ces prestiges de la vanité, & dans cette région si haute du faste & de l'opulence, le jeune Borromée se soutienne sans en être ébloui ? Rassurons-nous. La sagesse, moniteur constant de cet autre Salomon ; cette sagesse qui a l'intelligence de toutes choses, le conduit dans toutes ses œuvres avec circonspection, & le protège par sa puissance. On diroit que la Providence ne l'a placé dans le premier Sanctuaire de la Religion, que pour y être l'oracle du Grand-Prêtre, & pour y puiser de bonne heure cette expérience précoce qui doit changer la face de son siècle, & servir de règle aux siècles à venir. Le Népotisme dont l'appareil & les abus avoient

si souvent consterné Rome ; cette place critique , sujet éternel de ses terreurs ou de ses censures , devient , par les vertus de Charles , l'objet de son amour & la matiere de ses éloges. En effet , Chrétiens , c'est dans ce poste même qu'il ébauche les premiers traits , & qu'il jette les fondemens de cette réforme si long-temps désirée par la piété , mais toujours éludée par la politique. Son loisir , ses relations , son crédit , ses instances tendent constamment vers ce but unique & si précieux à son cœur.

Son loisir. Ecoutez , Ministres des Autels , & vous sur-tout qui présidez à l'assemblée Sacerdotale : ce ne sont pas des leçons que je prétends vous donner. (Hé , qui suis-je pour instruire nos maîtres ?) C'est l'exemple d'un grand Saint que l'Eglise nous propose & que je vous rappelle en son nom. Son Loisir. Ah , Chrétiens ! le loisir du Juste échappé pour quelques instans au tourbillon des affaires , n'est qu'un nouveau genre d'occupation. Econome sévere de son temps , il enchaîne , pour ainsi dire , les heures , & impose à chacune un tribut particulier qu'il

confacre à l'utilité publique : ses délassemens même sont laborieux. Si vous cherchez l'Archevêque de Milan, lorsque fugitif de la multitude & libre de tout autre soin, il se retire dans son palais, vous le trouverez durant le repos & le silence de la nuit, environné d'un cercle d'amis illustres, parcourant avec eux la vaste étendue des siècles, étudiant l'histoire des mœurs, examinant les causes de leurs décadences & cherchant les moyens de leur rétablissement. C'est dans le cours de ces veilles instructives, où, touché, pénétré, attendri par le souvenir des grands modèles de l'antiquité chrétienne, il s'anime puissamment à l'imitation de leurs exemples. Nouveau Moïse, instruit comme lui dans la science des Egyptiens, plus encore dans la Loi du Seigneur, il rassemble déjà avec les dépouilles des nations, les ruines de l'ancien Sanctuaire pour en bâtir le temple de la réforme; & les nuits vaticanes forment d'avance le restaurateur de la discipline, & le nouveau Patriarche de la cléricature.

Ses relations. Il n'en a d'autres qu'avec la science & la vertu. Cette foule in-

téressée de courtisans , que son rang , ses emplois , le désir de plaire au souverain Pontife , l'envie de parvenir , l'ambition de monter plus haut , mille autres motifs rassemblent assidûment autour de lui ; cette foule , dis-je , il la souffre comme une espece de servitude réciproque , où le plus indépendant en apparence est le plus esclave en effet. Inaccessible d'ailleurs aux fades accens de la louange , plus encore au poison de la flatterie , le mérite seul a droit à son estime , à sa confiance , à sa familiarité. Les François Foreyro , les Marinis , les Barthelemi des Martyrs , les plus saints Prélats de son siecle ; tels sont les hommes avec lesquels il se forme à l'esprit Episcopal , & dont les vertus comme les avis lui serviront de regle dans la conduite de son troupeau.

Son crédit. Il ne l'emploie que pour l'honneur de la Religion , & le renouvellement général du royaume de l'Homme-Dieu. Suspendez vos soupirs , ames pieuses qui en déplorez les scandales. Un nouveau Phinééz , toujours ferme dans la chute du peuple , s'apprête à le relever. Sa sagesse qui le

guide, va renouveler par l'organe du suprême Tribunal de l'Eglise, Tribunal à qui J. C., quittant la terre, confia le sceau de l'infailibilité; va, dis-je, renouveler les préceptes des anciens, & ramener les instructions presque oubliées des hommes célèbres: *sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens* (1). Fléchi par ses prières, encouragé par ses conseils, convaincu par ses raisons, le Vicaire de J. C. rappelle de tous côtés les Princes du Sanctuaire & les Docteurs de la Loi. En vain l'enfer déchaîné traverse l'œuvre de Dieu: invisible & présent à tout, Charles excite le courage des uns, dissipe les alarmes des autres, rassure le Pontife lui-même, leve tous les obstacles, applanit toutes les difficultés, éclaire le dédale des passions, rompt les manœuvres de la politique; fait tant, en un mot, par sa prudence & par son crédit, que de Trente partent enfin les anathêmes qui foudroient l'erreur & les regles saintes qui vont réformer l'univers.

Ajoutez à tout cela ses vives instances

(1) *Eccli.* 39.

auprès d'un oncle , dont la tendre inflexibilité met le plus grand obstacle aux projets de son zele. Il cédera pourtant cet oncle inflexible ; il immolera sa tendresse au devoir rigoureux , qui va lui ravir la plus chere portion de lui-même ; il rendra , puisqu'il le faut , un pere à ses enfans , un Pasteur à ses ouailles , un Docteur aux Fidelles , un Apôtre à l'Eglise de Milan , ou plutôit il l'a déjà rendu.

Ici, Chrétiens, j'entre dans vos réflexions. Quel modele , dites-vous ; mais aussi quel censeur de tous ceux qui , dans le même rang , comblés des mêmes honneurs , chargés des mêmes emplois , tiennent une marche si différente ! Qu'est-ce en effet que leur travail ? Leur travail est l'agitation tumultueuse d'une politique toujours en haleine , ou le pénible essor d'une cupidité qui s'élance vers la fortune. Leur loisir ? Une oisiveté superbe & voluptueuse. Leur crédit ? L'abus d'un pouvoir , tantôt favorable au vice , tantôt funeste à la vertu ? Leurs relations ? Des commerces de caprice , où le mérite , admis quelquefois par ostentation , a peu

de part à l'estime , encore moins à la confiance , presque jamais à la faveur. Leurs instances ? Des importunités intéressées auprès d'un maître courbé sous le poids des ans & des soucis , dont ils rendent , si j'ose m'exprimer ainsi , la caducité vassale de leur ambition , & sa complaisance complice de leur rapacité. Mais écartons ces tristes idées : revenons à l'exemple du Sage que je loue. Il fait servir les prérogatives du rang & de la naissance à l'ouvrage de la réforme : premier moyen. Il le continue par ses instructions : second moyen. Il le consomme par l'exemple de ses vertus : troisieme moyen.

Fixé constamment à l'idée sublime de ses devoirs , il fait qu'un Evêque est le Docteur par excellence , le pere nourricier , le prédicateur né de son peuple , que par conséquent l'instruction est un devoir personnel , dont il est comptable envers ce même peuple. Il fait que la parole sainte n'a jamais plus d'attrait , plus de force & d'onction , que dans une bouche spécialement destinée à l'annoncer ; qu'elle est véritablement alors ce glaive à deux tranchans qui pénètre jus-

qu'à la division de l'ame. Il fait que , sous l'emblème de ces animaux qui n'aboient pas , le Seigneur condamne les Pasteurs muets qui négligent cette portion capitale du ministere. Il fait , dis-je , tout cela. Mais il ne se borne pas à une connoissance stérile du devoir ; il se hâte de le remplir. Quand le feu divin , dont il brûle pour le salut des ames , auroit moins d'activité , la vue seule du troupeau suffiroit pour l'exciter & le ranimer.

Non , ce n'est plus cette vigne choisie , arrosée des sueurs , fertilisée par les travaux du grand Ambroise , & de tant de saints Pontifes qui l'avoient si glorieusement cultivée : c'est un terrain couvert d'un plant sauvage , affreux à la vue ; un sol stérile , ou qui ne produit désormais que des fruits de mort & de malédiction. C'est une terre impure d'où s'exhale un air contagieux , qui porte à la ronde une vapeur funeste & une infection désolante. Ah ! l'incirconcis l'a ravagée ; sa main profane a ruiné toutes ses défenses. Parlons sans figure. Le Diocèse de Milan , ce Diocèse immense & si flo-

rissant autrefois , est en effet l'opprobre de la Religion & le scandale de l'Italie. Oui, cette même Eglise , qui vit un puissant Empereur courber sa tête triomphante sous le joug de la discipline , & respecter la voix de son Pasteur , voyoit alors ses membres les plus obscurs rejeter l'une & méconnoître l'autre , tant les mœurs avoient dégénéré , tant la licence étoit effrenée ; des Vierges folles , échappées à l'asile secret de leur innocence , errantes parmi les périls du siècle , retenant à peine le nom & l'habit de leur profession ; un Clergé presque aussi déformé que le Peuple ; des Prêtres grossièrement ignorans , qui se croient dispensés de confesser leurs crimes , parce qu'ils écoutent les péchés des autres ; des Eglises entières , ou totalement abandonnées par l'absence , ou dépourvues de secours par l'incapacité de leurs Pasteurs ; ces Pasteurs indignes , qui ne savent plus rougir , ni de l'indécence de leurs débauches , ni des fruits de leur incontinence ; en un mot , un débordement général ; une ignorance universelle ; des Prêtres sans discipline ; des Peuples sans

instructions : telle est la triste , mais trop ressemblante peinture du Diocèse de Milan.

Quel Médecin si patient ou si habile guérira tant de malades si désespérés , & d'autant plus incurables que leurs maux leurs sont plus chers ? Rapportons-nous-en , mes FF. , à la sagesse de Saint Charles. Ne craignons pas qu'il irrite , par des remèdes violens , des plaies qu'il faut adoucir par l'huile de la charité , ni qu'il brusque , par une hauteur déplacée , des esprits indociles qu'il faut insensiblement ramener à la règle. Non , mes FF. , il va d'abord à la source du mal ; les uns sont prévaricateurs , parce qu'ils ignorent la foi ; les autres , parce qu'ils la méprisent. Que fera donc le sage Pasteur ? Il apprendra aux premiers les ordonnances de cette Loi ; aux seconds , le respect qu'ils lui doivent , & peut-être leur rendra-t-il enfin douce & précieuse une réforme dont il leur démontrera la nécessité. C'est d'ailleurs vers cet objet important , mais difficile , qu'il dirigera tous les ressorts de son zèle.

Déjà s'élevent sous ses yeux & à ses dé-

pens ces hospices fameux, où de jeunes Lévites, instruits dans la connoissance & dans la pratique des regles saintes, en répandront la lumiere, & inspireront l'amour dans les différentes contrées du Milanez. Je les vois ces tendres enfans d'Aaron, qui environnent leur Pontife comme des branches de palmier : *circà illum steterunt quasi rami palmæ omnes filii Aaron* (1). Il leur fait entendre sa voix paternelle ; il verse abondamment les eaux d'une doctrine pure dans ces nouvelles sources, qui, par leurs salutaires épanchemens, répandront au loin la fraîcheur & la fécondité : *in diebus suis emanaverunt putei aquarum & adimpleti sunt supra modum* (2). Que de formes cependant ne prend pas ce fidelle dispensateur pour ramener tout le monde à J. C. ? Tantôt il appelle auprès de sa personne les anciens de la Tribu Sacerdotale, leur propose ses vues, leur communique ses lumieres, leur donne ses instructions ; tantôt, il convoque l'assemblée de ses freres, *circà eum corona fratrum* (3), & concerte avec eux les

(1) *Eccli.* 50.(2) *Ibid.*(3) *Ibid.*

moyens de guérir les maux de son peuple ,
 & d'en prévenir la ruine déplorable : *curavit
 gentem suam & liberavit eam à perditione*(1).
 Je ne finirois pas , si je voulois suivre toutes
 les voies de la sagesse qui l'inspire.

Ici , vous dirois-je , Catéchiste charita-
 ble , il begaie avec les enfans , & verse le
 lait d'une doctrine familiere dans ces ames
 foibles , qui ne peuvent encore digérer des
 alimens plus solides. Ici , Docteur sublime , il
 éclaire les sages mêmes , leur trace la voie
 qu'ils doivent suivre dans la réconciliation
 des coupables , & fixe leurs incertitudes sur
 les Jugemens de douceur ou de sévérité qu'ils
 doivent prononcer. Là , zéléteur respectueux
 des décrets du dernier Concile , il met tout
 en œuvre pour en établir l'autorité & en
 procurer l'exécution. Voyez-le dans sa Mé-
 tropole , où il rétablit la majesté du culte ,
 la pompe des cérémonies , la résidence des
 Chanoines. Au faste scandaleux de ces mo-
 numens érigés par des hommes charnels ,
 aux viles dépouilles de leurs aïeux , qui
 remplissoient l'intérieur du temple , il sub-

(1) *Eccli.* 50.

titue ces tableaux augustes qui représentent aux yeux les attributs divers du Rédempteur, & rappellent à l'esprit le souvenir consolant de la rédemption. Une mélodie sainte remplace l'indécente précipitation de tant de voix indignes de célébrer les merveilles du Seigneur ; la piété modeste & suppliante entonne les Cantiques de Sion, & des airs accompagnés d'une douce harmonie, se font entendre dans la maison de prière. *In magna domo aucltus est sonus suavitatis plenus* (1).

Ce n'est pas assez pour notre Saint de réformer le Peuple & le Clergé qu'il a sous ses yeux : Apôtre infatigable, il parcourt les différentes contrées de son diocèse : il examine, il éclaire, il corrige tout. Le moindre hameau lui devient précieux & respectable. Ces toits rustiques, où tant de malheureux traînent dans l'indigence des jours usés par les travaux, le Saint Prélat les révere comme la demeure d'un peuple Roi, auprès duquel il fait la fonction d'Ambassadeur au nom de J. C. Suivez-le dans les cli-

(1) *Eccli* 50.

mats sauvages de ce peuple guerrier par goût, ou par nécessité, qui trafique à si vil prix de son sang & de sa valeur. C'est là qu'à travers les neiges, les frimats, les torrens, les précipices, il va chercher, instruire, consoler tant de brebis délaissées par ses prédécesseurs, que leurs Pasteurs ne savent plus conduire. En un mot, Chrétiens, visites Pastorales, Synodes fréquens, Conciles Provinciaux, Prédications presque journalières, Ecrits solides, Ecoles Chrétiennes, érection de Colleges, institutions pieuses; il n'oublie rien pour étendre la connoissance de la Loi, tandis qu'il en inspire le respect par ses exemples. C'est-à-dire, mes FF., qu'après avoir avancé l'œuvre de la réforme par ses instructions, il le perfectionne par le spectacle d'une vie admirable, & digne des plus beaux jours de l'Eglise. Dernier moyen d'autant plus efficace, qu'il imprime, pour ainsi dire, le sceau de la conviction à tous les autres.

Qu'on me donne, disoit St. Jean Chrysostome, un nouveau Paul, & avec lui je répons de la conquête de l'Univers. Et

moi j'ajoute : qu'on nous donne un autre St. Charles , & nous aurons un nouveau Paul , c'est-à-dire , un homme capable de réformer toute l'Eglise. Pourquoi ? C'est que si l'exemple a un ascendant si décidé sur les cœurs & sur les esprits , jamais homme ne fut plus capable de toucher les uns & de convaincre les autres ; puisque jamais homme après le Maître des Gentils , n'eut plus droit de dire : soyez mes imitateurs , comme je le suis moi-même de J. C. En effet , Chrétiens , où trouvera-t-on une humilité plus profonde , une pénitence plus austère , un détachement plus absolu , une charité plus héroïque ? Nulle vertu Pastorale que le Saint Evêque n'ait possédée dans le degré le plus éminent.

Une humilité plus profonde. Hélas ! Chrétiens , quoique toute sa vie ne soit qu'un enchaînement perpétuel de fatigues , de travaux , de sollicitudes & d'œuvres saintes , il se regarde encore comme un Serviteur infidèle aux graces qu'il a reçues , ou aux devoirs qu'il doit remplir. Admiré de toute la terre , il ne voit que son néant , ses défauts ,

ses foiblesses ; & pour avoir droit à sa reconnaissance, il suffit de les lui rappeler. Remarquez ce Saint homme dans toutes les circonstances de sa vie, vous n'en verrez aucune qui ne soit marquée par les sentimens de l'humilité la plus profonde. Quelle horreur du faste & de tout ce qui peut blesser la modestie sacerdotale ! quelle réforme dans son train, dans ses ameublemens, dans tout son domestique, dès que, maître de lui-même, il peut secouer le joug d'une magnificence qu'il déteste, & n'accorder à la dignité que ce qu'il ne peut refuser à la bienséance. Qu'un tel Evêque prêche la réforme ; qu'il déclame contre le luxe, peut-il manquer de convaincre ? Ne mérite-t-il pas au moins d'être écouté ? Encore une fois, vit-on jamais une humilité plus profonde ?

Une pénitence plus austere. Oui, Chrétiens, cet homme usé par les travaux du ministère, traite son corps comme une victime imparfaite ou rebelle, qu'il doit purifier & réduire en servitude. Qu'on ne lui propose ni adoucissement, ni treve aux ri-

guez de sa pénitence. Hostie inexorable, il déplore les liens mortels qui l'attachent à la vie ; il fouhaite, comme l'Apôtre, la dissolution de ce corps de péché. Couvert d'un cilice, nourri d'un pain arrosé de ses larmes, supérieur à la nature, vivant de la foi, sans attrait pour les délices de la terre, digne émule des premiers fidelles, rempli des maximes de la pieuse antiquité, touché de ses exemples, Prédicateur de la Croix, image du Crucifié, mort au monde & à lui-même ; ce n'est plus lui qui vit encore, c'est J. C. qui vit en lui. Dans cet état, s'il invective contre des hommes dégradés par la mollesse, usés par la débauche, énervés par la volupté ; s'il les rappelle à la servitude des mœurs paternelles, c'est en joignant aux travaux d'un Apôtre, les austérités d'un Anachorete.

Un détachement plus absolu. Ah ! mes FF., un homme aussi pénitent pouvoit-il tenir aux choses d'ici-bas ? Tout respire en lui l'amour de la pauvreté. Ses distractions mêmes au milieu des raretés sans nombre & des richesses immenses du Palais Farnèse,

font l'éloge de cette vertu. On lui montre des bustes, des tableaux, des chefs d'œuvre de l'art ; ah ! dit-il, bâtissons des maisons pour l'éternité. L'intérieur de la sienne est sans ornement & dépourvu de meubles ; mais les Pauvres de J. C. sont revêtus : sa table est frugale ; mais des familles indigentes bénissent nuit & jour la main secourable qui les nourrit. Non plus que les Apôtres, il ne brille, ni par un train superbe, ni par un domestique aussi nombreux qu'inutile, ni par des dépenses ruineuses. Il ignore l'art de rendre ses créanciers les dupes de leur bonne foi & les victimes de son luxe. Il n'a un patrimoine & des entrailles que pour les pauvres. Voilà ses frères, ses amis, ses héritiers. Sa maison, comme celle de Job, est le sanctuaire de l'hospitalité. La miséricorde avec les vertus qui l'accompagnent & les malheureux qui l'implorent, forment la suite, la compagnie, la cour de ce grand Homme.

Enfin, mes FF., vit-on jamais une charité plus héroïque ? Parmi tant de traits d'une si belle vie qui s'offrent en foule à mon

souvenir, je me borne à un seul, où la grande ame de cet homme Apostolique se développe toute entiere. O Dieu toujours impénétrable dans vos jugemens sur les enfans des hommes ! pourquoi votre fureur s'allume-t-elle contre les brebis de votre bergerie ? Un feu destructeur consume toute chair. Les Cieux ne distillent que de meurtrieres influences. On respire l'air & le trépas tout ensemble. Le Milanez, cette région délicieuse, n'est plus qu'un champ lugubre, couvert de morts & de mourans. Ils se suivent de si près & en si grand nombre, que les vivans ne peuvent suffire à tant de funérailles. La confiance est bannie de tous les cœurs. Les droits de la nature ou de l'amitié sont vainement réclamés par les uns, indignement trahis par les autres. L'objet le plus chéri devient un objet d'horreur. Le fils épouvanté méconnoît son pere agonisant. L'épouse expirante ne trouve dans son époux que des regards effrayés, & une ame où la tendresse a fait place à la terreur. On s'éloigne, on se fuit. Chacun tremblant pour ses jours, distrait sur le malheur des autres, n'apperçoit que la mort, ou le péril

qui le menace lui-même. Quel défolant spectacle pour le plus tendre des Pasteurs ! Figurez-vous un pere éploré , qui voit sa famille fondre chaque jour , & disparaître à ses yeux. Que ne puis-je vous le représenter dans ces maisons plus affreuses que des sépulcres , où , malgré le souffle mortel qu'on y respire , il vient essuyer les larmes , & recueillir les derniers soupirs de ses brebis mourantes ! Quelle profusion des secours spirituels & temporels ! Il écoute les uns , & reçoit l'aveu de leurs offenses ; il distribue aux autres le pain vivifiant , & consacre leur chair défaillante par l'onction Divine , ressource dernière de l'Eglise en faveur de ses enfans. Rien ne peut séparer le Saint Evêque de ces objets de compassion & d'horreur. Semblable à ce Prince dont parle Job , quoique dans un sens bien différent , sa demeure est dans la foule des morts : *in congerie mortuorum vigilabit* (1). En vain la prudence humaine allegue des raisons ; ah ! ses timides conseils ne peuvent rien sur une ame si tendre & si généreuse. Sensible uniquement aux périls

(1) Job , 21.

du troupeau, le charitable Pasteur veut vivre pour lui ou mourir avec lui. Que dis-je, mourir avec lui ? Il veut mourir seul, & il s'offre aux traits d'un Dieu vengeur comme la victime publique de son peuple. Je le vois ce Pontife inconsolable environné des foibles restes de ses ouailles ; je le vois dans les rues presque solitaires de Milan, une corde au cou, les pieds nus & ensanglantés, une croix à la main, les yeux tristement attachés sur l'image du Rédempteur qu'il baigne de ses larmes ; je le vois dans cet état, & je l'entends s'écrier avec David : miséricorde, grand Dieu ! que votre main se tourne contre moi seul ; frappez le Pasteur, mais épargnez les brebis : *vertatur, obsecro, manus tuâ contra me* (1). Voilà, Chrétiens, le pur langage de l'amour & les sentimens admirables du bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis. Or, Chrétiens, réunissons maintenant tous ces caracteres qui ont éclaté avec tant de force dans St. Charles ; & , supposant toujours la nécessité d'une réforme dans l'Eglise de J. C.,

(1) II. Reg. 24.

quel homme étoit plus capable d'en opérer l'heureuse fin qu'un Evêque si recommandable , si respecté, & si digne de l'être ?

Avec quelle autorité ne pouvoit-il pas instruire tous les états , & en rappeler tous les membres aux voies de la Justice ? Il pouvoit dire aux grands : n'abusez pas de votre pouvoir, ni des vains hommages que l'adulation prodigue à la grandeur ; lui qui n'avoit usé de la sienne que pour rendre au Royaume de J. C. sa splendeur première, & ramener ses sujets aux Lois de leur Souverain. Il pouvoit dire aux riches : rachetez vos péchés par vos aumônes , sanctifiez l'usage de votre opulence par les pieuses largesses de la charité ; lui qui avoit fait revivre dans l'Eglise de Milan , les abondantes effusions de la miséricorde Apostolique ; lui qui , avec les revenus du Sanctuaire , avoit distribué aux pauvres un patrimoine de cent mille écus de rentes. Il pouvoit dire aux épouses de l'Agneau : rentrez dans vos retraites ; fuyez à l'ombre du tabernacle ; dérobez aux écueils du siècle un trésor enfermé dans des vases , hélas ! trop fragiles ; lui qui , dans un

âge où les triomphes impurs sur la vertu
 semblent autorisés par l'usage & par les
 foibleffes de la nature, repoussa comme
 Joseph les attaques obscenes d'une femme
 sans pudeur. Il pouvoit dire aux Cénobites :
 souvenez-vous de vos engagements, reprenez
 un joug qu'ont porté vos prédécesseurs ; lui
 qui, dans le cloître même, eût paru comme
 un prodige de pénitence. Il pouvoit dire aux
 enfans de Lévi : purifiez-vous, rendez à la
 Maison du Seigneur la pureté qu'elle exige
 de votre vocation, effacez du Sanctuaire
 les fouillures qui le déshonorent, *auferte*
omnem immunditiam de Sanctuario (1) ;
 lui que tant de Temples réparés ou em-
 bellis, remplis de Ministres édifiants, d'a-
 dorateurs sinceres, reconnoissoient dou-
 blement pour leur restaurateur. Il pouvoit
 dire à cette espece de Lévites inconnue à
 nos peres, qui sous un titre vénérable vou-
 droient, ce semble, envahir eux seuls l'hé-
 ritage de la Tribu sainte, sans travailler
 avec elle ; il pouvoit leur dire : ôtez le scan-
 dale du milieu de Sion, modérez cette in-

(1) II. Paralip. 29.

fatiable voracité, qui ne dit jamais c'est assez; lui qui, par le sacrifice & l'abandon de douze Abbayes, dont même il n'étoit que l'économe, & le pauvre l'usufruitier, avoit acquis le droit de condamner la pluralité des bénéfices. Il pouvoit dire aux Chefs du Sacerdoce..... Mais arrêtons-nous. L'exemple de St. Charles parle assez haut, & parle à tout le monde. Or, Chrétiens, un homme qui peut dire tant de choses par la voix seule de ses exemples, n'est-il pas fait pour publier les ordonnances du Seigneur à tous les fidèles de la terre, & pour en rétablir la pratique & l'autorité dans toute l'Eglise? Tel fut le Sage que je loue. Il ne se contenta pas d'indiquer le chemin qui conduit à la vie, il y marcha le premier. Voilà donc l'ouvrage de la réforme sagement conduit par St. Charles: *sapientiam dedisti mihi*. Voyons-le courageusement exécuté, & *fortitudinem*. C'est le sujet de mon second Point.

S E C O N D P O I N T.

Tous ceux qui veulent vivre avec piété en J. C. seront persécutés. Remarquez, mes

FF. , que cet oracle de St. Paul s'adresse à un Evêque , c'est-à-dire , à un homme qui , non-seulement doit réunir dans sa personne les caractères les plus éminens de la sainteté , mais qui de plus est obligé par état de travailler sans relâche à la sanctification des autres. C'est un tel homme sur-tout qui doit s'attendre aux contradictions du monde. La destinée de la vertu dans le particulier , est de faire des censeurs : celle des Ministres zélés qui publient ou qui vengent ses droits , est de faire des ennemis , & même des persécuteurs ; témoin l'illustre Cardinal dont je poursuis l'éloge. A peine il crie à son peuple avec toute l'autorité du zèle épiscopal : rentrez dans votre cœur , violateurs de la Loi , *redite prævaricatores ad cor* (1) , que les passions alarmées se liguent contre lui. Venez , disent-elles par la bouche de ces impies dont aucun siècle ne manque jamais ; venez , opprimons le juste. Mais pourquoi l'opprimer ? C'est qu'il nous reproche les violemens de la Loi ; c'est qu'il nous déshonore en décriant les fautes de notre

(1) Sap. 2.

conduite ; *diffamat in nos peccata disciplinae nostræ* (1). Voilà , mes FF. , ce qui réunit les préjugés , l'injustice , la fureur des passions contre cet homme courageux , qui prétend les soumettre au joug de la discipline : sans cet intérêt , elles eussent été paisibles. Que fera donc le pieux Cardinal ? Ce qu'il fera , mes FF. ? Ecoutez-le. Aux préjugés des passions , il opposera les regles immuables de la vérité ; à l'injustice des passions , une modeste , mais noble intrépidité ; à la fureur des passions , l'héroïsme de la charité : par ce moyen , malgré tant d'obstacles , il consumera l'œuvre de la réforme , & lui donnera une constante stabilité. C'est ce qui nous reste à voir en peu de mots : *fortitudinem dedisti mihi.*

Les ennemis de la Loi les plus dangereux ne sont pas toujours ces libertins de profession qui bravent son autorité , & qui s'applaudissent de leur indépendance ; on les connoît , on les blâme , & ils n'ont gueres d'autres approbateurs que les complices de leur révolte : mais il en est d'autres qui l'attaquent

(1) Sap. 2.

d'autant plus dangereusement, cette Loi, que leurs coups sont portés avec plus d'art, & ménagés avec plus de retenue. Tels sont ces hommes demi-Philosophes, demi-Chrétiens, qui, sur la foi de leurs préjugés, s'arrogent, pour ainsi dire, la fonction de médiateurs entre le précepte & la raison. Le précepte est saint; il est juste, avouent-ils: mais l'homme est trop foible. Tributaire à la destinée commune, la nature épuisée, infirme, défaillante, touche depuis long-temps au point fatal de sa caducité. Le joug de l'Homme-Dieu, ce joug si doux, si léger pour nos pères, plus fervens que nous, écraseroit leurs malheureux descendans. Respectons ce joug vénérable: c'est notre devoir. Essayons nos forces. Prenons du fardeau le peu que nous pourrons en porter; rougissons même de notre foiblesse: mais ne détruisons pas la nature. La prudence de la chair, comme vous le voyez, est précautionnée; sa morale douce, accommodante, amie de l'humanité, se prête officieusement aux inclinations de la nature, varie même selon les siècles, se plie à leurs révolutions, ôte insensible-

ment à la vertu ce qu'elle a de fatigant & d'austere, & l'assortit si bien au goût de la nature, que la cupidité même la prendroit pour son ouvrage. Quoi qu'il en soit, ces principes généraux une fois posés, les conséquences de détail sont faciles à déduire : qu'un homme tel que St. Charles, animé de l'esprit de Dieu, s'efforce de rétablir la forme austere de l'ancienne discipline, & les mœurs de ces temps reculés, où les lois de J. C. étoient seules en droit de régner ; au jugement de la sagesse humaine, c'est imprudence, témérité, caprice, humeur, entêtement, rigorisme. Le monde est trop malade. Ce qui fut l'aliment ordinaire de la ferveur paternelle, est un remede amer qu'il faut adoucir, un remede violent qu'il faut tempérer, si l'on veut dumoins qu'il profite à notre foiblesse ; on ne guérit pas les maux, en désespérant les malades.

Voilà, mes FF., ce que notre Saint Cardinal ne cesse d'entendre autour de lui. Mais se laisse-t-il éblouir aux sophismes de la prudence charnelle ? Entre-t-il en composition avec cette ennemie de Dieu & du salut ?

Adopte-t-il ce paradoxe inoui, que la sagesse des anciens, déjà surannée, doit faire place aux opinions des modernes? qu'un nouveau siècle exige de nouveaux Docteurs? A Dieu ne plaise. Instruit à l'école de la sagesse éternelle, il oppose aux préjugés, aux détours, aux raisonnemens des passions, les règles de la vérité immuable dans ses principes, comme dans ceux de St. Paul. J. C. étoit hier, il est aujourd'hui, il sera toujours: le diviser, c'est le détruire: courber la règle, c'est l'anéantir: la soumettre aux caprices de l'amour-propre, c'est la profaner: l'interpréter au gré de la passion, c'est lui insulter; c'est rendre une souveraine esclave du plus cruel, du plus aveugle des tyrans; c'est la dépouiller de ses titres, & substituer des fers à ses augustes privilèges. Imaginer un Evangile analogue aux temps, aux personnes, aux circonstances; un Evangile qui perde ou qui recouvre son autorité à mesure qu'il plaît à la passion de céder ou de soutenir ses droits, c'est remplacer, par une rêverie indigne même de la raison, le chef-d'œuvre de la force & de la sagesse du Tout-

Puissant. Ainsi parle St. Charles, ou plutôt la vérité par la bouche de ce grand Evêque. Entrons dans quelques détails.

Le préjugé de la passion qui voit tout avec des yeux charnels, est que, dans mille circonstances, l'homme en place doit être comme ces idoles dont parle un Prophete : avoir des yeux, & ne rien voir ; des oreilles, & ne rien entendre ; une bouche, & ne rien dire. La regle de la vérité, selon St. Charles, est que l'homme élevé sur la chaire épiscopale, doit tout entendre de ce trône éminent, tout voir, tout corriger, comme étant l'œil de l'aveugle, l'oreille du sourd, le pied du boiteux, l'organe du Législateur, le chef, le gardien, le censeur public du troupeau ; que cette indolente stupidité qu'on ose associer à ce rang sublime, quoique décorée du nom de prudence, est en effet la prostitution du ministere, & l'opprobre de la dignité. Le préjugé de la passion est que notre temps ne comporte plus la sévérité des anciennes lois : la regle de la vérité, selon St. Charles, est que l'Evêque (ce sont ses propres paroles, je ne dis rien de moi-même), que

l'Evêque doit mépriser ces clameurs populaires, ces plaintes frivoles, ces cris insensés; opposer la règle à la licence, arrêter les progrès de l'iniquité par la sévérité de la discipline, & joindre à la liberté de l'esprit cette vertu mâle, qui remplissoit le cœur des Athanase, des Chrysostome, des Ambroise. Le préjugé de la passion est que les dehors une fois sauvés, & la décence rétablie, on doit se contenter du spectacle. La règle de la vérité, selon St. Charles, est que ces dehors spécieux, dépourvus de l'intérieur, peuvent bien faire des hypocrites, mais non pas de bons Chrétiens. Le préjugé de la passion est qu'il faut s'attacher à l'essentiel de la Loi, & rejeter les minuties d'un zèle trop pointilleux. La règle de la vérité, selon St. Charles, est que tout, jusqu'à un seul iota, mérite nos hommages dans la loi de J. C.; que ces paroles survivront au ciel, à la terre, aux temps, aux êtres visibles, & dureront éternellement comme lui-même. Le préjugé de la passion est qu'on peut, qu'on doit même se laisser conduire sans scrupule, & que les décisions d'un guide accrédité suffisent pour rendre

dures ces voies obliques & périlleuses qui aboutissent à la perte. La règle de la vérité, selon St. Charles, d'après J. C., est qu'un aveugle conduit par un autre aveugle, tombe avec lui dans le même précipice. Le préjugé de la passion est, qu'on doit toujours supposer un pénitent dans un pécheur qui s'accuse, & le renvoyer absous, dès qu'il s'avoue coupable. La règle de la vérité, selon St. Charles, est que cette morale est le fléau de la Religion, le poison des Chrétiens, le scandale du Christianisme; que sur-tout dans les cas marqués par lui-même, cette indulgence meurtrière ne fait d'un pécheur qui s'accuse sans remords, que le profanateur d'un Sacrement & le complice d'un sacrilège. Le préjugé de la passion est, qu'il suffit de s'en tenir à ce qui est d'étroite nécessité pour le salut, sans prétendre à ces voies sublimes réservées aux âmes du premier ordre. La règle de la vérité, selon St. Charles, est que tout Chrétien doit tendre à sa perfection, gémir de ses infirmités, déplorer ses désordres, combattre ses passions, renoncer à la convoitise, haïr le monde,

mépriser ses vanités, crucifier sa chair, punir ses fautes, ne quitter jamais la croix, être sans goût pour le plaisir, sans amour pour la volupté, sans désir pour les honneurs, les acquérir sans inquiétude, les recevoir sans joie, les posséder sans orgueil, les perdre sans regret, s'occuper des biens éternels, vivre pour Dieu, & mourir à soi-même. Telle est, mes FF., la morale de St. Charles. C'est ainsi qu'il oppose aux préjugés des passions les regles immuables de la vérité; regles saintes, qu'il ne perd jamais de vue dans le plan de la réforme; c'est par elles qu'il ferme les avenues du bercail à l'hérésie qui voltige autour de lui; c'est par elles qu'il lui arrache quelques brebis foibles ou imprudentes qu'une irruption furtive de ce monstre avoit séparées du troupeau.

Il va plus loin encore. Les passions, vous le savez, sont ordinairement injustes, par la raison même qu'elles sont aveugles. Or, mes FF., à cette injustice des passions, St. Charles oppose, en second lieu, une modeste, mais noble intrépidité. Hélas! Chrétiens, quel ministère fut jamais

plus traversé, plus censuré que celui de St. Charles ? Et cependant quel Ministre mérita mieux les acclamations de la vertu, & les suffrages de son siècle ? Ne pouvoit-on pas à proportion dire du Serviteur, ce que St. Pierre a dit du Maître, que le cours de sa mission étoit marqué par ses bienfaits ? qu'il n'avoit d'autre vue que d'enlever au Démon les victimes infortunées de sa puissance ? & que Dieu lui-même étoit avec lui ? *Quoniam Deus erat cum illo.* Mais telle est l'injustice des passions, qu'elles détestent comme un tyran, & poursuivent comme un ennemi, tout homme qui s'efforce de réprimer leur licence, & d'arrêter leurs scandales. Tandis que St. Charles, attentif sur lui-même, suivant le conseil de l'Apôtre, se borne à une réforme personnelle ; qu'il ne fait autre chose qu'abdiquer des bénéfices, régler ou instruire sa maison, établir des surveillans de sa conduite, & des moniteurs chargés de lui représenter ses fautes : ah ! jusqu'alors il trouve des approbateurs, & même des panégyristes. Qu'il relève des

temples , qu'il décore des Autels , qu'il assemble des Conciles Provinciaux , qu'il y fasse des statuts , à la bonne heure : cet Evêque , dit - on , remplit son devoir. On va jusqu'à lui souhaiter un plus grand nombre d'imitateurs. Mais dès qu'il veut tourner ses regards vers le troupeau sur lequel l'Esprit-Saint l'a établi Evêque , pour gouverner l'Eglise de Dieu ; dès ce moment , les applaudissemens se changent en murmures , les éloges en invectives , le respect en mépris , l'amour en aversion. Le libertinage insulte à ses reglemens : l'autorité séculière brave ses ordres ou ses défenses ; l'hypocrisie attaque sa vertu , & , pour la rendre plus odieuse , lui prête ses propres noirceurs. Tous les efforts de Charles en faveur d'une réforme générale , sont les inquiétudes bizarres d'un Rigoriste , & le rêve puérile d'un Misanthrope.

On trouve singulier que cet importun réformateur entreprenne de sanctifier par des Prières publiques & d'austères spectacles de religion , ces jours licencieux consacrés de tout temps au triomphe de la volupté ,

qui précèdent les tristes jours du jeûne, de l'abstinence & des larmes. On a déjà oublié ces autres jours d'épouvante & d'horreur, où tant de têtes sont tombées sous le glaive de l'Ange exterminateur. Milan, l'orgueilleuse Milan n'apperçoit plus ce glaive fumant encore du sang des Citoyens. Les traces toutes récentes de la mort sont effacées à ses yeux; elle a perdu jusqu'au souvenir de ses malheurs, & la crainte d'un nouveau châtiment n'arrête pas le retour des crimes, causes fatales du premier. Les passions mutinées ne voient que la main sévère du Pasteur qui tâche de les contenir. Un cri général d'aigreur, d'amertume & d'emportement s'éleve contre sa conduite. Quelques enfans de Lévi murmurent eux-mêmes de sa rigidité. Ils souhaïeroient un Pontife complaisant, facile, débonnaire, tel que le Grand-Prêtre Héli, dont l'indolente censure n'effarouchât pas leur licence. Les enfans du siecle voudroient à leur tour un Prélat, qui toujours concentré dans l'enceinte, pour ainsi dire, du Sanctuaire, laissât au monde sa liberté, & aux mondains

leurs usages , avec leurs plaisirs. Le dirai-je ,
Chrétiens ? Ces brebis solitaires qui paissent
à l'écart sous les yeux du bon Pasteur , en-
traînées par le torrent , ouvrent leurs cœurs
à la séduction , & prêtent leurs langues à
l'imposture. Enfin , mes FF. , l'injustice des
passions infecte de son souffle impur tous les
états , & profane les plus saintes demeures.
La calomnie , toujours prête à noircir la
piété , leur fournit ses couleurs & son pin-
ceau. Le zele du saint Prélat à maintenir
les privileges de sa Jurisdiction Ecclésiasti-
que , est l'attentat d'un factieux contre les
droits du Souverain , & l'entreprise d'un
tyran sur la liberté de son propre pays. Tout
cet étalage si imposant de vertus qui bril-
lent dans les actions de Borromée , n'est
qu'un voile déployé par la politique pour
tromper le public , & une amorce présen-
tée par la séduction aux suffrages de la cré-
dulité. Mais au fond , ce voile couvre les
artifices d'un hypocrite , & les vues pro-
fondes d'un ambitieux. Victimes innocen-
tes , qui parmi les ruines de votre réputa-
tion , pleurez en secret sur les outrages de

l'imposture ; ah ! jetez les yeux sur le Cardinal Borromée. Le bienfaicteur, l'ami, le pere des Citoyens, est, s'il en faut croire les passions, l'oppresséur de la Patrie. Le plus fidelle des sujets devient tout-à-coup l'ennemi de son Maître, & le rival de sa puissance. Quelles horreurs ! mais de quoi ne sont pas capables ces mêmes passions, lorsque, assurées de l'impunité, elles n'ont rien à craindre de leur effronterie ?

Parmi tant d'excès, plus crians les uns que les autres, ce que j'admire le plus n'est pas la réunion de tous les gens de bien en faveur du saint Evêque : cette unanimité n'est que l'expression de l'hommage tacite que la vertu rend toujours aux grands modes où elle se trouve noblement exprimée. Ce que j'admire encore n'est pas le concours de l'une & de l'autre puissance envers ce digne Ministre qu'on ose troubler dans ses fonctions, & blesser dans ses droits : un Evêque tel que St. Charles pouvoit-il ne pas trouver dans un saint Pape & dans un grand Roi, des protecteurs de son autorité, & , s'il avoit voulu le souffrir, des vengeurs

de son innocence ? Ce que j'admire donc uniquement est St. Charles lui-même , enveloppé de sa vertu , seul avec Dieu , soutenant les intérêts de sa gloire , établissant le respect dû à la Loi , maintenant ou rappelant la vigueur de la discipline avec cette grandeur d'ame , & cette magnanimité véritablement épiscopale qui brave le péril , ne connoît que le devoir , & le remplit malgré toutes les traverses des passions humaines. Oui , cet homme qui fait si bien mettre en œuvre ces insinuations douces , mais puissantes , qui gagnent les cœurs , fait aussi , quand il le faut , employer cet ascendant censeur de la vertu , cette fermeté impérieuse qui font trembler le vice. En butte aux insultes journalières d'un Gouverneur superbe & violent , il voit néanmoins les exécuteurs mêmes de ses ordres injustes , courber une tête respectueuse en sa présence , & demander humblement à genoux la bénédiction de celui qu'ils tiennent comme assiégé dans son Palais ; tant la vue seule de la vertu imprime de respect. Enfin , mes FF. , tout cede à sa fermeté ; &

l'injustice comme l'impuissance de ses ennemis rendent hommage à cet homme intrépide. Ainsi l'œuvre de Dieu s'accomplit ; la réforme triomphe ; & si pour l'anéantir dans son principe , l'injustice des passions va jusqu'à la fureur , Charles oppose à cette fureur des passions l'héroïsme de la charité.

Par cet héroïsme , j'entends cette patience inaltérable , ce flegme constant , cette sérénité paisible & douce , ferme néanmoins dans ses démarches , qui , toujours sous la main du Seigneur , prévoit le péril sans inquiétude , l'envisage sans frayeur , l'affronte sans témérité , le supporte sans foiblesse , & en triomphe sans ostentation : voilà ce qui fait le caractère propre de la charité , comme celui du héros qu'elle inspire. Mais défions-nous de nos propres idées : pour bien connoître cette vertu , consultons son Prédicateur par excellence , le grand St. Paul. La charité , nous dit-il , est patiente : *patiens est* (1). Elle est douce : *benigna est*. Elle ne connoît ni la bassesse de l'envie , ni les emportemens de la colere : *non irritatur*. Supérieure aux plus grands revers , elle

(1) I. Cor. 13.

souffre, elle supporte tout, la mort s'il le faut, plutôt que de souscrire aux projets, ou de céder aux menaces de l'iniquité : *omnia suffert, omnia sustinet*. Tel est, mes FF., l'héroïsme de la charité si noblement tracé par St. Paul, & si ponctuellement mis en œuvre par St. Charles. Insulté en face, menacé, outragé, assassiné, on diroit que la patience est moins en lui l'effet héroïque de la vertu, que la trempé naturelle de son ame & le caractère dominant de son cœur. Maître de ses passions, invulnérable à celles des autres ; qu'elles éclatent autour de lui, il entend leurs éclats sans rien perdre de sa tranquillité. Plus l'orage gronde, plus les vents se déchaînent avec furie, & plus le serviteur de Dieu est fortifié dans l'homme intérieur par le Saint-Esprit, & plus l'arbre mystique est immobile, tant il est profondément enraciné dans la charité : *in charitate radicati* (1).

Semblable à Moïse, que l'Écriture appelle le plus doux de tous les hommes, il écoute en paix & en silence, non les murmures d'un frere ou d'une sœur, mais les

(1) *Ephes. 3.*

invectives scandaleuses d'un profanateur du
 ministère, qui l'insulte en présence de son
 peuple, & qui fait de la chaire de vérité
 le théâtre public de ses calomnies. Disons
 plutôt : fidelle Disciple de J. C., Charles est
 maltraité, & il ne sort de sa bouche ni
 reproche, ni menace : *cùm pateretur, non
 comminabatur* (1). Que l'enfer souleve con-
 tre lui tout ce que les passions ont d'affreux
 & de funeste ; qu'il inspire sa fureur à ces
 malheureux enfans de Bélial, qui ne con-
 noissent ni le Seigneur, ni le devoir des
 Prêtres, comme parle l'Écriture ; que ces
 hommes sans conscience & sans foi outragent
 dans sa personne la sainteté du caractère,
 & entre ses mains le signe du salut : sans
 émotion comme sans crainte, il jette les yeux
 sur J. C. persécuté par les siens ; &, tandis
 qu'il déplore l'aveugle fureur de ses ennemis,
 il oublie ses propres injures. La charité
 venant au secours de la nature, élève Char-
 les aussi haut que David insulté par Séméi.
 Mais voici, Chrétiens, une épreuve capa-
 ble de transporter hors de son assiette l'âme

(1) I. Pet. 2.

la plus souffrante comme la plus intrépide. Un nouvel ennemi, la rage dans le cœur, & l'instrument de la mort entre ses mains, pénètre dans la maison de paix. La fureur le guide, & le crime l'accompagne. Le Ciel voit d'un côté le Chef du Sacerdoce, prosterné avec sa suite dans le tabernacle domestique de ses prières; de l'autre, l'assassin confondu avec les adorateurs: c'est dans ce lieu consacré chaque jour par les soupirs d'une piété fervente, que le méchant tend son arc contre le juste. Furieux, il choisit sa victime: le coup part; le trait vole..... Anges tutélaires de l'Eglise, prévenez les pleurs de celle de Milan, sauvez une tête si précieuse, arrêtez le plomb fatal: qu'il perce, à la bonne heure, les vêtemens sacrés qui parent le Pontife, mais qu'il tombe à ses pieds comme le témoin du bras invisible qui l'a sauvé. C'en est fait, mes FF., le juste est conservé par un miracle; mais un autre miracle plus merveilleux encore, est ce juste même si visiblement protégé du Ciel. L'alarme, l'effroi, la consternation glacent les assistans, & malgré l'incertitude où il est,

s'il ne touche point à son heure dernière, Charles arrête jusqu'aux premiers élans de la nature, leve au Ciel des mains suppliantes, offre à Dieu le sacrifice de sa vie, prie pour son meurtrier, & lui pardonne.

Ainsi parut, ô mon Dieu ! la constance de votre Serviteur. Vous voulûtes montrer au monde à quel point d'héroïsme la charité peut conduire un simple mortel. Ce vase d'élection, qui pouvoit dire avec l'Apôtre : on nous regarde comme de brebis destinées à être immolées, pouvoit ajouter aussi : J. C. sera glorifié, soit par ma vie, soit par ma mort : *sive per vitam, sive per mortem* (1). Et si Paul, qui s'étoit vu si souvent près de la mort, & plus souvent chargé de chaînes, écrit néanmoins aux Chrétiens de Philippe, que tous ces accidens si funestes aux yeux de la chair, sont les trophées de son Apostolat, & les causes glorieuses du progrès de l'Evangile ; *ad profectum venerunt Evangelii* (2) : de même, Charles menacé, poursuivi, attaqué par des hommes turbulens ou sanguinaires, exposé tour-à-tour aux préjugés, à l'injustice, à la fureur des passions ; ignominieu-

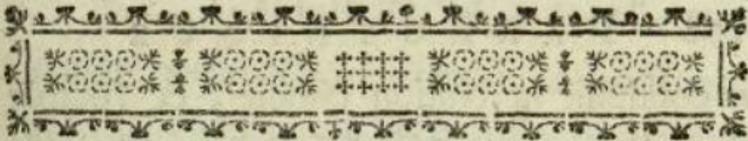
(1) *Philip. 1.* (2) *Ibid.*

fement repouffé du lieu Saint par les ministres mêmes des Autels , tout récemment assassiné dans son Oratoire ; Charles , dis-je , peut dire aussi , que tant d'épreuves constamment soutenues , ont enfin désarmé les passions , & consommé l'œuvre de la réforme : *ad profectum venerunt Evangelii.*

Oui , Chrétiens , après le coup fatal qui devoit lui ravir le jour , cette réforme , l'ouvrage de tant d'années , le prix de tant de travaux , tend rapidement à sa perfection. L'iniquité rougit enfin de ses attentats. Une crainte respectueuse & filiale s'empare de tous les cœurs. Tout plie sous le nom de cet homme chéri du Ciel. On croit voir le bras formidable du Tout-Puissant , qui le couvre de son bouclier , & l'on croiroit résister à Dieu même en résistant à St. Charles. Enfin , quoiqu'enlevé au milieu de sa course , il quitte la terre , honoré des larmes de toute l'Eglise , avec l'avantage consolant d'avoir réformé la sienne.

Ne plaignons donc pas sa destinée ; envions-la plutôt. Il eut sans doute à souffrir : mais la gloire du Chrétien , plus encore celle

d'un Evêque, est de souffrir pour J. C. Tâchons seulement d'imiter ses vertus, & recueillons les précieux restes de l'esprit de sagesse & de force qui l'a animé. Nous le trouverons cet esprit dans les écrits de ce grand personnage, monumens lumineux de l'érudition épiscopale, qui, adoptés par l'Eglise de France, ont acquis par cette adoption un nouveau droit sur nos cœurs & sur nos esprits. Nous le trouverons parmi tant de Ministres zélés, qui réverent l'Archevêque de Milan comme l'ornement du Sacerdoce & le Patriarche de la Cléricature. Nous le trouverons sur-tout dans cette pieuse & savante Congrégation, moins recommandable encore par le tribut gratuit de ses travaux envers la société, que par les services importants qu'elle rend à la Religion; digne à ce double titre de l'estime & de la reconnaissance éternelle de tous les citoyens. Grand Saint, vous avez rendu droits les sentiers du Seigneur; achevez votre ouvrage: demandez pour nous au Très-Haut la grace d'y marcher avec fidélité; vous nous obtiendrez celle d'arriver à l'immortalité bienheureuse, où nous conduisent le Pere, &c.



PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE MAUR.

*Josue verò repletus est spiritu sapientiæ ,
quia Moyses posuit super eum manus
suas , & obedierunt ei filii Israel.*

Josué fut rempli de l'esprit de sagesse , parce
que Moïse lui imposa les mains , & les
enfans d'Israel lui obéirent. *Au Livre du
Deutéronome , chap. 34.*

SI Josué fut rempli de l'esprit de sagesse ,
l'Ecriture nous apprend que le Seigneur se
servit de Moïse pour le lui communiquer.
D'abord , humble disciple , imitateur assidu
de ce grand Législateur , confident de ses
desseins , exécuteur de ses ordres , triom-
phant sous ses yeux & par ses prieres :
ensuite , héritier de ses vertus , successeur de
sa puissance , chef intrépide , vainqueur de
plusieurs Rois ; après autant de triomphes
que de combats , après plusieurs prodiges ,

il conduisit la Nation choisie , & l'établit dans la terre promise à ses aïeux. Plein de jours & de mérites , ce Grand Homme finit sa glorieuse carrière dans la paix du Seigneur , parmi les regrets & les bénédictions de son peuple. Qu'une telle destinée est illustre ! qu'elle est admirable ! N'en soyons pas surpris , mes FF. : animé de l'esprit de Dieu , conduit par la sagesse elle-même ; sous Moïse , Josué apprit à obéir ; après Moïse , il fut digne de commander. *Repletus est spiritu sapientiæ , quia Moyses posuit super eum manus suas , & obedierunt ei filii Israel.*

Dans le caractère de cet ancien Juste , je trouve , mes FF. , heureusement exprimé celui du nouveau que je dois exposer à votre vénération. Mêmes desseins , mêmes entreprises ; quoique dans un genre différent , mêmes succès. Appelés de Dieu l'un & l'autre ; celui-là pour combattre les ennemis d'Israel , pour l'établir loin du commerce des Nations dans la patrie promise autrefois à Abraham , comme le dépositaire du véritable culte parmi les ombres générales de la
Gentilité ;

Gentilité; celui-ci pour dompter les passions, pour rappeler les premiers jours de l'Eglise naissante, pour enlever au siècle ses plus chères victimes, & en faire des hosties vivantes, immolées avec J. C. & pour J. C. dans l'unité d'un même sacrifice. Comme Josué sous la conduite de Moïse, sous celle de Benoît, le jeune Maur reçoit l'esprit de sagesse; *repletus est spiritu sapientiæ*. Esprit de sagesse qui, tirant à ses yeux le voile tendu sur l'instabilité des choses humaines, lui en découvre la prochaine chute & la course fugitive; esprit de sagesse qui, traçant à son ame attentive les voies des anciens Sages, si célèbres par le mépris du monde & de ses honneurs, lui inspire le noble désir de se former sur ces augustes modèles; esprit de sagesse qui, portant un glaive inexorable jusqu'au fond de son cœur, y frappe & sacrifie sur son propre Autel une volonté rebelle, & en foumet les premiers mouvements aux lois d'une direction étrangère; esprit de sagesse, esprit divin qui, puisant ses idées dans la source même de la lumière éternelle, est toujours juste & modéré dans

ses désirs, prudent & judicieux dans ses entreprises, infaillible dans ses mesures, actif dans l'exécution, heureux dans le succès, admirable en toutes choses; esprit de sagesse qui, conduisant par degrés le Saint que je loue, & l'élevant au plus haut faite de la vertu, marque à Benoît la seconde espérance, le soutien, le propagateur de son Ordre; esprit de sagesse qui, dans les états divers de la vie solitaire, lui fait pratiquer de grandes vertus, goûter de grandes maximes, exécuter de grandes choses. Enfin, mes FF., esprit de sagesse qui, sous la discipline de St. Benoît, sanctifie l'exercice de sa dépendance; esprit de sagesse qui, dans la conduite de ses freres, dirige l'usage de son autorité. *Moyse posuit super eum manus suas, & obedierunt ei filii Israel.* Sage Disciple; sage Supérieur: c'est tout le sujet de son éloge. *Ave, Maria.*

P R E M I E R P O I N T.

LA sagesse du monde, cette sagesse que le Seigneur frappe d'anathême comme sa constante ennemie, pousse l'homme ambi-

tieux à s'élever toujours , à primer parmi
 ses égaux. Sa liberté est l'idole chérie , à
 laquelle il sacrifie , avec son repos & son
 salut , ses plus solides avantages , & souvent
 il serre ses propres fers , par les ressorts
 mêmes qu'il emploie pour s'en affranchir.
 Esclave de mille maîtres , leurs caprices
 sont pour lui des lois suprêmes ; il faut qu'il
 les adore , qu'il fléchisse , qu'il s'anéantisse
 devant ses fiers tyrans. Une main rebutante
 le repousse , tandis qu'une autre plus favo-
 rable le rappelle. Ainsi , toujours flottant
 dans une alternative continuelle de succès
 équivoques , ses jours s'écoulent , trop sou-
 vent s'évanouissent avant la fin d'un escla-
 vage dont la mort seule le délivre. Quel
 frivole appui soutient le faux Sage dans
 ces âpres sentiers ? Voulez-vous le savoir ?
 L'espoir insensé de maîtriser un jour , de
 dominer sur les adorateurs & les nouveaux
 tributaires de son élévation. Bien plus heu-
 reux , l'homme chrétien , docile aux leçons
 de la sagesse éternelle , trouve sa gloire dans
 l'ignominie de la croix , & sa liberté dans
 sa dépendance. Les maîtres que la Provi-

dence lui ménage , font tout-à-la-fois & ses guides & ses garans , responsables & arbitres de son sort. Quel bonheur dans St. Maur de pénétrer de bonne heure cette importante maxime ! Il fait avec St. Paul que la sagesse du Chrétien est de chercher J. C. , & son bonheur de le trouver. Or , mes FF. , où pouvoit-il le chercher , où pouvoit-il le trouver plus sûrement , que dans son fidelle imitateur le saint Patriarche Benoît ; & par quelle voie plus infailible que celle de l'obéissance ? Car , comme raisonne St. Thomas , l'usage de la sagesse que Dieu répand dans une ame par rapport à l'esprit & par rapport au cœur , a trois objets ; l'instruction , la dévotion , la direction. Cela supposé , j'ajoute que notre Saint a éminemment reçu l'esprit de sagesse ; & pourquoi ? C'est qu'en soumettant à Benoît l'empire de sa volonté , il choisit dans ce grand personnage un maître éclairé qui l'instruit des plus hautes vérités de la Loi évangélique , un sacrificateur qui l'offre au Très-Haut comme une victime uniquement dévouée à son culte , un guide prudent

& zélé qui le dirige dans toutes les voies de sa vocation. *Repletus est spiritu sapientiæ , quia Moyses posuit super eum manus suas.* Développons ces trois idées.

Les œuvres de Dieu , celles dont les hommes sont les ministres & les dépositaires , trouvent dans la fragilité de ceux-ci la source fatale de leur déclin. Un affoiblissement insensible , un attrait tiède & languissant pour la vertu , marque d'abord l'époque de sa décadence : ensuite , décréditée , proscrite enfin , la piété ne voit plus autour d'elle que des partisans timides , incapables de la défendre , ou de hardis persécuteurs toujours prêts à la combattre. Ne vous étonnez donc pas , mes FF. , si la Religion , cet ouvrage par excellence du Tout-Puissant , avoit déjà , du temps de St. Maur , perdu de son ancien lustre. Six siècles avoient été plus que suffisans pour affoiblir dans l'esprit des hommes ces grandes maximes si fortement inculquées par St. Paul : que les voies du salut sont frayées sur le mépris du monde ; que pour aller à J. C. , il faut fouler aux pieds l'Idole qui nous

amuse ; que sur ses débris , la vertu triomphante , agile , supérieure à l'Univers , rend d'avance l'homme terrestre citoyen des Cieux , & vainqueur de la cupidité. Renaissoient l'ambition , l'orgueil ami du faste , les désirs infatiables , le regne de la chair & du sang ; tous ces monstres qu'un Dieu mourant avoit laissés domptés au pied de sa croix. Dans cette résurrection contagieuse de la concupiscence & de ses vices , Dieu suscite en Occident , dans la personne de Benoît , un nouveau Phinées. Émule d'Aaron dans la crainte du Seigneur , zéléteur de sa Loi , il demeure ferme dans la chute presque universelle de son peuple : par son zele bienfaisant , il apaise la colere de Dieu contre Israel. Avec l'élite des Chrétiens , il se retire dans la solitude , & , par la pureté de sa vie , exprime avec eux la ferveur primitive des temps apostoliques. C'est là , mes FF. , qu'un rayon de la divine sagesse , éclairant l'esprit du jeune Maur , perçant les ombres & les préjugés d'une enfance élevée dans l'éclat , conduit , sous les auspices de la piété paternelle , une

tendre victime , prête à ensevelir les restes encore assez frappans de la grandeur Romaine sous l'humble appareil de son sacrifice. C'est là que le descendant de tant de Consuls , qui , dans les plus beaux jours de la République , & ensuite sous les Empereurs , gouvernerent le monde entier , vient déposer aux pieds de Benoît la gloire des Anciens , dont tout le poids retombe sur lui. C'est là que Maur , humble Disciple , se soumet au plus éclairé des Maîtres , instruisant par son exemple les Grands , les Sages du monde , & , pour parler avec l'Écriture , tous les Dieux de la terre ; leur indiquant , dans l'obscurité du désert où il se retire , le tabernacle vivant où réside l'Esprit du Seigneur. Impatient , il cherche avec ardeur la connoissance pleine & entière de la vérité , l'idée juste & précise du solide bonheur. Il ne languit pas long-temps dans ses recherches. Benoît est pour lui , si j'ose m'exprimer de la sorte , une glace fidelle , où tous les points de la Loi viennent se réunir & se peindre dans toute leur perfection ; genre d'instruction d'autant plus persuasif , qu'il



est spécialement fondé sur l'exemple. Aussi, quel ascendant ne prend pas sur l'esprit du Disciple l'autorité d'un tel exemple !

Considérez-le dès l'entrée de sa carrière. Quelle attention ! quel goût ! quel recueillement ! Il voit avec transport dans un parent selon la chair , ou plutôt dans un pere selon l'esprit , il voit un vase d'élection que les traits lumineux de la vérité embellissent de concert avec ceux de la justice. Dans d'intimes & charitables confidences , il écoute les oracles du Sauveur que le monde même réglé ne pénètre pas dans toute leur étendue , ne goûte pas dans toute leur perfection. Sans craindre les écarts des illusions charnelles, à l'abri des surprises de l'amour-propre , sur la foi de son Maître , sur sa propre expérience , il décide en Chrétien , il fixe le bonheur du juste. Comme David , il donne un généreux essor à sa piété naissante : il bénit le Dieu d'Abraham , d'Isaac & de Jacob , le Dieu de Benoît , qui l'instruit par l'organe de son serviteur. Cet autre Elie admire lui-même les rapides progrès de ce nouvel Elisée. En effet , mes FF. , tout

conspire à la perfection du Disciple. Doué de ce caractère heureux que le Sage compte entre les dons les plus précieux du Pere des lumieres, les conseils de la piété trouvent en lui une ame flexible à tous leurs mouvemens, un esprit dégagé d'impressions étrangères, aussi prompt à recueillir les leçons de la sagesse, qu'attentif à les méditer. Séparé du monde par un divorce absolu, nul objet inquiétant ne vient troubler le calme si nécessaire à un Chrétien qui veut entendre, à l'abri de ses Autels, le langage intérieur de J. C. ; nulle trace mondaine, nulle peinture d'iniquité dans un esprit saintement cultivé, ne peut se mêler au paisible regne de la vérité, qui y domine comme dans son sanctuaire. La foi, sûre de sa victoire, développée dans tous ses points, expliquée, & par les discours, & par les exemples de St. Benoît, brille dans toute sa splendeur aux yeux de son Eleve. A la lueur de son flambeau, il découvre dans l'état pauvre & obscur où l'a appelé la grace toute-puissante de J. C. ; il chérit la source de sa félicité, ou, pour mieux dire, le centre universel où, par

de secrets rapports , vont se confondre toutes les béatitudes Evangéliques ; où aboutissent l'heureuse paix , la douceur ennemie du trouble , de l'ascendant de la tyrannie & des autres rejets de l'orgueil ; où aboutissent les larmes , les soupirs , les croix , suites heureuses d'un état qui bannit les folles joies , les plaisirs immodérés , les fêtes de Babylone ; où aboutissent le désir , la faim , la soif de la justice comme un refuge inaccessible aux voies détournées de la politique , à l'important appui des grands intérêts , aux tentatives fastueuses de l'ambition ; où aboutissent les inclinations tendres & miséricordieuses , qui , selon J. C. même , sont le premier titre aux écoulemens de la miséricorde éternelle ; où aboutissent ces sentimens purs & simples , garans assurés de la confiance chrétienne dans les voies du salut , conservateurs de la tranquillité réservée dès ce monde aux véritables enfans de Dieu ; où aboutissent enfin les saintes violences dont le Royaume des Cieux est le prix éternel. Voilà , mes FF. , tout le précis de la Loi de grace. Voilà l'idée du solide bonheur tel que

le Fils de Dieu le trace dans le Testament de son amour, & tel que St. Benoît, après J. C., le représente sans cesse au cher Disciple que la charité, plus forte que la nature, lui fait envisager comme le plus tendre objet de ses soins paternels, de ses touchantes leçons. Autre avantage pour St. Maur. S'il est vrai, selon St. Ambroise, que l'excellence du Maître soit le premier & le plus attrayant motif pour exciter l'ardeur du Disciple, de quel noble feu devoit brûler, quels vifs sentimens d'émulation devoit ressentir notre Saint Solitaire, sous la conduite de cet Homme admirable dont la mémoire ne mourra jamais, si précieux à l'Eglise, & par lui-même, & par ses Enfans ! Avec quelle complaisance m'étendrois-je sur cet endroit de mon Discours, si je ne craignois de confondre l'éloge du pere & celui du fils ! Ils furent, il est vrai, la gloire mutuelle l'un de l'autre : mais dans ce jour spécialement consacré à celle de St. Maur, contentons-nous, pour finir ce premier trait d'une si belle vie, de dire à sa louange que Benoît lui-même, surpris, ému, attendri,

admira sa vertu, qu'il la préconisa, qu'il la propofa pour modele à fes autres Disciples.

Auffi s'emprefse-t-il de fe l'attacher par les nœuds immortels d'un facrifice irrévocable. Prêtre & Sacrificateur fur l'Autel de la charité; à l'exemple d'Abraham, il immole fon Ifaac au Seigneur, comme une victime uniquement dévouée à fon culte. De forte, mes FF., que St. Maur trouve dans la perfonne de fon glorieux Patriarche un Pontife brûlant de zele, dont les mains pures, fcellant la pureté de fon cœur, ratifient & confomment le prix de fa confécration. Dès-lors, fe confidérant comme portion de ce peuple particulier, dont l'unique & continuel emploi eft de louer Dieu, de procurer fa gloire, de célébrer fa grandeur, il redouble fes foins, il purifie fon cœur de plus en plus, & on peut dire de lui ce que dit St. Paul aux premiers Chrétiens de Corinthe: que le Testament du Fils de Dieu avoit été confirmé en fa perfonne. Adorateur par état & par vocation fpéciale; athlete combattant fous le figne douloureux de J. C.; consacré au culte intérieur & extérieur du Dieu vivant: fous

ces trois rapports , il regle le plan de sa conduite , & la confidere comme la suite indispensible de son dévouement. Comme adoreur , l'oraifon doit être désormais le nourriffant foutien de fon ame. Comme athlete engagé dans la milice de J. C. , il doit , fous les lois de la pénitence , crucifier fa chair & la réduire en fervitude. Embralfant dans l'oblation de fa perfonne tout ce qui concerne le culte du Tout-Puiffant , il ne doit fouffrir dans fon cœur d'autres flammes que celles de la charité ; feu célefte , que St. Auguffin appelle l'effentiel fondement du culte que nous rendons à Dieu : *Deus non colitur nifi amando*. Telles font , mes FF. , les réfolutions constantes de St. Maur dès l'inftant de fa confécration. Et voilà ce qui juffifie le confortant préfage qu'en tire St. Benoît. Eclairé d'un rayon prophétique , il lit dans un glorieux avenir l'éminente fainteté de fon difciple , & connoît d'avance qu'il n'a point encore offert à l'Être Suprême d'holocauftes fi faint , fi digne de lui.

Suivons-le , mes FF. , dans les trois états que je viens de vous marquer. Adoreur

profond, il commande à son ame de s'anéantir devant la Majesté souveraine. Prostrné, immobile au pied des Autels, il arrose de ses pleurs le pavé du Sanctuaire. Ses gémissemens sont les tendres cris d'un cœur qui soupire sans cesse vers la fontaine vivante d'où jaillissent les eaux salutaires de la grace. Semblable à ces Séraphins dont parle Isaïe, comme eux prostrné devant le trône du Roi immortel, il contemple & sa grandeur & sa propre bassesse. Tantôt, il admire une sagesse impénétrable dans ses conseils ; une hauteur, une profondeur incompréhensibles dans ses décrets : tantôt, il bénit une miséricorde propice & favorable à l'homme pécheur ; une justice infiniment libre & adorable dans ses jugemens. Ici, détournant sa vive contemplation sur les effets de l'amour d'un Dieu Sauveur, d'un Dieu Rédempteur, d'un Dieu mourant pour son salut, il déplore l'ingratitude & l'indifférence de tous les mortels. Lui-même, il s'excite à vivre, à mourir avec J. C. sur le lit sanglant de ses douleurs.

Voyez ce jeune Athlete, voyez avec quelle

promptitude il fournit la carrière d'une vie crucifiée. Sans s'appuyer sur les fondemens d'une innocence inviolablement conservée, il poursuit un prévaricateur dans la personne d'un juste : il contemple avec des yeux inexorables les foiblesses attachées à la condition mortelle, que des yeux moins critiques aperçoivent avec indifférence. Ces taches légères, dont l'empreinte effleure à peine la surface de la vertu, sont pour lui des souillures odieuses qu'il lave chaque jour dans les larmes de la componction. Entouré d'un cilice, il porte de toutes parts des coups mortels à la concupiscence. Sa chair domptée ne connoît plus aucun mouvement séditieux : soumise à l'esprit, elle suit ses impressions, seconde son zèle, & , pour ainsi dire, se familiarise avec les peines qui l'accablent. Couché sur un amas de chaux & de sable, cet homme pénitent refuse le repos à la nature défaillante, même en le lui accordant. Dans un temps plus saint, en Carême, l'épuisement de ses forces augmentera ses pieuses rigueurs : les Cantiques que l'Eglise a reçus du plus saint des Rois comme un mo-

nument à jamais durable de sa piété , ces Cantiques qu'elle consacre dans ses augustes concerts , récités jusqu'au bout , abrègeront les rapides instans d'un sommeil où Maur accorde une gênante treve à des veilles dont l'involontaire interruption afflige son cœur , sans presque réparer ses forces. Abstinence rigoureuse , jeûnes étonnans ; tels furent , pour m'exprimer avec St. Jérôme , les jeux & les amusemens de sa pénitence : *de jejunio ludum fecit.*

Ames pénitentes qui m'écoutez , vous qu'intéresse ce trait de cet éloge , comprenez , une fois pour toutes , jusqu'où vont les rigueurs de la pénitence chrétienne. Elles vous paroissent excessives dans St. Maur , inimitables , si vous voulez ; mais sachez que l'amour ne connoît point de bornes. L'amour plus fort que la mort , peut , à plus forte raison , triompher de la douleur. Vérité capitale que Saint Maur envisage comme essentiellement liée à l'idée de sa consécration. C'est par là qu'il adore son Dieu en esprit & en vérité ; par là qu'il sanctifie le culte qu'il lui rend ; par là qu'il perfectionne l'émi-

nence de son sacrifice. En effet, mes FF., sans la charité, & sa soumission, & ses prières, & sa pénitence, & ses jeûnes, toutes ses vertus, languissantes, inanimées, eussent été des montres vuides, sans consistance dans le temps, sans mérite pour l'éternité. Tandis que, consumé par les flammes de l'amour divin, son sacrifice va jusqu'à l'holocauste, ses vertus y vivent & s'y épurent; lui-même rend à Dieu un culte parfait. De là, cette attention à ne parler jamais d'autre langage que celui de la charité, dit l'Historien de sa vie, à n'agir que selon ses lois & par ses motifs. De là, ce goût pour la lecture des livres saints, précieux dépositaires de la charité de J. C., où il prend l'aliment continuel & le modele de celle qui l'anime. De là, les charmes persévérans de cette douceur que n'épuisèrent jamais le nombre des personnes qui s'adresserent à lui, leurs besoins divers, leurs importunités. Tel fut St. Maur depuis sa consécration. Telle aussi devoit être une victime offerte par St. Benoît au Dieu de gloire, comme un sincere adorateur, comme un athlete de J. C.,

comme un propagateur de son culte. Or, mes FF., tout cela ne justifie-t-il pas la prédilection de St. Benoît pour St. Maur? Il aime, il admire en lui ce que Jacob aimoit, ce qu'il admiroit dans Joseph; il aime ses vertus, il aime un autre lui-même. Voilà pourquoi, après l'avoir voué au Seigneur, il le prend & lui sert de guide dans toutes les voies de sa vocation.

Toutes les vertus, si vous en exceptez la charité, ont leur sphere particuliere, leurs bornes prescrites, hors desquelles le moindre excès dégénere en défaut. Oui, mes FF., on peut être présomptueux dans l'espérance, superstitieux dans la foi, rampant dans l'humilité, excessif dans la pénitence, opiniâtre dans la fermeté, emporté dans le zele; tant il est difficile de tenir le parfait niveau, où la vertu, placée comme dans son équilibre, ne descend au-dessous ni ne monte au-dessus de soi-même. La premiere leçon qu'inspire la sagesse, c'est de jeter un œil défiant sur ses propres lumieres; c'est de chercher un guide versé dès long-temps dans les voies du Seigneur, dont la longue expérience

garantisse la sûreté de nos premiers pas , ou nous redresse dans nos écarts. Maur l'entendit cette leçon , & en fit la regle de son choix. Un discernement supérieur , un jugement exquis , une étendue , une solidité de raison peu communes ne l'éblouit point. Compagnon inséparable , disciple attentif , il ne voit , il n'écoute que St. Benoît. Sur ses pas il dirige les siens ; sur ses sentimens il forme ses idées ; par ses avis il marche ou il s'arrête , il donne l'essor à sa ferveur ou en modere les saillies. Modeste sans affectation , recueilli sans tristesse , prudent sans timidité , actif sans précipitation , posé sans lenteur , humble sans bassesse , ferme sans opiniâtreté , zélé sans emportement , sage par principe , grand par l'affiette naturelle de son ame , séparé du monde par état , uni au prochain par charité , obéissant jusqu'à la mort , ou dumoins au hasard de ses jours , aux ordres de Benoît , il part , il vole , se fraie un chemin étonnant sur les eaux , tend au jeune Placide une main secourable , & l'enleve au péril qui menace sa vie. Ici peut-être , taxant la justesse de son caractère &

de celui de son guide , prétendez-vous trouver un point excessif dans les ordres de St. Benoît & dans la soumission de St. Maur ? Ah ! mes FF. , rectifiez vos idées : la parfaite obéissance ne connoît d'autre excès que celui de raisonner , d'hésiter , de réfléchir. Assez raisonnable , elle suppose dans la volonté des Saints un ordre inconnu de la Providence. Dieu , Maître souverain de la nature , dérangeroit plutôt les ressorts de son harmonie ; Arbitre absolu des élémens , plutôt il suspendroit , au gré de sa colere ou de sa miséricorde , le cours ordinaire de leurs fonctions. Devant sa fureur , dit un Prophete , la terre se liquéfie comme la cire. Sous l'impression de sa puissance , l'eau se consolide & se durcit comme une base d'airain ; & par ce double trait de colere ou de bonté , tantôt il punit la rebellion , tantôt il récompense l'obéissance des mortels. Usurpateurs du Sacerdoce , rebelles au Grand-Prêtre , Coré , Dathan & Abiron , portent sur l'encensoir une main séditionneuse ; aussi-tôt la terre docile au courroux céleste , fléchit sous ces poids criminels , s'entr'ouvre , & les

engloutit dans ses abîmes : *aperta est terra , & deglutivit Dathan* (1). Par un effet contraire , l'eau , malgré sa fluidité , s'affermit sous les pas de St. Maur , & respecte une victime d'obéissance & de charité. Alors on vit pour la première fois une pieuse contestation s'élever entre le Guide & son Eleve. Chacun se renvoie la gloire d'un tel prodige. L'humilité commence le combat , l'humilité le finit. Vaincus & victorieux tous les deux , l'humilité couronne l'un & l'autre.

Ici , mes FF. , qu'un simple retour sur vous-mêmes , à la vue de St. Maur ; vous anime ou vous confonde. Vous admirez en lui un Saint dont la sagesse , en la fleur de ses années , marque le sacrifice de sa vocation , hâte la consécration de sa liberté , le soutient lui-même & le décide dans toutes ses voies ; un Saint dont l'obéissance fut le premier caractère. Dans son portrait , vous reconnoissez-vous ? Si le temps de votre enfance eût été celui de votre liberté , comme lui eussiez-vous choisi un Maître pour la lui sacrifier ; & dans le choix eussiez-vous pré-

(1) *Psal.* 105.

féré un Maître pour la vertu ; mais plutôt, de ce temps échappé sans retour, ne pouvez-vous pas dater ce dégoût pour la piété, qu'une longue habitude a malheureusement naturalisé dans votre cœur, cette opiniâtreté d'une volonté rebelle, qui croît & vieillit avec votre amour-propre ? Vous faites, il est vrai, le personnage d'adorateur ; mais le monde est l'éternel objet de votre culte. Mortifié, vous portez votre croix ; mais c'est la croix du siècle, & non celle de J. C. Disciple aveugle & séduit, vous suivez des guides aveugles comme vous ; avec eux vous courez d'abîme en abîme, & de concert vous allez vous briser contre l'écueil de perdition. D'où vient ce désordre ? d'où naît cette opposition entre vous & notre Saint ? C'est qu'un esprit différent vous anime. Il sanctifia l'exercice de sa soumission, parce qu'il fut rempli de l'esprit de sagesse : *repletus est spiritu sapientiæ, quia Moyses posuit super eum manus suas* ; vous venez de le voir. Ce même esprit, dans la conduite de ses Freres, consacra l'usage de son administration : *& obedierunt ei filii Israel*. C'est mon second point.

LE propre des grandes vertus, c'est de percer bientôt le nuage qui les couvre : l'humilité même, fidelle conservatrice de toutes les autres, les décele en les conservant. L'homme juste, par l'éminence de sa justice, devient en peu de temps l'homme de tous les pays, l'homme de tous les siècles. D'abord, objet secret des complaisances divines ; ensuite, spectacle universel qui réunit tous les regards, & fixe tous les hommages de l'humanité. A la faveur de ce privilege, en Italie, en France, dans les régions les plus reculées, St. Benoît & ses Disciples font le perpétuel entretien des personnes pieuses. Le premier Royaume du monde Chrétien s'adresse à cet homme extraordinaire, &, par les vœux d'un Saint Evêque, sollicite les prémices de sa charité. Il en reçoit bientôt les plus précieuses marques. Le zele de la gloire de Dieu sépare pour jamais deux personnes que le même zele avoit si étroitement unies. Maur est sacrifié au salut de la France. Comme Joseph, il est établi le chef de ses freres ; *Princeps fra-*

trum (1), le conducteur de ses freres, *rector fratrum*, le rempart à l'abri duquel doit bientôt se retirer un peuple de pieux Solitaires, *stabilimentum populi*. Supérieur, propagateur de son Ordre, il soutient avec dignité l'une & l'autre fonction. Le même esprit de sagesse qui avoit sanctifié l'exercice de sa dépendance, consacre encore l'usage de son administration. Supérieur de ses freres, il regne dans leur cœur par l'ascendant de sa douceur, *Princeps fratrum*. Conducteur de ses freres, il les affermit contre les obstacles par les ressources de son courage, *rector fratrum*. Asile d'un peuple chéri du Ciel, il l'assemble, il l'attire par les preuves éclatantes de sa sainteté, *stabilimentum populi*. Jamais homme, après avoir su si bien obéir, fut-il plus digne de commander? *& obedierunt ei filii Israel*. Encore un moment d'attention; je finis en peu de mots.

Il n'est point d'empire plus despotique, & tout-à-la-fois plus constant que celui de la douceur. Son joug aimable porte directe-

(1) *Eccli. 49.*

ment sur le cœur, dont il fléchit les mouvemens & captive la tendresse. En suivant ses impressions, la volonté croit suivre sa pente naturelle : sur la foi de cette douce illusion, elle se livre toute entière aux Lois du devoir, & trouve ses délices dans leur accomplissement. Voilà pourquoi dans son Epître à Timothée, St. Paul met cette vertu entre les principales qualités d'un bon Pasteur : *sectare mansuetudinem* (1). Or, je dis que cette vertu fut le caractère dominant de St. Maur. Jugez-en, mes FF., par les regrets qui attendrirent ses derniers adieux. Voyez la consternation où il laisse les Religieux du Mont-Cassin. Représentez-vous la douleur du saint homme Tobie sur l'absence d'un fils uniquement chéri, & vous concevrez celle de Benoît & de ses enfans. Ils le regardent comme leur ressource après leur Fondateur : tous les cœurs se soumettent à lui en secret ; rien n'adoucit la douleur de sa perte, que la vue de leur pere commun dont la mort, terme prochain de sa vieillesse, doit bientôt les priver. Tant il

(1) I. Tim. 6.

est vrai, mes FF., que la charité douce & bienfaisante s'assure un domaine souverain sur les inclinations, & forme des liens plus tendres encore & plus durables que ceux des amitiés ordinaires. Mais si la douceur n'eût été le partage de notre Saint, eût-il ainsi régné dans le cœur de ses freres ? eût-il excité des marques si touchantes de leur affliction ? eût-il captivé les sentimens de leur amour ? *princeps fratrum*. Moins absolu, ces maîtres farouches, dont l'impérieuse aigreur trouve seulement dans la vertu des sujets un esprit soumis à ses brusques faillies, ou cause leur révolte si la Religion ne les retient.

Le Saint-Esprit, au troisieme Livre des Rois, nous mettant sous les yeux les avantages d'une domination douce & bienfaisante, nous marque en même-temps les sinistres effets d'une tyrannie cruelle & emportée. Les Juifs s'adressent au successeur de Salomon, & le conjurent d'adoucir le joug imposé par son pere. Ecoutez les gémissemens de ce Peuple malheureux, disent les anciens à Roboam ; consacrez les pré-

mices de votre regne par ces marques publiques de votre douceur ; le présage de son bonheur vous assurera la durée inviolable de sa fidélité : *erunt tibi servi cunctis diebus* (1). Trop crédule aux avis insensés des jeunes courtisans, Roboam par la dureté de sa réponse démembre lui-même son empire. Dix Tribus entieres l'abandonnent, & un schisme éternel sépare désormais Israel & Juda. *Recessit Israel à domo David, usque in præsentem diem* (2).

Par là, mes FF., l'Ecriture nous apprend que le regne de la douceur, exempt de troubles, à l'abri des révolutions, n'a d'autres bornes que celles de la vie dans ceux qui commandent. On voudroit toujours vivre sous les sages gouvernemens de celui qu'on veut toujours aimer. Aussi la premiere qualité qu'elle donne au regne de J. C., est celle de la douceur : *ecce Rex tuus venit tibi mansuetus* (3). Tel est sur le modele du sien le regne des Elus sur la terre. Un pouvoir légitime les élève au-dessus des autres, & une douceur charitable les soumet à la vo-

(1) III. Reg. 12. (2) Ibid. (3) Matth. 21.

lonté de tous. Maur est revêtu de ce pouvoir, & il le regarde comme un fardeau de charité qui le rend tributaire aux besoins de ceux que la Religion lui a fournis. Pere tendre, il se partage, il se multiplie dans la personne de ses enfans. Les qualités généreuses de son cœur sont la ressource assurée d'un amour qui se communique sans jamais s'épuiser. Il peut dire avec l'Apôtre: qui est foible, sans que je m'affoiblisse avec lui? qui est scandalisé, sans que je brûle? Sa douceur comme sa charité prend mille formes différentes. Il ébauche dans les commençans l'ouvrage du salut, en leur faisant sentir les premiers charmes de la vertu. Il soutient les plus avancés, en leur présentant une nourriture plus solide. Il conduit les parfaits dans ces voies sublimes, où l'énigme se développe à l'ame fidelle, & la Divinité semble se montrer face à face. Par là, le nouveau Supérieur fait chérir à ses disciples la main qui les gouverne, *princeps fratrum*. Et comment n'auroient-ils pas chéri leur destinée, sous la conduite de celui qui leur traçoit un modele si parfait d'obéissance,

dans celle qu'il rendoit lui-même à Saint Benoît ? Mort comme vivant , on peut dire qu'il régna toujours dans son ame : témoin cette lettre dernière qu'il en reçut comme le témoignage éternel de l'amour du Saint Patriarche. Avec quel respect se foumet-il aux avis qu'il lui donne , & aux prédictions qu'il lui annonce ? Elle fut , si je puis ainsi m'exprimer , comme son Evangile particulier. Il le consulta pendant sa vie , & à sa mort. Il voulut qu'une même tombe enfermât ce précieux dépôt avec les restes corruptibles de sa mortalité. Si , dans l'espoir de quitter bientôt la vie , il veut marquer ses derniers jours par l'abandon de la supériorité , nouveaux regrets , nouvelles alarmes. Les plaintes , les prières recommencent. Il se voit contraint de pactiser avec ses enfans : ne pouvant plus le posséder , ils le conjurent enfin de leur donner lui-même son successeur. Ainsi la douceur consumma l'ouvrage qu'elle avoit commencé , & constamment soutenu. Quand je dis la douceur , ne vous figurez pas , mes FF. , un caractère oisif & indolent , si funeste au Grand-Prêtre

Héli : représentez-vous plutôt dans St. Maur une vertu ferme , agissante , intrépide , que les difficultés ne déconcertent jamais.

Conducteur de ses freres , il les affermit contre les obstacles par les ressources de son courage , *rektor fratrum* ; courage fondé sur la grandeur de son ame , & dirigé par l'esprit de sagesse ; courage heureux dans ses premières entreprises. Sous les yeux de Benoît , encore jeune athlete , il en donne les glorieuses marques ; il mérite dès-lors de devenir un jour le conducteur de ses freres. Comme Ezéchias il attaque , il dissipe les Prêtres des hauts lieux , il étouffe dans les flammes l'encens qu'ils offroient à leurs idoles ; & le Mont-Cassin purgé de ces restes d'idolatrie , devient , comme la montagne de Sion , le trône du vrai Dieu , où s'éleve un temple visible à sa gloire immortelle , & un hospice de sainteté aux Lévites destinés à la célébrer. Mais considérons-le sur le théâtre de sa mission , sans autre appui que les ressources de sa fermeté. Dès l'entrée de sa carrière , la mort frappe & abat l'unique soutien de ses espérances. Le Ciel pour donner une illustre

étendue à son zele, enleve l'Evêque du Mans, dont la priere avoit pressé son arrivée en France. Ce coup imprévu déconcerte la pieuse Colonie; à ce funeste présage, abattue, tremblante, elle se figure un sinistre avenir. Vous le permîtes, ô mon Dieu! pour manifester en leurs temps les ressorts cachés de votre assistance & le courage de votre serviteur. En effet, mes FF., le Conducteur ferme, inébranlable, immobile à ce premier revers, relève les courages abattus, dissipe la tristesse, inspire la confiance. La priere est la ressource infallible de son courage. A l'exemple de Josué, il invoque le Dieu fort, le Dieu Tout-Puissant, & le Seigneur l'exauce : *audivit illum magnus & sanctus Deus* (1). Sa miséricorde, par un trait extraordinaire, veut elle-même poser le fondement singulier de ce grand édifice, que St. Maur doit conduire à son faite. Du centre éclatant de la pompe & des honneurs, elle détache la pierre angulaire sur laquelle il doit porter.

Ici, Chrétiens, représentez-vous ces temps

(1) *Eccli.* 46.

heureux, où la charité dans sa plénitude, consacrant les plus riches dépouilles de l'Égypte à la gloire du Sanctuaire, trouvoit dans l'amorce même de la convoitise, un trésor incorruptible pour l'éternité; ces temps où la pauvreté surabondamment secourue, étoit obligée de s'écrier : c'est assez. Ces beaux jours ne sont plus, mes FF. ; une nuit éternelle les a plongés dans les ténèbres d'une dédaigneuse & avare cupidité. Ils luisoient encore heureusement pour St. Maur. Son courage n'est point confondu. Le favori d'un grand Prince, ennuyé du monde qu'il contemple dans sa plus haute splendeur, digne de J. C. par les secrètes dispositions de son ame, retrace en faveur du Saint la simple & naïve libéralité des anciens Patriarches. Héritages, possessions, domaines, son propre fils, il sacrifie tout à l'œuvre de Dieu. Sur tant de victimes, s'immolant lui-même, il consomme ses autres sacrifices par celui de sa personne. Ainsi se forme dans ce Royaume le berceau du grand Ordre que Maur vient y établir. Par là, le Ciel appuyant les projets du Saint

Conducteur, il bénit son courage, & le rend plus ferme encore dans les autres contradictions. Et quelles contradictions ?

L'envie, la calomnie, les soupçons injurieux, monstres de tous les siècles, ennemis constants des saintes entreprises, lancent leurs traits impies contre sa réputation. Les libertins du siècle regardent les saintes profusions de la charité des fidèles, comme les adroits larcins de son hypocrisie. C'est un partisan subtil de la fortune, qui fait s'en attirer les faveurs par le faux éclat de sa vertu. Ils voient avec des yeux jaloux les premières têtes du monde inclinées devant lui; les images de Dieu sur la terre, les dépositaires de sa puissance, courbés devant le vase précieux de son élection. Mais en vain l'injustice forme-t-elle de vains projets, ils viennent expirer à sa honte contre l'écueil que leur oppose une vertu patiente & intrépide. On le maudit, & il bénit : on le persécute, & il le souffre : on le calomnie, & il se tait : on lui dit des injures, & il répond par des prières. Ainsi triomphe, parmi les plus grands obstacles, le courage que Dieu

lui-même avoue, quand il n'a d'autre but que sa gloire. Ses ressources sont assurées; & qui peut résister à celui que le Ciel protège, dit le Sage? *Quis ante illum sic restitit* (1)?

Loin d'ici ces mystiques inquiets qu'on voit éclore de temps en temps dans le monde, & manifester aux peuples étonnés leurs noms avec leurs systêmes. Ne pouvant soutenir jusqu'au bout un personnage obscur, ils veulent se faire valoir sous le titre de réformateurs. Ils en usurpent les apparences, ils courent, ils s'agitent, ils prient, ils importunent. Quels mouvemens! quel manège! mais aussi quels emportemens! quels excès contre le zèle prudent & sage qui réforme à son tour le plan bizarre & superflu de leur imagination! Dieu lui-même prépare le contre-temps, détruit l'ouvrage de l'homme: les choses vont leur cours au gré de sa providence. Patriarches infortunés, ils survivent à leurs entreprises, & meurent sans postérité. Si, au contraire, Dieu couronne les travaux de notre Saint; s'il l'anime de son courage, c'est que le Conducteur de ses frères est en cela même l'exécuteur de ses ordres.

(1) *Eccli.* 46.

Il est enfin l'asile d'un peuple de Saints qu'attire de toutes parts la montre éclatante de sa vertu : *stabilimentum populi*. Par ses miracles, il foumet les esprits : par ses exemples, il touche les cœurs. Je fais, mes FF., qu'un Saint, & un St. Taumaturge n'est plus du goût du siècle. Nous avons de l'esprit, du discernement, des lumières admirables. L'humanité parfaitement épurée de nos jours, met des bornes judicieuses au torrent de la crédulité. Il n'est point si mince génie, qui, fierement haussé sur la superficie d'une raison maîtresse d'elle-même, n'en défende l'entrée au merveilleux le moins équivoque, ou qui, enchérissant sur l'opiniâtreté de Thomas, voulût foumettre son esprit au témoignage le plus fidelle de ses sens : *quia vidisti, Thoma, credidisti* (1).

Les Arches d'Israël, s'il les en faut croire, ne rendent plus d'oracles comme autrefois. Le tombeau des Saints ne renferme qu'un dépôt stérile, dont la vertu, comme d'une source épuisée, ne distille désormais que goutte à goutte. Tout ce qui paroît sous le

(1) Joan. 20.

nom de miracle, alarme leur délicatesse. Mais par là même ils renoncent, sans y penser, au titre déplorable de premiers protecteurs de la raison, qu'ils croyoient mériter. Les Pharisiens sont leurs peres. Comme eux, ils attribuent aux prestiges, aux enchantemens, à l'esprit de séduction les merveilles du Tout-Puissant, opérées par le moyen de ses serviteurs. Malheur à moi, si, prévaricateur de mon ministere, je mettois des bornes audacieuses à la main du Très-Haut; si, pour condescendre au goût du siecle, je dérobois un sujet d'édification aux foibles restes de la piété chrétienne; si, enfin, je jetois le voile d'une indigne circonspection sur cet homme puissant en œuvres & en paroles, que le Seigneur prit plaisir à manifester en tant de manieres si étonnantes. Comme Elie, il commande à la mort, à la vie, aux élémens, à la nature entiere. Semblable à Elisée, il marche à l'abri d'une protection funeste à ses ennemis; la mort prenant sa défense, ferme les bouches calomnieuses qui vomissent l'imposture contre sa réputation; & il lui faut tout son

crédit auprès du grand Juge pour réparer
 l'ouvrage que sa colere avoit détruit. Comme
 le Sauveur, il multiplie par sa bénédiction
 les présens de la nature ; il commande aux
 Lazares de sortir du tombeau ; & ces yeux
 que la mort avoit glacés se rouvrent à sa voix
 pour jouir encore de la lumiere. Le Prince
 des ténèbres reconnoît son vainqueur dans
 St. Maur : honteux, fugitif, il abandonne
 les sieges malheureux où il exerça sa tyran-
 nie. Tant de prodiges ne trouvent point
 d'obstacles. Une créance pleine d'admira-
 tion lui soumet tous les esprits. Dans tous
 les cœurs naissent des désirs universels de
 salut. Les peuples accourent à l'envi vers le
 Prophete que le Ciel leur annonce. Ces ter-
 res solitaires & incultes, qu'une longue
 stérilité rendoit si méprisables, défrichées
 par ses soins, selon l'oracle de l'Écriture,
 portent les fruits abondans de la paix & de
 la justice. Cent vingt Monasteres élevés dès
 son vivant, sont, tout ensemble, la récom-
 pense de ses travaux & le consolant spec-
 tacle de ses derniers regards. Heureuse la
 France qui le reçut dans son sein ! heureux

ses pieux Monarques dont la magnificence Royale seconda ses entreprises ! Plus heureuse l'Eglise qui le voit revivre dans ses enfans , sur-tout dans cette Congrégation si célèbre , connue sous son nom , & marquée au coin de ses vertus ! Que ne doit pas notre Mere commune aux doctes veilles , aux saints exemples de ceux qui la composent !

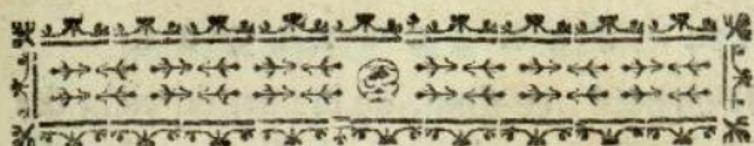
Restaurateurs de la pieuse & savante Antiquité , ils portent le flambeau d'une critique judicieuse dans les trésors de la saine doctrine , épurent les écrits des Docteurs de tout alliage étranger. Les Augustin , les Jérôme , tous les Peres Grecs & Latins parlent aujourd'hui comme ils parlerent autrefois. Profonds dans tous les genres intéressans de littérature , combien de particuliers y ont excellé ! Celui-ci parcourant avec les Héros du Christianisme la lice sanglante où ils se sont signalés , nous représente les victimes de J. C. sous le glaive des tyrans ; leur sang , principe d'une éternelle fécondité ; les tribulations , les combats , les triomphes successifs de l'Eglise militante. Celui-

là , répandant son ame avec le Prophete , peint la piété , tantôt plaintive & gémissante sur les malheurs de l'homme , sur sa foiblesse , sur ses miseres ; tantôt , sublime & majestueuse , célébrant avec magnificence la grandeur de Dieu & celle de son Christ , ses promesses , ses lois , ses châtimens , ses récompenses. Cet autre , scrutateur infatigable , fouille dans les fastes d'un monde idolâtre , perce le cahos immense de la Gentilité , nous met sous les yeux la honte entiere du genre humain , ses coutumes , ses sacrifices , son culte , ses profanes libations , les égaremens de son esprit , l'opprobre de son cœur ; & , sanctifiant la matiere de l'ouvrage par la pureté de son motif , nous fait dans un parfait contraste sentir tout le prix de notre vocation à la foi. Que ne pourrois-je pas dire de cet homme , l'ornement de la Patrie , non moins agréable à Dieu par la sainteté de sa vie , que célèbre dans l'Europe par sa vaste érudition ; digne enfin de l'une & l'autre immortalité ? Tels sont les enfans de Maur dans l'ordre littéraire ; dans celui de la piété , je viens de vous les re-

présenter en faisant l'éloge de leur Pere.

Pour vous, Chrétiens, en quelque degré de puissance que le Ciel vous ait placés parmi les hommes, à l'exemple de notre Saint, adoucissez le poids de l'autorité par la douceur du commandement; douceur vive & généreuse, qui triomphe des obstacles avec les armes de la justice chrétienne. Si le Ciel ne vous a pas accordé ces dons précieux & éclatans qui frappent les esprits, que votre vie s'annonce par ces dehors irrépréhensibles & édifiants qui toucheront les cœurs, afin qu'après avoir confessé J. C. sur la terre, il vous reçoive dans le séjour de la gloire, que je vous souhaite, &c.





PANÉGYRIQUE
DE LA PRINCESSE
JEANNE DE VALOIS,
FONDATRICE DES RELIGIEUSES
DE L'ANNONCIADE.

*In repromissione etiam Dei non hæsitavit
diffidentiâ ; sed confortatus est fide , dans
gloriam Deo.*

Il n'hésita pas même , & n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu ; mais il se fortifia par la foi , rendant gloire à Dieu. *Dans l'Epître aux Romains , chap 4.*

QUE cet éloge de la foi d'Abraham me paroît admirable ! qu'il est digne de l'Esprit Saint qui en est l'auteur , & du Personnage célèbre qui en est l'objet ! Suivez le cours de sa destinée : quelle vie offrit jamais de traits si merveilleux & de contrastes si frappans ?

D'un côté, ce sont, de la part du ciel, des promesses magnifiques ; de l'autre, des circonstances que le raisonnement humain ne fauroit concilier avec la magnificence de ces promesses. Dieu l'établit pere de plusieurs nations, & lui promet une postérité sans nombre ; chose invraisemblable, puisque Abraham n'a point de fils qui puisse perpétuer sa race, & en transmettre la gloire à ses descendans : Dieu lui promet ce fils, qui fera l'unique héritier des promesses ; événement plus incroyable encore. *Cependant ce saint homme, dit l'Apôtre, espere encore contre toute espérance. Loin de s'affoiblir dans sa foi, il ne considere pas qu'étant âgé de cent ans, son corps étoit déjà comme mort, & que Sara son épouse, si long-temps stérile, opposoit dans sa vieillesse même un nouvel obstacle à sa fécondité.* Persuadé que le Seigneur est tout-puissant pour faire tout ce qu'il a promis, & qu'il appelle les choses qui ne sont point comme celles qui sont, il n'hésita pas même, continue St. Paul, & il n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu ; mais il se soutint par la foi, rendant

gloire à Dieu ; *in repromissione etiam Dei non hæsitavit diffidentiã ; sed confortatus est fide , dans gloriam Deo.* C'est par cette raison que sa foi lui a été imputée à justice. Or, ce n'est pas pour lui seul , poursuit toujours l'Apôtre , que sa foi lui a été imputée à justice ; ç'a été encore pour nous , à qui elle sera imputée de même ; *sed & propter nos.*

Ainsi l'entendit la Princesse dont j'ai entrepris l'éloge. Digne fille de St. Louis , elle semble , après tant de siècles , avoir retracé , tout comme ce pieux Monarque , la destinée d'Abraham , & , dans les alternatives d'une vie toujours traversée , l'inébranlable fermeté de sa foi. Observez avec moi cette vie si sainte ; vous verrez Jeanne de Valois favorisée , éprouvée de Dieu , destinée à de grandes choses , & toujours fidelle avec cet ancien juste. Un dégoût naissant avec l'âge , fortifié par la réflexion , dirigé par la foi , lui rend insipides , ou plutôt onéreuses , les pompes du siècle. Malgré l'éclat de ce haut rang où la naissance l'a élevée , elle tourne les prémices de son cœur vers l'unique Auteur de son être. Une voix secrète lui

annonce la postérité spirituelle , qui , dans la sainte Sion , la reconnoîtra pour mere , & tout semble anéantir ses espérances : prête à fuir le monde , le monde la retient : soupirant après la retraite , la retraite lui échappe : ses désirs s'enflamment de jour en jour , & les obstacles naissent à chaque pas. O Princes , que votre sort est à plaindre ! Cependant , mes FF. , malgré tant d'obstacles , la pieuse Princesse toujours ferme , n'hésite pas un moment ; *non hæsitavit diffidentia*. Comme Abraham , la foi la soutient contre les apparences , & , dans ses épreuves , elle glorifie la foi ; *dans gloriam Deo*. Voyons donc cette noble victime soutenue par la foi contre les contradictions du grand monde : voyons ensuite cette Reine déplorable , maîtresse enfin de son sort , honorant la foi dans le silence de sa retraite. En un mot , la force de la foi parmi les agitations d'une vie traversée & malheureuse aux yeux de la chair ; premier Point. La gloire de la foi parmi les douceurs d'une vie paisible & toute consacrée à J. C. ; second Point. Tels sont les deux prodiges de la grace que

vous allez admirer dans une Princesse qui fit tant d'honneur à la Religion, & dont la mémoire, si chere à la France, fera éternellement précieuse à l'Eglise. *Ave, Maria.*

P R E M I E R P O I N T.

LE propre caractère de cette Religion pure & sans tache établie par J. C.; son effet le plus heureux, dit St. Jacques, est de préserver un cœur de la corruption du siècle présent, de l'affermir contre la séduction des créatures, & de le fixer aux biens célestes comme au seul objet digne de ses desirs, & au centre éternel de sa félicité : glorieux & sublime caractère sans doute, mais avili dans la plupart des hommes, & presque inconnu parmi les Grands. Non, ce n'est pas sur ces théâtres éclatans, consacrés à la vanité, qu'un Dieu pauvre trouve des esprits éclairés sur le néant des choses périssables, ou des cœurs touchés de ses promesses. Là, ces lois, ces austères lois de pénitence & de renoncement portées par le Rédempteur, sont, ou méprisées par l'orgueil, ou mécon nues par l'ambition. Là, ces grandeurs fu-

tures, objets consolans de notre espoir, sont, ou contredites par l'incrédulité, ou profanées par le libertinage, ou sacrifiées par la politique. Hélas ! mes FF., quel pays pour la vertu que celui de la Cour !... Isolée, gémissante parmi ses contradicteurs, elle peut compter les périls qui la menacent par tous les objets qui l'entourent. Affreuse & désolante situation pour un ame qu'une impression contraire attache à J. C. ! Si votre main secourable ne la soutient, ô mon Dieu ! parmi tant de tempêtes, son naufrage est assuré, & sa perte inévitable.

Or, mes FF., ces périls, communs à tous les Grands, le monde les multiplie contre l'infortunée Jeanne de Valois. Périls dans le plan d'une éducation où l'on s'étudie à surprendre son innocence, à l'égarer, & où tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend conspire à corrompre son cœur. Périls dans les arrangemens d'une politique intraitable qui la sacrifie aux lois de ses vues ambitieuses. Périls dans les nœuds d'une alliance involontaire, source douloureuse de ses larmes & de ses longues tribulations. Malheu-

reuse aux yeux de la chair dans le cours orageux d'une vie perpétuellement traversée , mais trop heureuse aux yeux de la foi d'être ainsi marquée au signe des prédestinés , & d'avoir pour son appui cette Religion qui lui apprend à souffrir. Ainsi , mes FF. , aux regles d'une éducation dangereuse , elle oppose les maximes sacrées de la Religion sainte. Les ordres de la Politique , elle fait les sanctifier par l'humble obéissance de cette même Religion. Le mépris , ou si vous voulez , l'antipathie d'un époux toujours insensible , & souvent cruel , elle les supporte avec la douceur de la Religion , & les confond par un héroïsme que cette Religion seule peut inspirer. C'est ici , mes FF. , l'éloge d'une Reine , mais d'une Reine si sainte , que ses vertus seront à jamais l'instruction de tous les états.

Quand l'éducation des Princes n'auroit d'autres écueils à redouter que les préjugés ordinaires de la grandeur , elle ne seroit déjà que trop dangereuse pour leur salut. Mais lorsqu'on fortifie ces préjugés communs par une conspiration formée contre leur inno-

cence ; mais lorsqu'on veut arracher un cœur aux premières douceurs des bénédictions célestes ; mais lorsqu'on interdit à un Grand d'être Chrétien , & de se livrer en liberté à l'attrait du zèle qui l'anime ; lorsqu'une main chérie & respectable lui applanit elle-même la voie de la perdition : sous ce point de vue , que le sort d'un Prince me paroît alarmant ! qu'il est digne de ses regrets & de ses terreurs ! Tel fut néanmoins le sort de notre Sainte. Langage favori de l'élévation , idées ordinaires d'une haute fortune , pièges particuliers , menaces , indignités , caresses ; tout est employé pour la perdre. On lui dit qu'un front destiné à porter le Diadème , paroît peu décemment sous les traits d'une pénitence & d'une modestie trop sévères. On ajoute que le sang le plus noble de l'univers , réclame des sentimens dignes de sa splendeur ; que cette piété timide & minutieuse , qu'on souffre à peine dans la médiocrité , ne peut que déparer & avilir une Princesse , une Princesse d'un si haut rang ; que , dans ce rang auguste où la main de Dieu l'a placée , elle doit suivre des maxi-

mes , & remplir des devoirs qui ne sympathisent pas toujours avec certaines dévotions ; qu'enfin , elle peut être fidelle à J. C. , sans tant de pratiques extérieures , & sans oublier qu'elle est fille d'un Roi.

Où tendent ces captieux raisonnemens ? Vous le comprenez , mes FF. On a la complaisance de la souffrir Chrétienne ; mais on veut , par précaution , radoucir ses idées , & les affoiblir sur les vérités sévères du Christianisme. On tolere quelques efforts à sa piété , mais sans préjudice de ce qu'on nomme bienséances. Hé combien les exemples qui la frappent sont-ils conformes aux pernicieuses leçons qu'on lui donne ! Car enfin , que voit-elle à la Cour ? Elle y voit la pratique scandaleuse de ce qu'elle a entendu. Elle y voit ce qu'appêrçut Isaïe parmi les Grands de Juda ; un luxe fastueux , une fierté superbe , une mollesse voluptueuse , un libertinage outré ; les fêtes profanes , les plaisirs tumultueux , l'abus du temps , le mépris de la Loi , comptés parmi les apanages de la grandeur. Que voit-elle à la Cour ? Elle y voit un Roi. Mais non , grand

Dieu , laissons reposer en paix la cendre de son Pere , & respectons le tombeau comme la mémoire d'un Prince qui régna sur nos aïeux.

Que l'Histoire nous le représente sous l'idée d'un Monarque inflexible dans ses volontés , impénétrable dans ses desseins , terrible dans sa colere , implacable dans sa haine ; politique envers Dieu comme envers les hommes, traitant les affaires de la Religion comme celles de l'Etat ; substituant à l'esprit du Christianisme le fantôme d'une piété superstitieuse , & quelquefois puérile ; offrant affectueusement au Dieu de paix les malheurs de ses ennemis , ou trompés par ses promesses , ou divisés par ses artifices , ou accablés par sa puissance : en un mot , un Roi plus singulier que solide Chrétien. Elle voit dans cette Cour son propre sang ligué contre sa vertu ; sa perte concertée par ses proches ; sa régularité censurée par ceux-là même qui devoient en être les premiers admirateurs. En sorte , mes FF. , qu'elle peut dire avec un saint Roi : mes propres parens sont devenus mes ennemis ; *inimici facti sunt*

mihi. Elle voit enfin dans cette Cour une ſœur douée de ces qualités brillantes que le monde idolâtre ; le mobile & l'ornement de toutes ſes fêtes ; d'un eſprit vaſte & d'un cœur élevé ; capable des plus hautes entrepriſes , mais enivrée de ſa grandeur ; fiere, hautaine , ambitieufe , & dont la Religion ne gênoit en rien les ſentimens ni les fantaſies. A ces traits , vous reconnoiſſez ſans doute la célèbre Comteſſe de Baujeu , qui ſoutint un ſi grand rôle pendant la vie de ſon pere Louis XI , & après le regne trop court de Charles VIII ſon frere.

Si j'ai tracé cette courte peinture de la Cour de Louis XI , ou plutôt des périls à quoi fut expoſée la Princeſſe Jeanne de Valois dans ſa premiere éducation , ç'a été pour vous amener à l'aſile de ſa vertu ; aſile ſalutaire , qu'elle trouva dans les maximes de la Religion. La grace , qui de bonne heure avoit touché ſon ame , fixa en même-temps toutes ſes attentions à ſes maximes ſacrées. En vain le monde étale à ſes yeux une figure auſſi riante que pompeuſe ; en vain il croit la ſéduire par ſes leçons , ou l'attirer

par ses exemples. Eclairée d'en haut, la Sainte y déplore l'humiliant tableau de ses égaremens, la source de ses miseres & la cause de sa réprobation. Elle n'a d'attrait que pour J. C. Dans ce Dieu, pauvre, pénitent, anéanti, elle reconnoît le Docteur qu'elle doit écouter & le modele qu'elle doit imiter. C'en est assez à sa ferveur. D'une main respectueuse, elle prend le livre dépositaire de ses ordres suprêmes. Hé, que lui dit ce livre ? qu'est-ce qu'il contient ? Des anathêmes terribles contre les adorateurs du monde ; des malédictions effrayantes, lancées contre ce funeste séjour de la débauche & du scandale ; une proscription formelle de ses usages & de ses maximes. Ajoutez à cela des lois expresses d'un gémissément continuel au milieu des plaisirs qui nous cherchent en foule ; des ordres absolus de porter sa Croix parmi les fleurs dont la volupté seme toutes nos voies. Enfin, pour tous les états, nécessité générale d'humilité, de modération, de recueillement, jusques dans le centre de la superbe, de la licence, de la dissipation ; mille autres points égale-

ment essentiels qu'il seroit trop long de rappeler ici. Telles sont, mes FF., les maximes invariables de religion que l'Évangile présente à l'humble Princesse. Et ne pensez pas que, bornée à la théorie de ses devoirs, elle en néglige la pratique. Non, mes FF., de ces maximes célestes elle fait le préservatif de son innocence, & les règles immuables de sa conduite : telle que la pieuse Esther, invisible de temps en temps aux yeux d'une Cour tumultueuse, elle va gémir en secret sur le faste qu'elle méprise, sur les bienséances que son rang lui impose, & sur les périls qu'elle redoute. Prostrée, attendrie en présence de son Dieu, gémissante aux pieds de ses Autels : Seigneur, s'écrie-t-elle avec le Prophète, dirigez, affermissiez vous-même mes pas craintifs dans les sentiers de votre loi sainte ; faites qu'en tout & par-tout j'en pratique les maximes édifiantes : *dirige gressus meos*. Assurée sur cet appui, elle offre sur ce grand théâtre où son rang l'oblige de paroître ; elle offre, dis-je, le rare spectacle d'une Princesse humble, modeste, recueillie, fervente, cha-

ritable, en un mot, solidement chrétienne ; & le prodige qui devoit un jour mériter les éloges de la postérité, ne sert qu'à lui attirer les mépris d'une sœur enivrée de sa grandeur, avec l'indignation d'un pere implacable, dont la politique alarmée croit voir sous tant de vertus un obstacle secret à ses desseins ambitieux. La persévérance de Jeanne de Valois dans l'amour des maximes évangéliques, le Monarque en courroux la regarde comme une indocilité séditieuse ; son attachement à la pratique des bonnes œuvres, comme une défobéissance à ses ordres. Aussi que ne fait-il pas pour la réduire ou pour l'intimider ? Tantôt, furieux, il tonne, il menace, il la maltraite ; tantôt, il la chasse de sa présence avec un mépris aussi rigoureux qu'avilissant ; tantôt, il la fait observer, & lui interdit les retraites ordinaires de sa piété : par-tout il la gêne & la contraint. Que dis-je ? il ose prononcer l'arrêt de sa mort : qu'on la tue, s'écrie-t il ; elle est indigne de vivre. Ce n'est pas tout ; lui-même veut être l'exécuteur de sa mort. Un premier transport le précipite sur la victime

fainte. La trouvant un jour en oraison, il court à elle l'épée haute comme pour la percer, & s'écrie d'une voix menaçante : ah ! c'est à ce coup, misérable fille ; c'est à ce coup qu'il faut que tu meures. Peut-être en étoit-ce fait de sa vie, si un Seigneur de la Cour, se jetant entre deux, n'eût couvert la Princesse de son manteau. Etoit-ce de la part du Monarque un trait de sa dissimulation ordinaire, employé pour l'effrayer ? Etoit-ce un dessein réel de répandre son sang ? On a de la peine à se le persuader. Quoique Louis XI soit communément regardé comme le Tibere de son siècle, il n'est pas croyable qu'un Roi de France, le premier qui ait porté le titre glorieux de Roi Très-Chrétien, eût pu se résoudre à souiller ce titre auguste, en trempant ses mains dans son propre sang, & en se livrant lui-même à l'exécration des siècles à venir, comme le meurtrier & le bourreau d'une victime la plus innocente & la plus vertueuse de son royaume. O fatales grandeurs ! ô sort désastreux de ceux à qui elles sont réservées ! Est-ce donc leur vertu qui les rend criminels ?

Quoi, grand Dieu ! la Religion, la nature même ; l'autorité de l'une, la voix plaintive de l'autre, tout doit donc fléchir & céder aux desseins barbares qui président souverainement à la destinée des Princes ? Oui, Chrétiens, il faut que tout cede, la religion comme la nature : mais enfin elle triomphe en eux & pour eux, cette Religion sainte ; elle vient à l'appui de la nature. Sans cet appui, tous les pas de celle-ci dans une route aussi glissante, seroient marqués par autant de chûtes : avec elle, au contraire, elle triomphe tôt ou tard de tous les obstacles & des épreuves les plus affligeantes. Quel exemple plus convaincant de cette vérité pourrois-je vous fournir que celui de notre Sainte ?

Encore n'avez-vous vu jusqu'ici que les premiers & les plus supportables essais de ses malheurs, si l'on peut appeler de la sorte des afflictions qui depuis ont fait toute sa gloire. La politique lui en prépare de plus grandes ; & l'intérêt, arbitre impérieux de sa destinée, l'a déjà sacrifiée à des projets qu'elle ne peut ou n'ose contredire. Seconde

épreuve, où vous allez admirer ce que peut opérer dans un cœur chrétien la résignation parfaite aux ordres du Ciel, c'est-à-dire, mes FF., l'obéissance inspirée & soutenue par la Religion.

Il faut l'avouer cependant : s'il étoit permis de louer dans cette Chaire quelque autre chose que les vertus chrétiennes ; si nous pouvions peser dans une autre balance que dans celle de la foi les actions d'un Prince, qui soutint avec tant de gloire & de sagesse les privilèges des Souverains, nous ne pourrions sans injustice refuser nos éloges à la conduite admirable de Louis XI.

Rappelez, mes FF., ces temps orageux où l'esprit de discorde souffloit la rébellion jusques dans sa Cour, & la guerre sur les frontières de son Royaume. Représentez-vous cette ligue formidable de Princes confédérés, Vassaux toujours indociles, prêts à tout entreprendre pour s'assurer une entière indépendance, &, dans leurs projets séditieux, soutenus par le Souverain d'une fière Nation, rivale éternelle de la nôtre. Voyez le sang armé contre le sang,

le Sujet contre le Roi, les droits les plus sacrés indignement trahis, le Trône injustement attaqué par les Etrangers, foiblement défendu par les Citoyens. Au-dedans, l'alarme ou l'infidélité; au-dehors, l'injustice & la fureur: par-tout, le désordre & la confusion. Malgré tant d'obstacles, l'heureux génie du Prince l'emporte; sa main prudente conjure l'orage, ou plutôt le Roi des Rois, protecteur éternel de cette Monarchie, ordonne aux vents & à la mer: il parle, & le calme succede à la tempête; *facta est tranquillitas magna.*

Il ne fut pas pour vous, Princesse infortunée, ce calme heureux dont tant de peuples goûterent les douceurs. Non, mes FF., l'habile Monarque instruit par l'expérience comprend d'abord que le plus ferme appui du Trône est dans le cœur des peuples; que cette harmonie qui fait la beauté d'un état, en fait aussi la sûreté; & que la même cause qui rend un Monarque paisible au milieu de ses sujets, le rend nécessairement redoutable à ses ennemis. Conduit par ces principes fondamentaux du Gouvernement

politique, il va d'abord à la source ; il intimide les plus foibles, il éblouit les plus puissans, il gagne les premiers de sa Cour, il les unit entr'eux & avec lui par des nœuds aussi sacrés qu'irrévocables ; & ses deux filles deviennent comme les ôtages de la soumission des peuples, & les garans de sa propre sécurité. Ainsi, mes FF., la Princesse Jeanne est sacrifiée au repos de l'état : son sort est décidé ; le Duc d'Orléans sera son époux. Elle touchoit alors à cet âge où la raison dans sa maturité, n'a guere plus à craindre les illusions de l'amour-propre, ni les faillies d'une piété plus impétueuse que réfléchie dans ses démarches. Victime longtemps éprouvée, elle venoit aux pieds d'un pere implorer l'agrément de son sacrifice, & d'un éternel divorce avec le monde. Presque assurée de l'obtenir, elle voyoit déjà les portes du Sanctuaire s'ouvrir avec complaisance à ses pieux desirs. Hélas ! que les voies du Seigneur sont impénétrables ! qu'elles paroissent rigoureuses, même envers ces ames saintes qu'il doit couronner un jour ! Une pompe nuptiale fait évanouir

jusqu'à l'espérance du sacrifice dont la seule
 idée l'avoit si agréablement flattée. Elle ve-
 noit chercher J. C. comme son époux, &
 on la destinoit à un époux mortel. Que se
 passa-t-il en ce moment, ô mon Dieu ! dans
 cette ame inconsolable ? quel coup affreux !
 quel mortel saisissement ! Non, dans ces
 temps où la stérilité passoit pour un oppro-
 bre, l'arrêt qui condamna la triste Jephthé
 à perdre la vie avec l'espoir si consolant
 d'être mere, cet arrêt fut moins sensible à
 l'innocente Juive, que ne le fut à Jeanne
 de Valois celui de devenir épouse. Larmes,
 gémissemens, raisons, plaintes respectueu-
 ses, tout est employé auprès d'un pere in-
 flexible dans ses résolutions, & tout est
 inutile.

Le moyen de soutenir une épreuve non
 moins inopinée qu'accablante ? Point d'au-
 tre, mes FF., qu'une obéissance inspirée
 & soutenue par la religion. Obéissance
 humble & modeste : obéissance éclairée &
 circonspecte : obéissance généreuse & com-
 patissante : obéissance parfaite & digne du
 motif qui l'a inspirée.

Je dis obéissance humble & modeste. Frappée jusqu'au fond du cœur, arrachée à ses plus tendres inclinations, elle n'accuse ni celui qui l'immole aux superbes projets de l'ambition, ni la naissance qui l'a trop élevée pour la laisser libre dans son choix, ni ces Lois inexorables & ces raisons d'état dont elle ne peut décliner la tyrannie. Humble dans ses douleurs, réservée dans ses plaintes, Dieu seul en est le confident. Pleurante aux pieds du Crucifié, Seigneur, s'écrie-t-elle, je ne méritai jamais le rang, l'auguste rang de votre épouse : mes regrets égalent mes tourmens, il est vrai; mais je n'accuse ici que mes offenses & mon indignité.

Je dis obéissance éclairée & circonspécte. Elle ne va pas, dévote obstinée, diviniser les mouvemens de sa dévotion, ni par des refus opiniâtres aigrir le cœur d'un pere, image visible de la Divinité qui l'a placée sur le Trône. Elle suspend son jugement : elle craint un écueil secret jusques dans les inspirations qui l'animent. Elle n'ose décider. Prudente, elle prend le sage

parti d'une entière conformité aux dispositions de la Providence, qui peut-être s'explique par la voix d'un pere. En un mot, sure de son propre cœur, elle présente au joug qui l'attend une tête résignée.

Je dis obéissance généreuse & compatissante. Peuples heureux dont l'âgresse applaudit à ses engagements, & dont les larmes honorerent dans la suite son divorce! nation chérie qu'elle porta toujours dans son cœur, vous eûtes, après Dieu, la première part dans la soumission de cette illustre victime. Oui, mes FF., zélée pour la Patrie, elle jeta un regard maternel sur ce peuple immense dont ses liens devoient assurer le repos, & présager la félicité. Elle reconnut des hommes, elle respecta des Chrétiens dans cette portion de l'humanité si injustement méprisée, & si cruellement sacrifiée par les dieux de la terre. Elle crut avec raison que son attrait pour la retraite ne devoit pas balancer dans son cœur les précieux avantages de la tranquillité publique; & qu'une Princesse, hostie de pacification parmi les humains, soutenoit sur la

terre un personnage plus noble & plus élevé que son rang. Remplie de ces généreux sentimens, elle accepte sans murmure l'époux qu'on lui a destiné ; mais, jusques dans sa soumission, elle conserve toute la grandeur & la paix de son ame. La religion seule peut opérer de tels prodiges, & fournir à la postérité de si touchans exemples.

Je dis enfin, obéissance parfaite & digne de la cause qui l'inspire. Dès ses années les plus tendres, une voix secrete lui avoit présagé les monumens futurs de sa fécondité au milieu de la sainte Sion. Ce présage toujours présent à son esprit, l'attiroit incessamment vers la terre promise. Prête à fuir la profane Egypte, on arrête ses pas ; un époux mortel doit la fixer dans cette Egypte même qu'elle prétend éviter. Elle obéit, Chrétiens, pleinement persuadée que tous les efforts des hommes les plus puissans & les plus absolus ne sauroient suspendre un seul instant les desseins de la Providence ; & que, si l'Arrêt du Ciel condamne les pensées des hommes, plutôt ses liens funestes seront rompus, que cet Arrêt ne s'exécutera.

Elle accepte donc l'époux, qui ne la prend lui-même qu'à regret. De là, ces mépris & ces rigueurs que toute sa tendresse ne put jamais adoucir, mais qu'elle souffrit toujours avec la douceur, & confondit par l'héroïsme de la Religion.

Nous touchons, mes FF., aux jours de sa vie les plus difficiles & les plus agités. Peut-être vous surprendront-ils; peut-être demanderez-vous, pourquoi si peu de bonheur avec tant d'innocence? Pourquoi la piété, si respectable par elle-même, est-elle si peu respectée & si peu tranquille, sur-tout dans le grand monde? Hélas! Chrétiens, si la félicité, cette félicité si courte & si rapide que poursuivent avec tant d'ardeur les adorateurs du siècle, devoit être ici-bas le partage de la vertu, quelle Princesse eût jamais coulé des jours plus tranquilles & plus sereins que Jeanne de Valois? Et si une Princesse vertueuse étoit toujours sûre de régner sur le cœur d'un époux vertueux lui-même, quelle épouse eût jamais été plus tendrement chérie? Mais ce n'est pas là, ô mon Dieu! le sort ordinaire des Princes que vous

comptez parmi vos élus. Quand il vous plaît, vous environnez d'épines la pourpre & le sceptre des Rois. Vous semez d'ennuis & de revers ces routes brillantes dont l'éclat ne serviroit qu'à les égarer, s'ils n'étoient avertis & ramenés par la puissante voix de l'adversité. Jamais plus miséricordieux à leur égard, que lorsque, d'une main terrible à l'amour-propre, vous leur tracez, dans d'utiles malheurs, ces grandes leçons qui les éclairent sur leur propre néant, & sur l'instabilité des choses humaines. Ainsi, mes FF., ne-craignons point d'envisager au fort de ses disgraces la fille & l'épouse d'un Roi. Loïn de nous étonner, un tel spectacle a droit de nous instruire. Oui, cette Reine auguste & malheureuse que vous verrez enfin privée du Trône & de la couche royale; cette Reine dont les pleurs ne tarirent presque jamais, dont les tribulations furent si célebres & si constantes; cette Reine fut une Sainte, c'est-à-dire, une ame conduite par les voies spécialement réservées à la sainteté. Et si elle fut ici-bas plus affligée que tant d'autres, les présages de sa prédestination n'en furent que

plus marqués & plus consolans : la douceur & l'héroïsme de la Religion ne signalerent sa conduite qu'avec plus de force & plus de succès.

Suivons-la, mes FF., aux pieds des Autels : nous y verrons deux cœurs qui n'étoient pas faits l'un pour l'autre, unis par des nœuds qu'ils redoutent également, quoique par différens motifs. L'un plein de Religion, se fait une loi de son devoir ; l'autre, moins sensible à la sainteté de ses liens, ne les accepte qu'en frémissant. L'un, fidelle aux preuves d'une tendresse légitime, en donne les plus touchans témoignages : l'autre, constant dans ses dégoûts, rougit d'une antipathie dont il n'est pas le maître, assez équitable pour la condamner, mais trop foible pour la vaincre. L'un cache ses douleurs, & les assujettit à l'empire de la vertu ; l'autre succombe aux siennes, & s'en venge contre la vertu même. O naissance ! ô grandeur ! superbe & tyrannique esclavage ! quel joug affreux vous imposez aux premières têtes du monde ! Cette hauteur étonnante, au bas de laquelle rampe notre médiocrité,

n'est donc pas inaccessible aux tempêtes ? Non , Chrétiens , c'est au contraire dans le sein des nues que se forment les orages ; c'est dans ces régions élevées qu'ils éclatent avec plus de furie. N'en cherchons d'autre preuve que dans mon sujet.

A peine engagée au Duc d'Orléans, l'infortunée Princesse éprouve les sinistres effets de ces unions mal assorties dont les femmes sont ordinairement les premières victimes. Le meilleur des Princes devient à son égard le plus difficile des époux. Celui qui devoit faire la consolation & les charmes de sa vie, y répand un fiel & une amertume qui la lui rend insupportable. Chaque instant est marqué par de nouveaux mépris : chaque jour ramene de nouvelles rigueurs. Esseulée dans son palais, renfermée, pour ainsi dire, dans le cercle journalier de ses disgraces, elle peut à peine compter les croix domestiques dont son époux l'accable. Ce n'est pas (rendons cette justice à la vérité), ce n'est pas qu'il ne souffre lui-même avec celle qu'il fait souffrir. Oui, Chrétiens, il ressent le contre-coup de toutes les afflictions qu'il lui

cause : il s'aigrit , il s'irrite contre un ingrat ; il condamne ses mépris , il déteste ses emportemens. L'heureuse trempe de son caractère ne sert qu'à le déchirer plus cruellement encore. Tous les sentimens de son cœur réunis contre lui sont autant de témoins secrets dont les reproches le désespèrent. Il se représente en rougissant la douceur , la tendresse , les attentions , les complaisances , les bienfaits , les vertus enfin de sa sainte épouse : il l'estime , il l'admire , il la révere ; mais il ne sauroit l'aimer ; tant il est difficile d'appriivoiser un cœur avec l'objet du monde le plus accompli , dès que cet objet n'a pas le bonheur de toucher & de plaire. Plus ses qualités sont admirables , plus il redouble ses attentions , plus il révolte le mouvement aveugle du cœur qui le repousse. Ainsi , les empressemens réitérés de la vertueuse épouse , loin d'attendrir le Prince , ne servent qu'à cimenter son aversion contre elle. En vain il jette un voile respectueux sur des excès que désavouent sa prudence & sa modération ; en vain , sauvant les apparences , il tâche d'éviter la colere

d'un Roi qu'on n'irrita jamais impunément : vaines précautions. Le pénétrant Monarque découvre bientôt la douleur & les larmes de sa fille à travers la sérénité forcée qui les dérobo aux yeux du public , & sur-tout aux siens. Sensible à son triste état , il s'apprête à venger l'affront dont on ose flétrir son propre sang. Figurez - vous , mes FF. , Louis XI offensé & courant à la vengeance. O vous qu'un triste sort assujettit à la tyrannie conjugale ! vous dont les plaintes éternelles surpassent peut-être les malheurs ! qu'eussiez-vous fait à la place de la Princesse de Valois ? Quel détail de vos peines , & combien exagéré ! Quels cris , quelles clameurs contre un parjure ! Quelles invectives contre les hommes en général , & contre leur perfidie ! Quels charmes vous eussiez goûté dans le plaisir de la vengeance ! Avec quelle ardeur vous l'auriez sollicitée ! Or , Chrétiens , remarquez avec moi que dans la vengeance de Louis XI , il ne s'agissoit pas de ces peines tardives ou indulgentes qui souvent manquent le coupable , ou ne le punissent qu'à demi. La Sainte n'avoit qu'à laisser tomber

le bras déjà prêt à frapper; & la voilà vengée avec éclat. Ah! sans doute elle eût pensé, elle eût agi comme vous, si l'impétueux amour-propre, si le fantôme qu'on nomme point-d'honneur, si les sentimens altiers qui rendent la nature si pointilleuse & si délicate, avoient décidé ses démarches: mais la Religion la guide & l'éleve à un point d'héroïsme que la nature ne connoît pas.

Supérieure à nos foibleffes, elle n'a de l'inquiétude & des alarmes que pour l'époux dont elle fut si long-temps méprisée; & le souvenir de tant d'affronts qu'elle en a reçus s'évanouit en un instant. Le péril de cet époux rallume l'ardeur d'une tendresse que mille froideurs n'ont pu éteindre. Fidelle Abigaïl, elle vole au-devant des coups qui menacent une tête si chere. Répandues aux pieds du Monarque irrité, ses touchantes larmes attendrissent un cœur jusqu'alors inflexible. Avec quel zele, quel intérêt & quelle force ne défend-elle pas auprès de son pere, le Prince, unique auteur de ses disgraces & de ses peines? Ce trait héroïque de généro-

fité le force dumoins à l'admiration, s'il ne le conduit pas à la tendresse. Oui, mes FF., frappé, confus d'un si rare exemple de grandeur d'ame : ah ! je l'avoue en ce moment, s'écrie-t-il, fainte & magnanime épouse, vous êtes plus juste que moi ; *justior tu es quàm ego*. Vos bontés surpassent mon ingratitude : attentif à vous déplaire, vous êtes plus attentive encore à me sauver ; *tribuisti mihi bonâ : ego autem reddidi tibi mala*. Heureux le Duc d'Orléans s'il eût persévéré dans des sentimens aussi avantageux pour sa gloire, qu'inséparables de son devoir. Mais le temps n'étoit pas encore venu où ce Prince, rendu enfin à lui-même, devoit faire les délices de la France & l'admiration de la postérité. Non, mes FF., il prépare bientôt de nouvelles croix à la main qui l'a sauvé, ou plutôt de nouveaux triomphes à la Religion toujours victorieuse dans notre Sainte : & si vous l'avez vue jusqu'ici égaler ou même surpasser tant de femmes illustres, signalées par leur constance dans la carrière des tribulations, vous l'allez voir désormais se surpasser elle-même, & donner de nouveaux exemples aux siècles à venir.

Confidérez, mes FF., cette grande ame
 feule avec fes douleurs. La mort qui frappe
 le Roi fon pere au milieu de fes succès &
 dans le fein de fa gloire, abat l'unique appui
 qui lui reste fur la terre. Dès ce moment,
 l'averfion du Duc d'Orléans à l'égard de la
 Princeffe ne connoît plus ni mefure, ni bien-
 féance. Mais, comme fi c'eût été la destinée
 de ce Prince de s'égarer toujours au fecond
 rang, on le vit parmi les orages d'une Régence
 tumultueufe & traversée; on le vit fuivre, sous
 de funeftes auspices, un parti que l'ambition
 ne manque jamais de justifier, quelque injufte
 qu'il puiſſe être. Je le vois donc parmi des
 rebelles les armes à la main; je le vois,
 dis-je, attaqué, vaincu, pourſuivi, chargé
 de fers, prefque mourant, & dans l'hor-
 reur d'une affreufe prifon, n'attendant plus
 que la perte de fa vie, après celle de fa
 liberté. Voilà par conféquent la Princeffe
 vengée, & vengée avec éclat. Vengée, mes
 FF. ? Ah ! vous ne ſavez pas juſqu'où va
 l'héroïſme de cette ame fi forte & fi chré-
 tienne : apprenez que le malheur d'un époux
 captif, tout infenſible qu'il eſt, fait de toutes

ses peines la plus rude & la plus affligeante. Aussi, mes FF., quelle vivacité ! quel zèle ! quelles tendres alarmes de la part de cette épouse désolée ! Combien de voyages entrepris, de refus essuyés, d'affronts dévorés, de sollicitations employées, de larmes, de peines, de soupirs inutiles ! Dans un pays où l'on n'adore d'autre divinité que la gloire & l'ambition, on est long-temps criminel, dès qu'une fois on est malheureux. Tout abandonne, tout trahit l'épouse inconsolable : une cruelle & lâche politique oppose une digue impénétrable à ses plaintes. Représentez-vous la fille de Louis XI ; tantôt, pleurante aux pieds d'un frere dont elle implore la clémence ; tantôt, embrassant les genoux d'une sœur furieuse, altière, implacable ; tantôt, au mépris de son rang, sans retraite & sans hospice dans la ville de Nantes, comme autrefois dans Bethléem le Maître qu'elle adore ; toujours plaintive, & par-tout rebutée (1). Mais enfin, il lui reste

(1) La Comtesse de Beaujeu, sa sœur, avoit défendu, qu'on lui fournît aucun logement à Nantes ; & , sans la pitié d'un Officier qui lui céda son appartement, elle auroit passé la nuit dans la rue.

une ressource ; & quelle ressource encore ? Elle-même, Chrétiens. Cet amour que la Religion rend plus fort que la mort ; cet amour qui brave tous les dangers , la transporte à Bourges , nouvelle Jérusalem que son séjour doit bientôt édifier. Elle entre dans la Tour , & pénètre jusqu'au cachot terrible qui renferme ce qu'elle a de plus précieux au monde. Oui , dit-elle à l'illustre prisonnier ; oui , cher Prince , c'est votre épouse dont les pleurs vous demandent une portion de vos fers : souffrez qu'elle partage une infortune qu'elle voudroit supporter toute entiere.

Grand Dieu ! vous qui tenez entre vos mains le cœur des Rois , pourquoi celui d'un époux si tendrement prévenu , s'endurcit-il de plus en plus contre tant de constance & de générosité ? s'il ne fut pas changé , pourquoi d'ailleurs ne parut-il pas sensible ? Laissez-moi , Madame , laissez-moi mourir , & ne venez point insulter à ma misere. Quelle réponse ! Est-ce donc là ce Monarque adoré de ses sujets , le modele des bons Princes , & le seul de nos Rois qu'ait illustré le nom ,

l'auguste nom de Pere du Peuple ? est-ce là ce mortel si justement loué, qui, devenu Roi de France, ne voulut pas venger les injures du Duc d'Orléans ? C'est-lui-même, Chrétiens ; & son exemple doit nous apprendre que les plus grands hommes tiennent toujours par quelque foible à l'humanité, tout comme celui de notre Sainte nous découvre la source du parfait héroïsme puisé dans les principes de la Religion.

Ici, mes FF., permettez-moi un parallèle également propre à vous édifier & à vous instruire. Plaçons-nous au point de ce fameux divorce qui fit tant de bruit dans toutes les parties de l'Europe. Considérons l'un & l'autre époux dans cette action décisive qui va les séparer pour jamais.

Appelé par les droits du sang au premier Trône de l'Univers, le nouveau Roi, victorieux & pacifique tout ensemble, montre à ses Peuples David & Salomon sous la même Couronne. Mais une seule Bethsabée suffit pour vaincre le conquérant, & pour égarter le sage : il est homme, c'en est assez. Eprouvée par vingt ans d'adversités, la pieuse

Reine va subir la destinée de Vasthi ; mais la Religion la soutient : la voilà déjà préparée aux plus tristes , aux plus étonnans revers. D'un côté , le calme , la paix , la grandeur d'ame ; de l'autre , le trouble , les remords , la foiblesse. Craignant également de vivre malheureux , ou de paroître ingrat , le Prince incertain n'ose ni céder à sa passion , ni suivre son devoir. Prosternee aux pieds du Crucifié , fortifiée par la vue d'un Dieu proscrit & persécuté sur la terre , la religieuse Princesse attend un dénouement qui doit au moins lui rendre sa liberté. Arrive enfin ce moment fatal. Rome envoie le glaive destiné à trancher ses liens. Rome prononce ; elle obéit. L'innocence fut-elle opprimée ? la Justice usa-t-elle de ses droits ? Ah ! sans entrer dans une discussion peu nécessaire à mon sujet , entrons plutôt , vous & moi , dans les nobles sentimens d'une Reine qui ne fut jamais plus admirable aux yeux de la Religion qu'au moment où elle parut si profondément humiliée aux yeux des hommes. Oui , Chrétiens , aux pieds du Tribunal où cette Royale victime reçoit l'Arrêt qui la

dégrade, une force étonnante l'éleve au-dessus du Trône qu'on lui refuse. Tandis que les spectateurs attendris donnent des larmes à son malheur; que les Juges confternés admirent sa constance & sa vertu; que tout retentit autour d'elle de sanglots, de plaintes & de gémissemens, elle seule, toujours sereine, commande aux mouvemens de la nature qui cherche à se révolter: que dis-je? elle bénit ce dernier orage qui va la conduire au port; elle adore la Providence dont les décrets immuables se dévoilent à ses yeux. Magnanime jusqu'au bout, elle instruit par un dernier trait de générosité la Cour qu'elle est prête à quitter. La Religion qui l'avoit soutenue jusqu'alors, préside encore à ses derniers adieux. Vivez heureux, dit-elle au Prince qu'elle ne doit plus voir. Daigne le Roi des Rois combler de ses bénédictions, & la France, & celui qui la gouverne. Par ce mélange de douceur & d'héroïsme n'acheve-t-elle pas de confondre, & les ennemis qui l'ont persécutée, & l'époux qui l'a répudiée, qui ne peut lui répondre que par ses larmes? Mes

FF., ainsi se vengent les fidelles disciples d'un Dieu mort pour ses ennemis. Voilà comment notre Sainte, en particulier, fut rendre des bienfaits pour des injures, des prieres pour des persécutions, & faire de l'action la plus critique de sa vie, une ressource la plus avantageuse peut-être pour son salut. Vous l'avez vue soutenue par la foi contre les périls de la Cour. Suivons-la dans sa retraite; & voyons la Religion glorifiée & la foi triomphante dans le saint repos d'une vie toute consacrée à J. C. C'est le sujet de mon second Point.

S E C O N D P O I N T.

IL n'est que trop ordinaire, mes FF., de voir les hommes les plus élevés, déchus par un revers soudain, emporter avec eux dans une retraite forcée leurs malheurs avec leurs vices. Trop foibles ou trop indisciplinables, ils ne savent ni supporter leurs disgraces avec fermeté, ni les mettre à profit pour leur salut. Les uns, dans le secret d'un lâche & honteux désespoir, rampent en gémissant parmi les débris de leurs gran-

deurs anéanties. Les autres, victimes d'un fiel qui les tue, victimes du chagrin qui les dévore, déclament vainement contre un monde qui peut-être n'a eu que trop de raisons pour les proscrire. Comme la cupidité fut le mobile éternel de leurs actions publiques, dans leur retraite involontaire la cupidité fait encore leur supplice; doublement à plaindre, & d'être malheureux, & de l'être sans s'instruire à l'école de leurs disgraces.

Il n'en est pas ainsi de ces ames choisies qu'une Providence paternelle fait passer par le feu des tribulations, & qu'ensuite, par des coups miséricordieusement ménagés, elle attire hors du grand monde & de ses écueils. La Religion qui les avoit affermiées contre les périls de l'élévation, fait aussi les rendre fidelles & reconnoissantes dans le calme d'une vie retirée. Achéons l'éloge de la bienheureuse Jeanne de Valois: dans sa retraite nous admirerons les touchantes preuves de cette vérité. Nous y verrons l'humble servante de J. C., à l'exemple des Clotilde & des Radegonde, ces pieuses

Reines, consacrer les ressources de la grandeur à la gloire de l'Homme-Dieu, & au maintien de son regne visible : & comment cela, mes FF. ? C'est qu'elle fait servir l'éclat & les prétextes de la grandeur aux sacrifices de la Religion ; &, par là, elle s'en rend la victime. C'est qu'elle emploie les ressources de la grandeur aux œuvres de la Religion ; &, par là, elle en devient le modele. C'est qu'elle sanctifie les projets de la grandeur par un établissement utile & glorieux à la Religion ; &, par là, mes FF., elle console, elle enrichit l'Eglise. Voilà comment, dans le saint repos d'une vie cachée en J. C., elle peut dire avec un Saint Roi : combien vous m'avez fait éprouver d'afflictions vives & cuisantes, ô mon Dieu ! *quantas ostendisti mihi tribulationes multas & magnas !* Mais enfin vous m'avez regardée du sein de votre miséricorde, & vous m'avez consolée, & *conversus consolatus es me.* Pour suivons.

Rien n'est plus propre à nous inspirer des sentimens dignes du Christianisme, qu'une Princesse victime de J. C., & faisant servir

sa grandeur même de matiere aux sacrifices de la Religion. Les exemples des particuliers nous édifient sans doute ; mais ceux des Princes du peuple ont une sorte de conviction qui nous entraîne & nous persuade. Attachons-nous donc à celui de notre Sainte, plus éloquent mille fois que tous les discours ; & , pour comprendre combien cet exemple est honorable à la Religion , examinons en détail l'ordre des sacrifices qu'elle prescrit aux fidelles.

J'y vois d'abord un sacrifice d'adoration qui depuis le néant de l'homme , son indigence & sa misere , atteint jusqu'à la majesté de l'Etre Suprême , sa magnificence & sa plénitude. J'y vois , en second lieu , un sacrifice de louanges & d'actions de graces où l'amour , inspirant les accens de la victime , consacre le souvenir des bienfaits d'un Dieu Créateur & Rédempteur de sa créature. J'y vois enfin un sacrifice de larmes & de crucifiement , qui , nous attachant par des liens douloureux à l'Autel de la pénitence , nous associe aux souffrances de Jesus crucifié.

Je fais que rien ne coûte plus à la gran-

deur que cette espece de sacrifice. L'éclat qui brille autour d'elle, ne sert communément qu'à l'aveugler. Concentrée en soi-même, elle rapporte à soi tous les hommages qu'on lui rend; en sorte qu'elle est tout ensemble, & son idole, & son propre adorateur. Les talens, les grandes qualités sont à ses yeux autant d'attributs naturellement acquis à sa condition; idée absurde qui flatte son orgueil, sans émouvoir sa reconnoissance. Enfin, mes FF., naturalisée avec les plaisirs, ainsi qu'avec les honneurs, elle regarde la mollesse comme son élément, si je puis m'exprimer de la sorte, & la mortification comme une singularité bisarre qui l'avilit & la dégrade. Voilà, Chrétiens, ce que j'entends par les prétextes & les illusions de la grandeur.

Il n'en fut pas ainsi de la Sainte Princesse que je loue. Non, cette ame si pure & si éclairée, cette ame qui jeta toujours, avec St. Paul, un regard indifférent sur la figure du monde qui passe, fut, comme cet Apôtre, le mépriser & le craindre. Si, forcée par la décence, elle retint encore quelque foi-

ble marque d'une splendeur constamment dédaignée, adoratrice fidelle en esprit & en vérité, elle en fait servir les restes imposans à parer la victime que son amour conduit à l'Autel; & ces dépouilles de la profane Egypte deviennent dans ses mains autant de trophées dévoués à la Religion qui regle & qui sanctifie ses hommages.

Considérons-la, mes FF., parmi les transports publics qui signalerent son entrée dans Bourges. Diroit-on que c'est là une Princesse en quelque sorte exilée? Ne croit-on pas voir plutôt la pompe triomphale d'un conquérant couvert de gloire & plein de majesté? Figurez-vous cette multitude respectueuse de citoyens que le zele & le devoir conduisent au-devant de leur Souveraine: représentez-vous ces larmes de joie que la tendresse fait couler de tous les yeux: écoutez ces concerts de joie & d'admiration qui retentissent de tous côtés. Au lieu d'un trône qui lui échappe, l'amour, le respect, l'alégresse lui élevent dans tous les cœurs mille trônes invisibles, plus glorieux & plus touchans que tous ceux de l'univers: chacun

la regarde comme l'Ange tutélaire de son repos, & le garant de son bonheur. Mais parmi tant de chants d'alégresse & d'hommages dus à sa naissance, plus encore à ses vertus, l'humble Duchesse court, au milieu de l'encens qui l'environne, s'anéantir devant son Dieu. Prosterinée dans le Temple du premier des Martyrs, &, malgré la magnificence qui l'environne, enveloppée plus que jamais de l'idée de son néant, elle renvoie au Très-Haut tous ces hommages qu'elle a reçus, épurés & sanctifiés par le tribut des siens. On diroit que déjà citoyenne des Cieux, elle est avec les adorateurs bienheureux qui s'inclinent en tremblant devant le trône de l'Eternel; & les spectateurs édifés admirent tant d'éclat & tant de pompe sacrifiés par de si profonds abaissemens, & par une modestie si rare & si glorieuse à la Religion.

De là, mes FF., s'élevent jusqu'aux Cieux la louange & l'action de graces; autre sacrifice qui parut éminemment dans la sainte Princesse dont je poursuis l'éloge. La vit-on jamais s'approprier la moindre portion des

trésors spirituels qu'une bonté toute gratuite renferma dans son cœur ? Loin de ce cœur humble & reconnoissant une pareille usurpation. Tout ce que je suis , je le suis par la grace de mon Dieu , disoit-elle avec l'Apôtre : *gratia Dei sum id quod sum*. Fille d'Adam , pauvre , criminelle avec sa malheureuse postérité , c'est dans les fontaines du Sauveur que j'ai puisé la vie , les biens & la justice. Je n'ai rien que je n'aie reçu ; & si je l'ai reçu , pourquoi m'en glorifier ? Privileges , vertus , lumieres , talens , fidélité à les faire valoir ; tout cela , mes FF. , la rappelle sans cesse à l'Auteur unique des dons parfaits ; & , dans les mérites de la créature , elle ne reconnoît autre chose que les miséricordieuses largesses du Créateur , avec le sujet perpétuel de ses actions de graces & de ses louanges. Mon ame louera le Seigneur , dit-elle avec le plus humble des Rois , & mes Cantiques , foible tribut de ma reconnoissance , ne finiront qu'avec ma vie : *laudabit usque ad mortem anima mea Dominum*. Tel est , mes FF. , le langage de la piété : mais qu'il est glorieux à la Religion dans la bouche d'une Reine !

Voilà donc toutes les illusions de la grandeur prosrites & anéanties. En fera-t-il de même de ses vains prétextes ? Oui, Chrétiens, ils sont anéantis à leur tour. Quels sont-ils ces prétextes ? Hé quoi, les ignorez-vous ? La plupart des hommes, vils esclaves de la volupté, maîtrisés par leurs sens, idolâtres de leur chair, ne sont-ils pas autant d'ennemis de la Croix ? C'est un fardeau dont la nature alarmée redoute la pesanteur, mais qui déconcerte & scandalise les grands du monde. Interdits à la vue d'un Dieu souffrant qui leur ordonne de le suivre, ils ne contestent pas, si vous voulez, la vérité ni même l'équité d'un ordre si précis ; ils cherchent seulement des prétextes & des raisons pour en éviter la rigueur. Et combien n'en trouvent-ils pas dans leur condition ? Ils goûtent en attendant, sans souci comme sans remords, tous les charmes d'une vie voluptueuse, & bravent impunément les lois avec les exemples d'un Dieu crucifié, qui nous apprend que la mollesse habite chez les Rois de la terre : *qui mollibus vestiuntur in domibus Regum sunt.*

Mais, par une exception bien glorieuse au Christianisme, voici sous la pourpre, Chrétiens, une victime dont les sacrifices, comme ceux de l'Apôtre, furent les sacrifices de chaque jour, *quotidiè morior*; une victime qui, loin de chercher dans la grandeur un prétexte contre la pénitence imposée généralement à tous les fidèles, fut parfaitement allier les humiliations de la Croix avec les bienséances de l'état, & sans rien ôter au prix de son sacrifice, l'offrir & le consommer avec autant de zèle que de fidélité. Repassant avec une sainte frayeur sur des jours trop agités parmi les révolutions de la Cour, & moins innocens à son gré, elle veut purifier, dit-elle, sa vertu, qui se ressent encore de la contagion inévitable dans cette Cour; & comme si jusqu'alors elle n'eût fait aucun pas dans les voies de la perfection, on voit cette ame pure & pénitente sur les traces douloureuses du Sauveur recommencer une pénible course, & se livrer toute entière à la pratique & à l'amour des souffrances. Amour ingénieux qui, de l'instrument d'un plaisir

innocemment goûté, fait un instrument perpétuel de mortification, & , par un sacrifice aussi long que sa vie, tâche d'expier les plaisirs de quelques momens. Amour tendre & affectueux. Saintes retraites; précieux & vénérables sanctuaires élevés dans le séjour de ses récréations innocentes; grottes solitaires, qu'elle arrosa si souvent de ses larmes & de son sang, quels prodiges de pénitence vous révélez un jour à la gloire de la Religion, & à la confusion du monde! C'est là, mes FF., où, parmi les symboles de l'Agneau sacrifié, animée par la touchante image d'un Dieu mort pour son salut, on l'apperçoit baignée de ses pleurs, la pierre meurtrière en main, frapper son corps mourant, prête à l'abattre sous ses coups. Amour universel. Elle ne se borne pas à tel genre particulier de pénitence; tous sont universellement embrassés: jeûnes, veilles, cilices, chaînes de fer, macérations, armes sanglantes du Calvaire, rien n'est épargné dans l'oblation de son sacrifice. Amour docile, qui reçoit humblement le frein de modération que présente à sa ferveur, dirai-je le

sage Directeur de sa conduite , ou bien plutôt le premier admirateur de ses vertus ?
 Amour constant. La Sainte ne cessa de souffrir qu'en cessant de vivre ; & , jusques parmi les langueurs d'une longue & mortelle agonie , elle retint les instrumens de ses austérités. Contemplez ce corps pâle & abattu par la mort , tout-à-la-fois autel & victime de la Croix qu'il a portée jusqu'au tombeau. Venez , Chrétiens qui m'écoutez , & vous sur-tout Grands du monde , venez vous instruire auprès de ce corps où subsistent encore les traces douloureuses de son immolation : *stigmata Domini in corpore meo porto*. A la vue d'un objet si glorieux à la Religion , si décisif contre la mollesse , allé-
 guez encore , si vous l'osez , des raisons & des prétextes. Heureux si , détruisant ces vains prétextes , dignes victimes de la Religion , vous consacrez à la gloire , à l'exemple de notre Sainte , les ressources & les moyens de la grandeur ! Or , ces ressources de la grandeur , je les réduis à l'opulence & au crédit que lui donne son élévation. Par la première , elle ménage des ailes aux

calamités publiques ; par la seconde , elle arrête la licence & le libertinage. L'une & l'autre forment , dans l'économie de ses œuvres , cet accord parfait & cette harmonie miséricordieuse , qui , toujours attentive aux besoins comme aux désordres du peuple , soulage les uns , & réprime les autres. Ainsi l'entendit la pieuse & l'immortelle Jeanne de Valois.

Mère & nourrice des pauvres , c'est peu de soulager leur indigence ; elle respecte l'image de J. C. dans leur personne ; elle tend encore une main secourable aux malheureux ; & , dans ses pieuses largesses , elle fournit des leçons utiles à tous les riches. Membres précieux & vénérables d'un Dieu pauvre & souffrant , victimes toujours chères à son amour , qu'il a si tendrement recommandées à la postérité chrétienne ; ô pauvres si cruellement délaissés ! trouvâtes-vous jamais des secours plus prompts ou plus abondans que dans les immenses libéralités de notre Sainte ? Loin d'ici ces âmes de fer , dont l'indifférence barbare étouffe dans leurs bouches plaintives ces cris la-

mentables que pouffent en gémissant la honteuse indigence & la craintive misere des malheureux. Loin d'ici ces cœurs noyés dans les délices, qui, dans le sein d'une opulence voluptueuse, ne permettent pas aux misérables d'approcher de leurs superbes demeures. Monstres & meurtriers de leurs semblables, ils sont tout-à-la-fois l'opprobre de la nature & les anathêmes de la Religion. Mais voici, Chrétiens, une Reine qui fut la gloire de l'une & de l'autre; une Reine qui, regardant les pauvres comme ses enfans, eut pour cette famille adoptée par son amour les tendres sentimens dont le Seigneur daigne honorer les pauvres. Elle n'attend pas leurs demandes; elle prévient leurs simples désirs. Substituée aux soins de la Providence, elle porte sans cesse des regards curieux & vigilans sur les besoins infinis dont ils sont sans cesse affligés; regards qui pénètrent jusqu'à ces retraites, où l'indigence ignorée dérobe sa honte aux yeux des hommes, & se prive d'un secours qu'elle n'ose réclamer. Ses bienfaits sont répandus avec tant de secret, que le pauvre, étonné

de se voir découvert, sans découvrir lui-même les yeux qui l'ont apperçu, n'a qu'à bénir en silence la main invisible qui le soulage; & nous pouvons dire de ce cœur miséricordieux, ce que dit St. Jérôme de la Bienheureuse Eusthochium : pénétrée de compassion pour les membres abandonnés de J. C., la Sainte se dépouille en leur faveur, les renvoie riches de son abondance, & moins pauvres qu'elle-même : *omnes pauperes Christi pauperior ipsa dimisit*. Est-il en effet à Bourges, ou dans tout le Berry, une seule maison marquée au signe de la nécessité, qui ne participe aux influences de cet astre bienfaisant ? Non, Chrétiens, il suffit d'être pauvre pour en recevoir quelque aspect secourable.

Suivez-la dans ces lieux où des maux de toute espece étalent sur des objets hideux les ravages anticipés de la mort; où des corps à demi pourris semblent survivre parmi d'affreux symptômes à leur prochaine dissolution. C'est dans cet amas des tribulations humaines, & parmi ces cadavres vivans, dont l'idée seule est insoutenable,

qu'elle panse elle-même ces sujets d'horreur, & qu'elle pratique ces actes si rares & si héroïques de religion, dont j'épargne le détail à votre délicatesse.

Mais une espece de malheureux distinguée dans son cœur, ce fut cette portion la plus délaissée & la plus affligée de la société Chrétienne : j'entends, mes FF., les orphelins & les veuves ; les uns & les autres trouverent toujours dans les entrailles de sa charité, des peres, des meres, des époux. Je n'entends pas, mes FF., toutes les veuves : elle fut en faire le sage discernement. Il y en avoit sans doute alors, comme encore aujourd'hui, qui, fouillant le cercueil avec la mémoire de leurs époux, infidelles à leurs cendres, cherchoient dans des liaisons criminelles ce qu'elles ne trouvoient plus sous les saintes lois de l'union conjugale. Celles-ci furent toujours à ses yeux un objet d'indignation & d'horreur. J'entends donc ces veuves dont parle St. Paul ; ces veuves qui, retirées dans leurs familles, honorent leur veuvage, & le rendent respectable. Voilà, Chrétiens, les véritables veuves qu'elle se-

courut & traita avec distinction, suivant l'ordre de l'Apôtre : *viduas honora, quæ verè viduæ sunt.*

Et ne pensez pas que les besoins du peuple secourus par ses libéralités, la rendent distraite sur ses désordres. Non, mes FF. Souveraine de Bourges, elle prétend en être la réformatrice; &, quoique solidement humble, elle retient de son rang tout le crédit nécessaire pour opérer cette réforme. C'est là cette autre ressource de la grandeur, qu'elle consacre toute entière à la gloire de la Religion, & qu'elle oppose aux débordemens de l'iniquité. Déjà tombent par ses ordres ces hospices ténébreux, retraites impures de la prostitution, où le démon du libertinage reçoit les vœux avec les tributs du crime; où les passions d'ignominie consomment leurs abominables mystères; où des monstres inspirés par l'enfer, aguerris contre le respect humain, endurcis contre les remords jusques dans le déclin d'une infame vieillesse, continuent l'exécrable trafic de l'innocence, de la pudeur, & vendent à la brutalité publique les temples mêmes du

St. Esprit. Sur leurs ruines détestées s'élevaient des maisons consacrées à la continence, où l'honneur désolé va pleurer ses naufrages, & la vertu mettre à couvert son innocence. Ainsi, Bourges, cette Ville jusqu'alors coupable & fameuse par la dissolution de ses habitans, devient la plus édifiante & la mieux réglée de tout le Royaume. Tout plie sous les ordres absolus d'une Reine, soutien inflexible de la Religion. Le vice tremblant croit voir dans ses yeux la vertu même indignée contre lui; & si le germe du crime subsiste encore, dumoins il redoute la lumière, & les scandales sont anéantis. Voilà comment elle emploie pour la gloire du Christianisme une autorité qui, venant toute de Dieu, doit être employée sans réserve à défendre les lois de celui par qui régissent les Souverains. Elle eut même l'avantage de maintenir cette gloire après son trépas, & jusqu'à nos jours elle subsiste en son entier. En effet, Chrétiens, elle sanctifia les projets de la grandeur par un établissement digne de la Religion; &, par là, je dis qu'elle enrichit l'Eglise, & la consola

de ses pertes. Projets admirables, soit qu'on les considère dans leur principe, dans leur motif, dans leur moyen, ou dans leur exécution.

Dans leur principe. Le Ciel les inspira d'en haut, & la tendre piété les conçut. On ne se décide cependant pas sur les premières inspirations : on ne s'en rapporte pas même à trente années de persévérance. Le pere des lumieres est consulté : l'Epoux des Vierges est interrogé : l'homme de Dieu, cet Ange visible qui lui sert de guide & de conducteur, consulte lui-même jusqu'à trois fois le Seigneur. C'est dans l'intérieur du tabernacle & aux pieds de l'Arche sainte qu'on attend les réponses du Ciel, & la confirmation de ses oracles, sur un établissement admirable dans son principe comme dans son motif. La Sainte ne peut voir sans douleur la Religion déshonorée par les scandales de son siècle, l'Eglise pleurant sur les mœurs de ses enfans. Emportée par son zele, elle prétend réparer la honte de l'une, & essuyer les larmes de l'autre ; & cela, par un établissement qui prépare de nouveaux

yeaux asiles à un sexe presqu'assuré de tomber, dès qu'il n'a d'autre appui que sa propre foiblesse.

Dans ses moyens. Quel projet annonça plus visiblement le doigt de Dieu ? Quelle entreprise porta des marques plus sensibles de son inspiration ? Il falloit sans doute qu'elle fût éprouvée dans le creuset des contradictions ; car c'est là, mes FF., le sort infailible des entreprises ordinaires de la piété. L'enfer, toujours déchaîné contre elle, ne manqua jamais de croiser & de combattre ses desseins. Ajoutons que l'Eglise elle-même, cette mere prudente & sage, craint de trop multiplier ces légions solitaires, dont les vœux & les soupirs sont le principal exercice. En vain la Reine, tantôt par son envoyé, tantôt par le confident & l'approbateur de son pieux dessein, fait porter aux pieds du Trône Apostolique sa demande respectueuse : le Prince des Prêtres ne lui répond que par d'inflexibles refus. Tout semble désespéré : mais le zele ne se rebute pas. A l'exemple de l'épouse d'Elcana, la Sainte affligée offre nuit &

jour au Tout-Puissant l'humble tribut de ses prieres & de ses larmes, ressources ordinaires, mais si puissantes, d'une piété soumise & résignée. O Dieu, s'écrie-t-elle ! si mon affliction est capable de vous toucher ; si vous jetez un regard indulgent sur votre servante ; si vous accordez à mes vœux la postérité chérie que j'attends de vos promesses, ce fruit précieux de mon zele vous sera consacré pour toujours : *dabo eum Domino omnibus diebus vitæ ejus*. Des vœux si persévérans & si purs levent tous les obstacles. Le chef visible, comme le fils aîné de l'Eglise, ratifie par leur consentement l'édifiant projet de notre Sainte. Ainsi la Reine satisfaite donne un libre cours à sa reconnaissance & à ses actions de graces : *dedit mihi Dominus petitionem meam quam postulavi eum*.

Assurée du succès, elle ne pense plus qu'à l'exécution. Allons, dit-elle à sa pieuse Cour, allons abattre les derniers retranchemens de l'iniquité ; vengeons d'un même coup, & la nature outragée par tant de souillures, & la Religion profanée par tant d'abomi-

nations. Déposfédons le fcandale du champ qu'il a ufurpé ; que ces veftiges impurs foient effacés pour jamais dans une terre acquife à la pudeur. Elle dit : & bientôt s'éleve ce fameux fanctuaire où les filles de Sion accourent de toutes parts ; où la grace afsemble ces victimes d'élite appelées de toute éternité , qui jufques fur les livrées de leur facrifice , fymboles myftérieux de leur état , lifent fans cefle , & la nature , & l'étendue de leurs devoirs. Princesse admirable , l'ouvrage eft confommé , tous vos vœux font accomplis. Non , mes FF. , la piété réclame un facrifice plus étonnant ; & la Reine qu'elle anime , réferved une plus grande victime , & plus précieufe à la Divinité. Ce jour fameux & remarquable , où l'efprit vivifiant par fa vertu féconde , fit éclore une terre nouvelle ; ce jour qui marqua la naiffance de la loi de grace , va donner à Bourges , au Royaume , à l'Eglife un fpectacle digne des Anges & des hommes. Quelle eft donc cette hoftie superbement parée , que tant d'éclat environne , & qui porte fes pas majestueux vers le défert ? *Quæ eft ifta , quæ ascendit*

per desertum ? C'est la Reine, mes FF., qui vient prendre à la face des Autels la chaîne sacrée qu'elle destine aux épouses, présentées par ses mains à l'Agneau sans tache ; & si des raisons de prudence ne lui permettent pas de partager le même toit avec ses filles, chargée des mêmes liens, première Professe de son Ordre, elle saura vivre sous les mêmes lois, & trouver un monastere dans l'intérieur de son palais. O Seigneur, peut-elle dire ! j'ai bâti une maison afin qu'elle soit votre demeure, & que votre trône s'y affermissé pour jamais : *ædificans ædificavi domum in habitaculum tuum, firmissimum solium tuum in sempiternum.* Vos désirs seront comblés, grande Sainte. Le temps qui use tout respectera l'ouvrage de votre piété : j'en ai pour garant la postérité même dont vous avez enrichi l'Eglise. Oui, votre esprit, votre cœur, vos vertus subsisteront toujours dans leurs paisibles retraites.

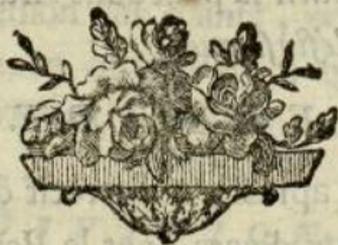
Il est vrai, Chrétiens, (& cette réflexion va finir mon discours) il est vrai que si la Religion fut redevable à ses glorieux travaux,

de son côté, elle prit en main la cause de la Sainte, & prépara d'illustres suffrages à sa sainteté. Les complices involontaires de sa disgrâce devinrent les plus fermes appuis de son établissement. Cette maison qui fournit un ministre à son divorce; cette maison respectable à tous les Français depuis ce grand personnage, l'ame & le conseil de son Roi, le génie tutélaire de la Patrie, l'arbitre dominant de l'Europe : à ces traits vous connoissez le Cardinal d'Amboise. Cette maison, dis-je, par une protection constante, par des bienfaits signalés, s'acquitte dumoins dans la personne des filles, de la réparation qu'elle devoit à la mere. Mais un hommage plus éclatant est réservé à sa mémoire. La mort, ce terme fatal, mais si sacré parmi les humains, qui finit toutes les inimitiés; la mort, infailible vengeur de la vertu persécutée, ramene enfin le repentir amer, les tristes regrets, la tendresse éplorée dans le cœur de Louis XII. Ce n'est plus le Duc d'Orléans qui maltraite Jeanne de Valois. C'est Jacob qui gémit, qui pleure sur le tombeau de Rachel. C'est un Prince

attendri. Alors renaissent dans son cœur tant de bienfaits reçus & si mal récompensés ; tant de preuves si décisives de l'amour le plus pur, le plus généreux, le plus constant qui fût jamais. Je le vois prosterné, presque mourant aux pieds de la tombe, qu'il baigne de ses larmes : ô cendres que je révère, s'écrie-t-il, ancienne & malheureuse épouse que je ne méritois pas ! ô victime si douce & si patiente, que j'eus le malheur d'affliger, écoutez les plaintes, voyez la désolation d'un Prince inconsolable ! Ennemi, persécuteur, vous eûtes autrefois la générosité de le défendre, de l'excuser, de le sauver ; l'abandonnerez - vous, pleurant à votre cercueil, pénétré de ses fautes, en proie à ses regrets ? Protégez du haut des Cieux, & le Prince, & le Royaume que vos vertus ont édifié sur la terre. Ainsi parle, mes FF., le meilleur Roi que vante notre Histoire ; ce Roi dont le nom seul fera à jamais une leçon pour tous ses descendans.

C'est ainsi que le Seigneur, toujours admirable dans ses élus, rend leur tombeau glorieux & leur mémoire immortelle. Durant

le cours d'une vie souffrante & traversée , illes éprouve , dit le Sage , comme l'or dans la fournaise : à la fin de leur course , il les reçoit dans le sein de sa gloire comme autant d'holocaustes & d'hosties de bénédiction ; & leur bonheur , sujet perpétuel de leur espérance , n'aura d'autres bornes que celles de l'éternité. Tel est aujourd'hui l'heureux sort de notre Sainte ; & tel sera le nôtre , si , comme elle , souffrans avec J. C. , & supérieurs aux contradictions du monde , nous sommes trouvés dignes de mourir pour lui , & de régner éternellement avec lui. *Amen.*





A N A L Y S E D U D I S C O U R S

Prononcé à l'occasion du Vœu de MM. les
Pénitens Blancs de Toulouse (1).

T E X T E.

*Et nunc orate Deum omnium... ut det nobis
jucunditatem cordis, & fieri pacem in
diebus nostris Israel per dies sempiternos.*

Et maintenant priez le Dieu de toutes choses
qu'il daigne vous accorder la joie du cœur,
& que, pendant nos jours & pour jamais,
il fasse fleurir la paix dans Israel. *Au ch. 5
de l'Ecclésiastique.*

E X O R D E.

A I N S I, après le triste récit des malheurs
& des fléaux divers dont le Peuple Juif fut

(1) Le Discours, dont on trouve ici l'Analyse, fut
prononcé par le R. P. Bel, alors Prieur du Cou-
vent, & aujourd'hui Provincial, pour la seconde
fois, de la Province de Toulouse.

ſucceſſivement affligé; après la chute de ces
 vaillans Maccabées, devenus tour-à-tour le
 bouclier de la patrie, & la terreur des enne-
 mis, le grand Pontife Onias, environné des
 Prêtres & des Lévités, conjuroit l'Assemblée
 d'Ifrael, par la conſidération de tant de ca-
 lamités paſſées, de demander avec larmes
 au Seigneur une paix durable & ſolide. *Et
 nunc orate*

C'eſt dans la même vue, mes chers Con-
 freres, qu'attendris ſur les malheurs inſépa-
 rables de la guerre; que touchés des hor-
 reurs qui la ſuivent de près, & des calamités
 qu'elle répand au loin, vous offrez des vœux
 nouveaux, & vous préſentez des offrandes
 ſolemnelles au Tout-Puiſſant. Vous récla-
 mez l'interceſſion des Saints, pour obtenir
 de ſa clémence cette Paix ſi néceſſaire à
 l'Egliſe, à l'Etat, à l'Europe entiere. *Et
 nunc orate*

D I V I S I O N.

Les motifs d'un tel vœu ſont ſolides &
 preſſans; premiere Partie. Ils exigent donc
 de vous des diſpoſitions chrétiennes & pieu-
 ſes: ſeconde Partie.

PREMIERE PARTIE.

QUELQUE juste & quelque légitime que soit la guerre, elle ne laisse pas d'être un fléau de la Justice Divine, dont le courroux éclate même sur les Vainqueurs. Le même Dieu qui les couronne d'une main, les frappe & les châtie de l'autre ; & de là, mes chers Confreres, quels pressans motifs pour animer votre piété ! Vous êtes hommes, & c'est le sang de vos semblables & de vos freres qui est répandu ; motif d'humanité. Vous êtes citoyens, & ce sont les intérêts de la Patrie qui sont en danger ; motif du bien public, amour de l'Etat. Vous êtes Chrétiens, & ce sont les membres de Jesus-Christ, les enfans de l'Eglise, dont la destruction mutuelle intéresse le cœur de cette Mere paisible qui abhorre le sang & le carnage ; motif de religion.

1°. Quelque vaste que puisse être l'intelligence de l'homme, avec toutes les ressources de son industrie, il ne peut suffire à la multiplicité infinie de ses besoins, ni parer contre les dangers qui le menacent, que par

les secours de ses semblables. Tout ce qui entretient cette douce harmonie , coopere donc à la félicité de l'homme ; tout ce qui l'altere afflige le Sage , & attendrit son humanité. S'il souscrit par réflexion aux moyens que la République réclame pour arrêter ou repousser les efforts de ses ennemis , il déplore en secret la cause fatale qui les rend nécessaires. Ami du genre humain , il reconnoît des hommes , il chérit des freres parmi tous ses semblables. Toujours il déteste le fléau destructeur qui les moissonne ; & des lauriers arrosés d'un sang si précieux , perdent à ses yeux une partie de leur éclat : tant est puissante la sympathie qui lie l'homme avec ses semblables.

A cette pente généreuse , si nous ajoutons , mes chers Confreres , les liens du sang & de l'amitié , les intérêts des familles , la défense de nos héritages , le calme & le repos que nous procurent , parmi les horreurs de la guerre , ces citoyens magnanimes qui s'exposent pour nous sauver ; quel nouveau motif de tendresse & de reconnaissance !

Nvj



Aussi , au premier récit d'un combat , d'une victoire même , quel trouble , quel faïffement contrastent avec la joie & l'âlegresse publique ! que de pleurs répandus sur les tristes victimes que le glaive ennemi vient d'immoler !

Ici , c'est Rachel , inconsolable sur la mort d'un fils chéri qu'elle ne reverra plus. Là , c'est David , pleurant son tendre Jonathas. Par-tout on regrette les forts d'Israël , dont la valeur éprouvée dans les combats rend encore la perte plus sensible. O épée du Seigneur , s'écrie-t-on , avec le Prophete Jérémie ! ô épée terrible & redoutable , ne te reposeras-tu jamais ? *O mucro Domini usquequò non quiesces !*

2°. Mais vous n'êtes pas simplement hommes , vous êtes citoyens : sous ce point de vue , membres d'une famille immense dont les intérêts sont en péril. L'amour du bien public doit , par conséquent , animer les vœux que vous offrez au Dieu de Paix.

En effet , Chrétiens , quel terrible fléau que la guerre ! Il mine , il épuise , il ébranle , il renverse enfin les plus puissantes Monar-



chies ; & si ces antiques & formidables Empires , qui , dans leur vaste étendue , embrassoient presque l'univers , ne subsistent plus que dans l'histoire , ce n'est pas ailleurs qu'il faut en chercher la décadence. La guerre les avoit élevés , la guerre les a détruits. Ses effets les plus ordinaires & les moins déplorables , sont toujours des malheurs & des plaies funestes à la Patrie. Les besoins augmentent , ses ressources diminuent ; l'élite de ses enfans périt à ses yeux.

Voilà , mes FF. , ce qui rend ce fléau plus sensible & plus accablant , par rapport à nous : voilà ce qui déchire plus cruellement le cœur français , naturellement généreux & dévoué au service du Prince. Quelle désolation , en effet , n'éprouve-t-il pas , lorsque le devoir & l'inclination l'engagent à sacrifier au bien public , des ressources que le besoin domestique réclame pour lui-même & pour ses enfans ? Mais si l'amour paternel cede à l'utilité commune & au bien de la Patrie , le sentiment qui l'attache à son propre sang subsiste toujours. S'il est fidelle ,

parce qu'il est sujet ; il est tendre , parce qu'il est pere ; & la guerre ne peut que l'affliger , dès qu'elle oppose à un penchant naturel & légitime , un devoir plus étroit & plus essentiel.

Eh ! quels sentimens plus légitimes , que ceux que son Prince veut bien partager avec lui ! Oui , jetez les yeux sur le Trône , & vous y verrez un Roi plus attentif à donner des preuves de sa tendresse , qu'à faire éclater sa puissance ; un Roi plus occupé à mériter le titre de Bien-Aimé de son peuple , qu'à acquérir celui de Vainqueur de ses ennemis ; un Roi d'autant plus aimable , en effet , si j'ose me servir de cette expression , qu'il est plus touché de nos pleurs , & que c'est dans son ame royale qu'ils vont tous se confondre & se réunir comme dans leur centre. Il gémit de nos pertes , n'en doutez pas , & les malheurs de ses Sujets sont la cause perpétuelle de ses larmes : *Rex lugebit* , & *Princeps inductur in ærore*.

Il faut donc que , sous ce point de vue , & en qualité de citoyens , vous sollicitiez la cessation de ce fléau redoutable.

Mais , vous le devez encore comme Chrétiens ; & c'est le troisieme & dernier motif, qui est celui de la Religion. Ce n'est pas que je veuille improuver l'exercice des armes. Je fais que la Religion en autorise l'usage ; qu'elle reconnoît le Seigneur pour le Dieu des Armées & le dispensateur des victoires ; qu'il est même de guerres appelées par l'Écriture les guerres du Seigneur : mais je fais aussi que cette Religion sainte en redoute les suites , & qu'elle ne cesse d'en solliciter la fin. Il est vrai que la profession des armes a eu des Josué , des David , des Josphat , des Judas-Maccabée , & parmi nous des Louis. Mais qu'ils sont rares , ces héros , qui , parmi le tumulte & la licence des armes , se souviennent qu'ils sont Chrétiens !

Et de là , quel sujet d'affliction pour l'Église , cette mere tendre , qui chérit ses enfans d'un amour si pur & si parfait ! Assurée de la pureté de leur foi , s'ils viennent à succomber sous le fort des armes , elle se hâte , à l'imitation de Judas-Maccabée , d'offrir pour eux des sacrifices & des prie-

res; de renouveler, sur ces Autels, l'immolation de l'Agneau sans tache, dont le sang purifie les vivans & les morts. Mais, hélas ! Chrétiens, le mérite infini de ce sang, la miséricorde éternelle dont il est le gage, sont réservés uniquement à ceux qui meurent dans la piété : *qui cum pietate dormitionem acceperant* (1). Eh ! combien le feu du combat est-il capable d'en affaiblir le sentiment ! qu'il en est peu, qui, dans ces sanglantes agitations, ne se proposent que des motifs de Religion !

C'est, mes chers Confreres, le principal objet que vous devez vous proposer dans le Vœu que vous faites aujourd'hui..... Il ne vous suffit donc pas de demander la paix, comme utile & avantageuse à l'Etat : vous devez, de plus, la désirer comme en quelque sorte nécessaire à la République Chrétienne.

S E C O N D E P A R T I E.

PLUS les actions consacrées par le Vœu sont excellentes en elles-mêmes, plus elles

(1) II. Mac. 12.

exigent de notre part des dispositions héroïques & proportionnées à leur excellence. En vain Israël infidelle offre de nombreux sacrifices au Seigneur ; ce Dieu terrible & jaloux rejette avec mépris des hosties que l'hommage du cœur ne sanctifie pas : *non accipiam de domo tuâ vitulos*. C'est donc dans le cœur, mes chers Confreres, que vous devez puiser les dispositions nécessaires pour rendre vos vœux agréables ; dispositions que l'objet de celui que vous offrez en ce jour semble déterminer lui-même.

Vous demandez la paix : vous devez donc être pénétrés de douleur à la vue des crimes, causes fatales de la guerre. Vous la demandez par la médiation des Saints : vous devez donc en réclamer religieusement la protection & les suffrages.

1°. Oui, Chrétiens, c'est dans nos iniquités que prennent leur source les maux dont la Patrie est affligée. C'est donc par la pénitence que vous devez en arrêter le cours ; c'est donc en expiant vos propres péchés & les péchés du peuple, que vous

obtiendrez enfin cette paix si long-temps désirée.

Premierement, vos propres péchés, parce que le Seigneur n'écoute que les cris du Juste ou du Pénitent. Une ame obstinée dans ses désordres a beau crier, ses clameurs ne le touchent pas : *cùm clamaverint ad aures meas voce magnã, non exaudiam eos.*

Secondement, les péchés du public. C'est de vous qu'on attend cette noble effusion de charité ; c'est de vous qu'on l'exige. Ce n'est pas en vain que, revêtus des livrées de la pénitence, rangés sous l'étendard de la Croix, vous en élevez publiquement les trophées sur les ruines de la corruption générale. Cet éclat du triomphe d'un Dieu mort pour la rédemption de tous ; l'appareil dont vous l'accompagnez en ce jour solennel ; le motif qui vous a conduits dans ce Temple auguste ; tout annonce aux témoins de ce religieux spectacle, ce qu'ils doivent attendre de votre piété.

Et ne me demandez pas ce que pourront opérer les prières d'un si petit nombre, à

côté des excès de tout un Royaume. Ce n'est pas la multitude des supplians, c'est la ferveur de leurs supplications qui défarme la colere céleste. Dix Justes, selon la promesse que Dieu en faisoit à Abraham, eussent suffi pour faire épargner sept Villes, dont l'abomination étoit montée à son comble. *Quid si inventi fuerint ibi decem (Justi)..... non delebo propter decem.*

Mais afin que ces ames pures ne mettent pas une confiance présomptueuse dans leurs prieres, qu'elles ne se glorifient pas dans leurs bonnes œuvres, il leur inspire, comme autrefois à Judas-Maccabée, la pensée de recourir à la médiation des Saints.

2^o. Et c'est ici, mes chers Confreres, que vous devez sur-tout ranimer votre ferveur & votre religion : & comment cela ? En imitant les exemples, en suivant les maximes du grand Docteur dont vous venez implorer l'assistance. En effet, dit St. Jean Chrysofome, loin de rendre hommage aux amis de Dieu par des fêtes pompeuses &

solemnelles; loin de mériter leur protection par des vœux publics, on insulte en quelque sorte à leur sainteté, dès qu'on ne se propose pas de marcher sur leurs traces.... En vain St. Thomas d'Aquin, autrefois la lumière de ce Royaume, & désormais de toute l'Eglise, offre-t-il au Très-Haut des vœux & des prières, pour obtenir cette paix que tant de fidèles demandent avec nous, si nos crimes y mettent obstacle. Quand Moïse & Samuel se présenteroient devant moi, dit le Seigneur, pour désarmer mon juste courroux contre un peuple indocile & criminel, la présence de ces âmes si pures ne sauroit l'appaiser. *Si steterunt Moïses & Samuel coram me, non est anima mea ad populum istum*: ainsi la prière de Thomas, ce Docteur si humble, si éclairé, prosterné devant mon Trône, loin de calmer ma colère, ne peut qu'exciter mon indignation; qu'armer mon bras vengeur contre de Chrétiens qui n'usent des lumières de sa doctrine & de l'exemple de ses vertus, que pour m'outrager avec plus de malice. *Si steterunt.....*

Voulez-vous donc , mes chers Auditeurs , que ce grand Saint intercede utilement pour vous ; que tandis que l'Ange de l'Ecole , comme celui de Tobie , présente devant l'Autel de l'Eternel vos larmes & vos offrandes , le Dieu de toute consolation ne les rejette pas ? Empêchez que la voix de vos crimes ne coupe celle de votre intercesseur ; retracez par votre conduite les vérités & les maximes qu'il n'a transmises dans ses Ouvrages à la postérité , qu'après les avoir exprimées dans ses actions & justifiées par ses exemples. A la vue de ce superbe tombeau qui renferme sa dépouille mortelle , rappelons - nous , Chrétiens , la piété de nos peres : représentons - nous ce précieux trésor que l'Italie rendoit à la France , accordé par préférence à cette Ville , qui jouit à juste titre de la prérogative de savante & de sainte. Ce que Jérusalem vit autrefois dans la translation de l'Arche sainte sur la montagne de Sion , Toulouse l'admira dans celle de ces Reliques sacrées : elle vit un Peuple innombrable , un concours général de toutes les parties

du Royaume, une multitude de Lévites & de Pontifes, la Noblesse, les Grands de l'Etat, & à leur tête un Prince de France, comme un autre David, donnant dans ce spectacle de religion, le premier exemple d'une piété si digne de sa naissance; enfin, les prodiges que le Tout-Puissant opéra par l'intercession de ce grand Saint, rendre un témoignage éclatant à son crédit auprès de la Divine Majesté..... Parmi ceux qui se font fait un devoir de le réclamer en ce jour, admirez le zele ardent & éclairé de ces élèves fidelles, qui, sous le nom de Milice Angélique, l'invoquent chaque semaine comme leur Protecteur, après l'avoir choisi pour leur Maître. Admirez spécialement cette édifiante & ancienne Compagnie, que la dévotion rassemble autour de son sépulcre, pour trouver dans sa médiation des secours qu'elle craint de ne pas avoir par ses propres prieres. Mais par cela même, que ne devons-nous pas attendre de leur efficacité? Quels vœux plus utiles pour la paix que ceux qui sont arrosés des larmes de la pénitence!

Hélas ! Chrétiens , à ce nom de paix , ne fentez-vous pas renaître je ne fais quelle joie que l'espérance inspire ? Non , si les apparences ne nous font pas illusion , elle ne sauroit tarder à paroître , cette paix si long-temps désirée. Nous en avons vu le présage heureux ; & quel présage !

Ah ! Seigneur , du haut de votre Tabernacle , approuvez , confirmez , scellez vous-même cette alliance nouvelle , ce pacte fortuné que les deux plus grands Rois du monde viennent de former au nom & sous les auspices de leur sang. Serrez , ô mon Dieu ! ce lien auguste qui les unissoit déjà , & qui va les unir plus étroitement que jamais. Que les Bourbons soient toujours inséparables des Bourbons ; que leurs deux peuples n'en fassent qu'un ; que le nœud sacré de l'alliance dont la nouvelle a fait verser à l'un & à l'autre des larmes de joie & de tendresse , dure autant que leur Trône ; que ce Trône soit immortel comme leur gloire ; qu'ils regnent à jamais sur nous ; que les Anges tutélaires des deux Empires conservent perpétuellement leur race &

leur postérité; qu'enfin, cette Alliance fût
comme votre arc, lorsqu'il parut dans les
nues un signe de paix & de réconcilia-
tion pour tous les Peuples. *Amen* (1).

(1) La paix ayant été rendue à l'Europe, le
R. P. Barutel prononça le Discours suivant.



DISCOURS



DISCOURS

SUR

LA PAIX,

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE DES DOMINICAINS

DE TOULOUSE.

*Servabis pacem ; pacem , quia in te
speravimus.*

Vous conserverez la paix ; vous nous la
conserverez , parce que nous avons espéré
en vous. *Isaïe , chap. 26.*

VOUS l'aviez demandée , mes FF. ;
vous l'avez enfin obtenue cette paix , que le
Ciel , fléchi par vos prières , vient d'accorder
à l'Europe. Attendrie sur les malheurs de
l'humanité , chargée , pour ainsi dire , des
intérêts de la patrie , digne par sa confiance
au Tout-Puissant d'arrêter le cours de sa
colere , votre piété répandit au pied de cet

Tome III,

O.

Autel ces larmes puissantes , que la charité fait couler d'un cœur contrit , & qui touchent si efficacement le cœur de Dieu. Vous invocâtes l'Ange de l'Ecole : comme celui de Tobie , il présenta vos gémissemens au Dieu de Paix ; & vos vœux accomplis sous les auspices de son intercession , ramènent aujourd'hui l'édifiant spectacle de vos actions de grâces. O qu'une foi vive & respectueuse est puissante auprès du Seigneur ! C'est à elle, ô mon Dieu ! que vous accordez la paix , cette paix que vous nous conserverez , parce que nous avons espéré en vous : *servabis pacem ; pacem , quia in te speravimus.*

Al Applaudisse donc qui voudra à la profondeur comme aux succès de la politique humaine. Pour moi, Chrétiens, fidelle à mon ministère ; attiré par un objet plus noble & plus intéressant , parmi tant de cris d'allégresse dont ce Royaume retentit , j'admirerai l'ascendant de la piété , l'ouvrage de la Religion , les miséricordes du Dieu de nos peres , son amour constant envers le Fils aîné de son Eglise , & sa Providence paternelle sur une nation , qui , malgré

ses infidélités , est peut-être encore la portion la plus pure de son héritage. Voilà, dis-je , ce qui me frappe le plus dans la cérémonie de ce jour. Et pour traiter en Orateur Chrétien un sujet dont la plupart des hommes n'envifagent d'ordinaire que les dehors , je tâcherai de pénétrer dans ce qu'il a de plus intime. Tantôt, j'éleverai mes regards jufqu'au Sanctuaire de la Divinité, & j'oserai la fuivre dans fes voies admirables : tantôt, je les abaifferai fur les enfans des hommes ; trop heureux fi , à l'occasion de la paix dont ils jouiffent , je puis les rendre plus fidelles envers un Dieu pacificateur. C'est, mes FF., l'unique but que je me propofe dans ce Discours ; & voici mon defsein. La paix est fingulierement l'ouvrage de Dieu : la paix est un motif preffant de revenir à Dieu : la paix est une preuve décisive du crédit des Elus auprès de Dieu. Trois réflexions qui vont faire l'unique partie de ce Discours. *Ave , Maria.*



PREMIERE RÉFLEXION.

J'ENTRE d'abord dans mon sujet ; & quand je vous représente la paix comme l'ouvrage spécial d'un Dieu sensible aux malheurs du genre humain, je vous rappelle une de ces vérités capitales, auxquelles tout esprit éclairé par la foi ne manque jamais de souscrire. Non, mes FF., il n'appartient pas à une main foible & mortelle d'arrêter la fougue, ou de réprimer l'injustice des passions humaines. Ce que nous appelons sagesse, prévoyance, dextérité, pénétration, immensité de vues, empire sur les esprits, politique profonde ; tous ces talens si vantés, si admirés parmi les hommes, sont autant d'instrumens visibles qu'un Etre supérieur met en œuvre pour changer à son gré la face de l'univers. Un spectateur stupide ou prévenu s'arrête à l'écorce des événemens ; il ne voit que le négociateur ou le héros ; tout ce qui ne frappe pas les sens est pour lui sans réalité. Mais, sans s'arrêter au conquérant ni au politique, la Religion remonte tout d'un coup à cet Agent suprême, qui tantôt est le Dieu de la

guerre, tantôt le Dieu de la paix. C'est l'idée que l'Eglise, instruite à l'école de son Epoux, nous en donne elle-même, lorsqu'après le sacrifice de l'Agneau pacificateur, ses Ministres implorent le Tout-Puissant comme l'auteur & l'amateur de la paix : *Deus auctor pacis & amator*. Or, Chrétiens, cet ouvrage, dont le monde est incapable, est en même-temps une faveur de cet Etre bienfaisant, mais une faveur gratuitement accordée à des indignes. Hé à quel titre l'aurions-nous méritée cette faveur signalée ? Tandis que l'élite de la nation victorieuse ou vaincue, mais toujours intrépide, montrait aux superbes rivaux de sa gloire un courage plus haut que ses trophées ou ses revers ; que, survivant à elle-même, elle renaissoit, pour ainsi dire, tantôt après ces journées fatales aux vainqueurs mêmes, où des milliers de victimes réclament, par la voix de leur sang, les larmes de l'humanité ; tantôt, après ces rencontres meurtrières, où la valeur perd en détail ses plus fermes appuis, que faisons-nous alors ? Quelle réforme dans nos mœurs ! quel retranchement à notre luxe

ou à nos plaisirs ! quels gémissemens poussés vers le Ciel ! quelles tentatives pour fléchir sa colere , ou satisfaire à sa justice ! Hélas ! Chrétiens , le récit de ces événemens tragiques , dont la nature est consternée , piquoit notre curiosité , & faisoit une diversion périodique à nos ennuis. Le spectacle même n'étoit pas assez rapide à notre gré. La perspective de deux armées dans l'inaction bleffoit notre vue & fatiguoit notre impatience. Il lui falloit des meurtres pour la satisfaire ; l'effusion du sang humain devenoit son amusement. Tel est l'intérêt dont paroïssoit occupée cette portion de citoyens qui s'épuisoit en raisonnemens ou en murmures ; assez inhumaine pour ne pas s'attendrir sur la destinée de l'autre , assez aveugle pour ne pas découvrir dans ses propres iniquités la source de nos malheurs communs. C'est-à-dire , que toujours frappés & toujours rebelles , toujours punis & jamais corrigés , nous faisons tout ce qu'il falloit pour éterniser nos châtimens avec nos crimes.

Il ont cessé , mes FF. , ces châtimens , quoique nos crimes durent encore. Notre

Dieu, ce Dieu si riche en miséricorde, a fermé la coupe de sa colere : ses fleches redoutables ne sont plus enivrées dans le sang du pécheur ; il a eu pitié de son peuple. Attendri sans doute par les soupirs de quelques justes , il a rendu la paix à des millions de coupables. Mais de là quel motif d'une reconnoissance immortelle ? Insensibles aux traits d'un Dieu vengeur , le ferons-nous encore aux bienfaits d'un Dieu miséricordieux ? Et quels bienfaits, mes FF. ? Combien de réunis en un seul ! Avec la paix il nous rend nos freres , nos amis , nos citoyens ; avec la paix , il remonte , pour ainsi dire , tous les ressorts de l'état ; il ramene la sureté sur nos frontieres , l'abondance dans nos campagnes , le calme dans nos Villes , la liberté dans le commerce , l'alégresse dans les cœurs ; avec la paix , sont renoués ces liens si tendres rompus par la discorde , qui , de l'univers entier , ne feront désormais qu'une seule famille ; avec la paix , la confiance renaît , les arts refleurissent , une vie nouvelle paroît sortir du sein de la mort , & rendre à la patrie les agrémens que la guerre

lui avoit enlevés. Voilà pour les citoyens. Avec la paix, le pere de la nation, le meilleur des Rois jouit de cette joie si pure, dont une grande ame fait toute seule apprécier les délices. Voilà pour des sujets. Avec la paix, nous avons nous-mêmes l'image de l'avant-goût de ce repos inaltérable dont jouissent les bienheureux. Voilà pour des Chrétiens. Quelle insigne faveur, aux yeux sur-tout d'une Religion formée sous les auspices de la paix, consacrée aux œuvres de la paix, destinée à réunir tous les hommes dans le sein de la paix; je veux dire dans le même esprit de douceur, de concorde & de charité? O paix, s'écrie St. Grégoire de Nazianze, que ton nom me paroît doux! que tes effets sont agréables! Que faut-il de plus, mon cher Auditeur, que la paix elle-même, pour vous porter à revenir vers Dieu; pour exciter vos regrets sur les désordres qui ont provoqué la colere d'un Dieu; pour former dans vos ames ces mouvemens intérieurs de repentir, si propres à perpétuer parmi vous les graces & les faveurs d'un Dieu?

S E C O N D E R É F L E X I O N .

S E C O N D motif inféparable de nos propres intérêts , mais de nos intérêts les plus essentiels. En effet , Chrétiens , quel intérêt doit plus vivement toucher un citoyen que le repos & la prospérité de l'état ; repos qui subsiste ou qui disparoît toujours à l'avantage ou au préjudice du sien ? Nous l'avons éprouvé , mes FF. , dans les rudes ébranlemens dont ce grand corps vient d'être agité ; nous avons soupiré long-temps après cette paix qui fait aujourd'hui l'objet de nos actions de grâces. Or , s'il nous importe souverainement , comme vous le comprenez déjà , de la rendre solide & permanente , notre retour vers Dieu , n'en doutez pas , est l'unique moyen d'en assurer la durée. Pourquoi ? C'est que lui seul peut éloigner efficacement les causes fatales de la guerre. Si vous me demandez quelles sont ces causes ? Ne les cherchez autre part , vous répondrai-je , que dans les égaremens d'un peuple fugitif de son Dieu ; d'un peuple qui cherche un calme funeste & une liberté malheureuse dans le trouble des

passions , & dans son indépendance de la Loi. Malheur, dit le Prophete , au peuple chargé d'iniquités , à la race corrompue , aux enfans méchans & scélérats. Le glaive les dévorera ; car c'est le Seigneur qui l'a prononcé de sa bouche : *gladius devorabit vos* (1). Rien de plus vrai , mes FF. : aussi voyons-nous que de la transgression ou de l'observance de ses Lois , le Seigneur fait dépendre la destinée de l'ancien peuple. Si vous marchez selon mes préceptes , lui dit-il , j'établirai la paix au milieu de vous ; vous dormirez en repos , & l'ennemi respectera vos frontieres : si au contraire vous méprisez mes ordonnances , j'arrêterai sur vous l'œil de ma colere ; je marcherai moi-même contre vous , & je ferai venir l'épée qui vous punira pour avoir rompu mon alliance ; *inducamque super vos gladium ultorem fœderis mei* (2). Voilà donc , Chrétiens , l'épée attentive à l'ordre de Dieu , qui vole au moindre signe , qui se hâte de venger les droits sacrés de son alliance ; *inducam...*

Hé quel peuple la profana jamais plus

(1) *Isaïe* , 1.

(2) *Levit.* 26.

insolemment cette alliance auguste, que le peuple Chrétien ? L'irréligion s'en croit dés-honorée ; sous ses enseignes, la raison fiere & décisive propose aux humains de nouveaux articles, inspirés par l'orgueil & adoptés par la cupidité : un Dieu qui parle à sa créature est un fantôme de la politique & un épouvantail de la superstition. Tous les crimes sont légitimes, dès qu'on peut les commettre impunément. L'intérêt personnel est notre suprême loi. Les vices & les vertus sont des êtres bizarres, qui doivent leur existence comme leur vogue, à la nature du climat, à la forme du gouvernement, à l'influence de l'éducation, à l'empire du préjugé. La corruption du cœur suit de près le mépris de la foi. Indépendamment même de ce mépris, celui qui croit encore n'est pas plus religieux que celui qui doute ou qui ne croit plus : un libertinage précoce empoisonne jusqu'au printemps de l'âge. La fleur de l'innocence, plus durable au temps de nos peres, est à peine éclose qu'elle est flétrie de nos jours. Chaque siecle enchérit sur la malice du siecle précédent. Toute chair élargit la voie de

perdition que des crimes antérieurs avoient déjà tracée. Le désordre est général, & les prévarications de Juda ne sont pas moins criantes que celles de Samarie. Faut-il donc s'étonner si l'épée du Seigneur vient d'envelopper l'une & l'autre dans le même châtiement ? *Inducamque super vos gladium ultorem fœderis mei.*

Ah ! quels coups n'a-t-elle pas frappés ? Cet art meurtrier & si funeste au genre humain dont se glorifient les héros, parut-il jamais avec tant de fureur ? Vous rappellerai-je ici le souvenir d'un Roi si cher à la France, assiégé, presque pris à la vue de sa capitale, fugitif de ses états héréditaires, attaché aux tristes embrassemens d'une famille éplorée & captive dans son propre palais ? Vous dépeindrai-je la plus belle région du nord, livrée à tout ce que la guerre a de plus affreux dans ses ravages ? des sujets forcés de poursuivre, les armes à la main, un souverain qu'ils adorent, & de concourir eux-mêmes à la désolation de leur patrie ? des peres infortunés que la fidélité de leurs généreux enfans envers leur Prince

légitime suffit pour rendre criminels ? des vieillards expirans qui se plaignent d'avoir trop vécu ? une Reine auguste victime de sa tendresse envers son peuple, qui ne peut survivre à ses malheurs ? Voilà, Chrétiens, quelques-unes des scènes lamentables que la guerre vient d'offrir à nos yeux.

Si nous en cherchons la cause, un chacun de nous s'imagine la trouver dans cet autre Monarque d'un courage si haut, d'un génie étonnant, d'une incroyable activité : grand Roi, grand Capitaine, grand politique ; plus grand homme peut-être, s'il avoit pu consentir à le paroître moins : semblable à ce rapide conquérant dont parle Daniel, à peine ses pieds touchent la terre, il vole de Province en Province ; il foudroie des Villes ; il gagne des batailles ; il compte ses jours par ses combats : il va tout envahir. Le voilà tout-à-coup arrêté par un de ces hommes qui n'ont pas besoin d'un trône pour aller de pair avec les plus grands Rois dans la carrière de l'immortalité. Le feu dont les étincelles ont pénétré du fond du nord dans les quatre parties de l'Univers,

ce Monarque, difons-nous, l'avoit allumé. Ah ! la Religion ne s'arrête pas là. Dans fes principes, les Rois n'ont rien fait ici-bas qui n'eût été déterminé dans un confeil plus haut. Elle nous découvre dans nos crimes la matiere fatale d'un embrasement dont les reftes fument encore : c'est l'épée du Seigneur qui a puni les contempteurs de fon alliance : *inducamque super vos gladium ultorem foederis mei.*

Or, Chrétiens, revenons. Si l'oubli de Dieu, fi le mépris de fes Lois ont attiré fur la terre cette guerre fanglante qui l'a fi cruellement défolée, il s'enfuit évidemment, comme je l'ai d'abord avancé, que notre retour vers Dieu eft l'unique moyen de conferver la paix. Lui-même nous en avertit. Convertiffez-vous à moi, dit le Seigneur, dans les jeûnes, dans les larmes, dans les gémiffemens. Abaissez la hauteur de cet esprit téméraire qui refuse de plier fous le joug de ma foi ; réprimez les mouvemens indociles de ce cœur rebelle, qui brave la fainteté de mes préceptes ; compaffe à la regle de la modestie chrétienne ce luxe

énorme dont l'étalage insulte aux misères publiques ; renfermez dans de justes bornes cette ambition turbulente , qui ne connoît ni repos , ni regle , ni mesure : instruisez-vous enfin par vos malheurs passés & par mes faveurs présentes , ô Jérusalem ! de peur que je ne vous abandonne une seconde fois : *erudire Jerusalem , ne forte recedat anima mea à te* (1).

Voilà , Chrétiens , le danger qui menace les Nations impénitentes. La paix n'habite pas long-temps parmi des hommes qui sont en guerre avec Dieu. Fille du Ciel , elle est le fruit de la Justice : or , ce fruit précieux ne fauroit germer dans ces terres impures d'où la justice est exilée ; une pénitence passagere ne suffit pas même pour l'arrêter. Ninive pénitente à la prédication de Jonas , revient à ses abominations : aussi-tôt le Prophete voit l'appareil d'une guerre nouvelle , il entend le bruit des chariots qui courent comme la tempête. Il voit les épées qui brillent , les lances qui étincellent ; une défaite sanglante & cruelle ; un carnage qui

(1) *Jerem. 6.*

n'a point de fin ; des corps qui tombent les uns sur les autres : Ninive est ravagée , *vastata est Ninive* (1). En un mot , mes FF. , ouvrez les fastes de l'univers , parcourez tous les siècles ; rarement trouverez - vous que des passions criminelles aient été longtemps paisibles. Le présage le plus sûr des vengeances d'un Dieu est l'abus même de ses bienfaits : mais finissons. La paix est à notre égard un pressant motif de revenir à Dieu.

Elle est enfin une preuve bien consolante pour nous du pouvoir des élus auprès de Dieu. Quand je parle des élus , je parle , mes FF. , de cette société de Justes , qu'une miséricorde éternelle a gratuitement séparés de la masse de perdition , & qu'elle a destinés à former un jour cette Eglise bienheureuse , qui est par excellence le corps , le temple , la maison , la cité de J. C. , & dont il est lui-même le Chef , le Citoyen , le Consécrateur & le Roi. Quelques-uns de ses membres luttent encore contre les orages de cette vie mortelle , tandis que les

(1) *Nahum* , 3.

autres goûtent les délices du port, tranquilles avec J. C. dans le séjour de l'immortalité. Lors donc, mon cher Auditeur, que je vous représente la paix comme la preuve du pouvoir des élus auprès de Dieu, j'entends par ce terme d'élus, & ceux qui combattent encore sur la terre, & ceux qui regnent dans le Ciel. Et ce ne sont pas ici les illusions d'une pieuse crédulité : c'est une de ces vérités consolantes dont la piété se nourrit, & qui ont leur fondement dans la Religion.

Elle nous apprend que dans l'ordre même de la nature, les Justes sont dès cette vie l'objet principal des vues de la Providence; qu'ils forment dans la succession des siècles cette chaîne précieuse de saints Personnages, qui, dans les desseins du Tout-Puissant, reglent, en quelque sorte, la destinée de l'univers. Le monde ne subsiste que pour eux; il n'est paisible ou agité que par rapport à eux. Ces grands coups qui changent la destinée des Empires, Dieu ne les frappe que pour la gloire de son Fils & l'accomplissement de son regne dans le corps

des prédestinés. Les mêmes fléaux qui font des châtimens pour les pécheurs, font des expiations ou des épreuves pour les élus. Tout concourt à l'œuvre de leur sanctification. Sans eux la terre seroit un séjour profane, indigne des soins de la Providence. Leur présence la consacre & lui rend sa dignité première. Elle sert d'asile aux criminels contre les traits de la colère céleste. Ils sont auprès de Dieu les intercesseurs publics, & , si je puis m'exprimer ainsi, les négociateurs universels du genre humain. La divine charité forme dans leurs ames ces clameurs tendres & sublimes, qui embrassent tous les hommes, & qui montent en odeur de suavité jusqu'au trône de l'Eternel. A leur priere, il lance ou retient la foudre suspendue sur nos têtes : il dessèche les fleuves ; il entr'ouvre les mers ; il fait jaillir des eaux du sein de la pierre ; il arrête le soleil dans sa course ; il humilie des Rois superbes ; il extermine des armées innombrables ; il pardonne à des peuples entiers. On diroit que sa providence regle toute la suite des choses humaines, sur les

bésoins ou sur les désirs de l'homme juste. Ainsi le seul Moïse, après l'adoration du veau d'or, désarme la colere du Tout-Puissant ; lui seul arrête par la force de ses prieres, son bras déjà levé sur les Tribus insolentes & idolâtres. Tant il est vrai que la bouche du Juste, suivant l'expression du Sage, est une source de vie pour des hommes les moins dignes de vie : *vena vitæ, os justî* (1). Heureux donc les peuples qui comptent parmi eux quelques-uns de ces hommes chéris du Ciel, dont la piété féconçable est le plus ferme appui des Villes & des Royaumes. Ils sont leur ressource au temps de l'affliction. Leurs prieres animées par l'esprit de J. C., pénètrent sous les auspices de son nom jusqu'au plus haut des Cieux. Pareils à cet arc lumineux qui brille dans les nues, ils sont pour la terre un signe de paix & de réconciliation : à leur aspect, le Seigneur appaisé rappelle le souvenir de son alliance avec les hommes ; *apparebit arcus meus in nubibus, & recordabor fœderis mei cum omni animâ vivente* (2).

(1) Proverb. 10.

(2) Genes. 9.

Ces vérités , si conformes à l'esprit de la Religion , une fois établies , il s'en suit que nous sommes redevables de la paix , comme de tant d'autres biens , aux soupirs de ces ames saintes , qui , suivant le précepte de l'Ecriture , se font un devoir de prier pour le repos des états où la Providence les a placées. Oui , grand Dieu ! lorsqu'animée par l'exemple d'un pieux & respectable Magistrat , cette Compagnie si ancienne & si édifiante , qui vous rend aujourd'hui ses actions de graces , vous offrit ses vœux dans ce même temple ; lorsqu'introduite à la salle du festin , assise au banquet mystérieux , nourrie de la chair & abreuvée du sang de l'Agneau , elle vous conjura d'épargner celui des hommes : ah ! dès-lors , comme nous le croyons , vous abrégâtes le temps prescrit à l'Ange exterminateur ; vous vous souvîntes de l'alliance faite avec nos Peres ; vous jetâtes un œil miséricordieux sur l'héritage des Charlemagne & des Louis ; vous étendîtes une main paternelle sur le Fils auguste de tant de Rois qui ont gouverné cet Empire ; & dans ce pacte fortuné de

la première famille qui soit dans l'univers, vous fîtes paroître comme l'aurore de ce grand jour dont le paisible éclat a réjailli sur toute la terre. Je fais que l'œil de la chair ne voit en tout cela que le résultat ordinaire des différentes combinaisons de la prudence humaine ; mais celui de la Religion y découvre l'ouvrage d'un Dieu qui se laisse fléchir à la prière des justes : *clamaverunt justi, & Dominus exaudivit eos* (1).

Or, Chrétiens, s'il écoute si favorablement des hommes qui gémissent ici-bas parmi les humiliations & les foiblesses d'une chair corruptible ; des hommes qui ne sont encore que les candidats de l'éternité, pour parler avec Tertullien, *æternitatis candidati*, avec quelle complaisance n'écouterait-il pas un citoyen du Ciel, un habitant du Royaume, un intercesseur uni par les liens d'une charité consommée au Pontife des biens futurs, au grand Evêque de nos âmes ? Comment ne seroit-il pas écouté ? La dignité de sa personne, le sujet de ses prières, le motif qui les anime, tout concourt au succès

(1) *Psal.* 33.

de son intercession. La dignité de sa personne. C'est un adorateur agrégé à la troupe immortelle des ames bienheureuses, qui voit Dieu, non plus comme nous en énigme & à travers les ombres de la foi, mais face à face & dans tout l'éclat de sa grandeur infinie. Le sujet de ses prières. C'est le triste état de l'Eglise qui l'a engendré en J. C.; ce sont les périls de ses freres exposés parmi les tentations de cette vie orageuse. Le motif qui les anime. C'est une charité généreuse, épurée, inaltérable, & telle qui convient à des élus dégagés des liens de la mortalité. Voilà ce qui donne à leurs prières un crédit que celles des justes voyageurs sur la terre ne sauroient avoir. Ainsi l'aviez-vous compris, lorsque, prosternés au pied de ces Autels & offrant à Dieu les vœux de tout l'état pour le retour de la paix & la conservation de l'Oint du Seigneur, vous choisîtes Thomas pour votre Avocat auprès de lui. Aussi vos prières comme vos larmes furent-elles accueillies dès-lors, & présentées à celui qui se plaît à manifester la gloire de ses élus. A la vue de cet Autel & de ce

Mausolée, où reposent à côté de la victime d'expiation les cendres de ce Grand Homme, je me représente cet autre personnage éclatant de gloire & environné de majesté, que le Pontife Onias montre dans une vision au vaillant Maccabée : c'est là, lui dit-il, le véritable ami de ses freres & du peuple d'Israel, *hic est fratrum amator & populi Israel* (1); c'est là celui qui prie beaucoup pour le peuple & pour toute la Ville sainte : *hic est qui multum orat pro populo, & universam sanctam Civitatem* (2). Il parle de Jérémie, ce Prophete si tendre, qui ne cessa tant qu'il vécut d'exhorter ses freres à la paix. Dans ces paroles ne reconnoissez-vous pas l'intercesseur puissant que vous avez choisi ? Oui, Chrétiens, voilà celui qui, du haut du Ciel & du saint repos de l'éternité, conserve une tendresse infinie pour des hommes qu'il désire de voir un jour réunis avec lui comme autant de freres dans les tabernacles de la paix : *hic est fratrum amator*. Voilà celui qui ne cesse de prier pour le peuple Français, & particulièrement

(1) II. Mac. 15. (2) Ibid.

pour une Ville sainte qui possède le trésor de ses dépouilles mortelles : *hic est qui multum orat pro populo , & universam sanctam Civitate.* Hé peut-il être indifférent à la destinée de ce Royaume Chrétien , lui qui puisa dans sa Capitale cette même doctrine , qui , perfectionnée entre ses mains , est devenue la doctrine de l'Univers Catholique ? Peut-il ne pas s'intéresser à la conservation de son Roi , lui qui vécut sur la terre , & qui vivra éternellement dans le Ciel avec le plus saint de ses aïeux ? Cette pompe religieuse ; ces cantiques sacrés ; ces airs si touchans dont ces voûtes retentissent , ne semblent-ils pas nous dire que l'Ange de l'Ecole est véritablement l'Ange Tutélaire de la Nation & des Rois qui la gouvernent ? *Hic est fratrum amator & populi Israel.*

Vous le dites vous-même , pieuse & respectable Compagnie : bien plus , vous prétendez l'annoncer aux siècles à venir. Déjà sous les yeux d'un Chef , moins distingué par le rang qu'il occupe dans le monde , que par l'exemple qu'il lui donne aujourd'hui ; déjà s'éleve à côté du Tabernacle & devant

le Saint des Saints , le monument durable de votre reconnoissance envers Thomas , ou plutôt envers Dieu qui a daigné l'exaucer. Ah ! ce trophée de religion subsistera éternellement devant le Seigneur. Le temps qui use tout , le respectera ; & lorsque dans la suite des âges nos derniers neveux demanderont : que signifie cette pierre dans ce lieu distingué du Temple ? *quid sibi volunt isti lapides* (1) ? L'image visible de vos sentimens répondra pour vous ; & ce marbre qui en contient le caractère , dira en votre nom , comme si vous viviez encore : nous avons crié vers le Seigneur au temps de la tribulation ; nous l'avons conjuré d'accorder la paix à nos jours , & de conserver sur le premier Trône du monde un Monarque chéri & bien digne de l'être. L'intercession de Thomas nous obtint l'une & l'autre faveur. C'est pourquoi cette pierre a été mise en ce lieu , pour servir de monument éternel à la postérité : *idcirco positi sunt isti lapides in monumentum usque in æternum* (2).

(1) *Josue*, 4. (2) *Ibid.*

Revenons , Chrétiens , aux paroles de mon texte ; & pour finir mon Discours par où je l'ai commencé , rappelons les sentimens d'un Prophete , qui désiroit , comme nous , la durée de la paix : *servabis pacem ; pacem , quia in te speravimus* (1). Grand Dieu ! vous nous avez rendu la paix , cette paix qui est votre ouvrage , cette paix qui nous presse de revenir à vous , cette paix qui publie à toute la terre , & votre amour envers vos élus , & leur crédit auprès de votre clémence. Mais ce bien si peu mérité , le posséderons-nous au gré de nos désirs ? l'homme ennemi viendra-t-il encore nous l'enlever ? Non , Seigneur , vous nous le conserverez , parce que nous avons espéré en vous : *servabis pacem ; pacem , quia in te speravimus*. Avec la paix , vous nous conserverez un trésor plus précieux encore , la vie d'un Roi qui a reçu tant de marques si touchantes de votre protection. Ah ! puisse-t-il , ainsi que son auguste bisaiëul , voir les enfans de ses enfans jusqu'à la troisieme & la quatrieme génération ! Et lorsque , après avoir été long-temps

(1) *Isaïe* , 26.

fur la terre le Patriarche comme le modele des bons Rois, il aura joint fa cendre à celle de ses Peres, puisse-t-il, à côté du religieux Prince & de la Princesse incomparable dont il reçut le jour, paroître éternellement au-dessus de nous dans le séjour de cette gloire immortelle, où nous conduisent, &c.





INSTRUCTION

FAMILIERE

SUR

L'AMOUR ET LA HAINE

DES ENNEMIS.

Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

Pour moi, je vous dis : Aimez vos ennemis.
En St. Matthieu, chap. 6.

APRES une déclaration si formelle & si positive, après une loi si clairement annoncée, il ne s'agit plus de raisonner, de contester, ou de se plaindre; il s'agit d'admirer, d'obéir & de se taire. Et après tout, continue le Sauveur, si vous aimez seulement ceux qui vous aiment; si vous bornez vos faveurs uniquement à ceux de qui vous en recevez, quel gré vous en fera-t-on?

quelle récompense en exigerez-vous ? La nature se prête sans effort à des sentimens si légitimes ; & les Païens comme les Publicains sont aussi fidelles que vous aux devoirs de la reconnoissance, & aux lois de l'amitié.

Pour vous, aimez vos ennemis : *diligite inimicos vestros*. Rendez-leur le bien pour le mal, *benefacite*. Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai toujours aimés. C'est là mon précepte : mais un précepte qui m'est particulier ; un précepte qui n'appartient qu'à moi, & à moi seul : *hoc est praeceptum meum*. Ce n'est même que par l'accomplissement de ce précepte qu'on vous reconnoitra pour mes disciples. C'est par là que vous mériterez une récompense infiniment grande & un prix immortel ; par là enfin que vous serez les enfans du Très-Haut : & *eritis filii Altissimi*.

Il est donc vrai qu'un Chrétien ne peut dignement soutenir la qualité glorieuse d'enfant de Dieu, ni s'annoncer pour disciple de J. C., qu'au moyen de cette bienveillance universelle, & de cette charité géné-

reuse qui, dans son étendue, embrasse tous les hommes, les étrangers comme les domestiques, les ennemis comme les amis, les persécuteurs comme les bienfaiteurs; en un mot, dont l'œil tendre & pénétrant découvre dans tous les hommes autant de membres de cette famille innombrable dont J. C. est le Chef, le Pere & le Sauveur. Rien par conséquent n'est plus indigne d'un Chrétien, ni plus incompatible avec les lois du Christianisme, que la haine d'un ennemi dans son frere. Première vérité, & sujet de ce Discours. Rien au contraire n'est plus honorable à un Chrétien, ni plus conforme à l'esprit du Christianisme, que l'amour d'un frere dans son ennemi. Seconde vérité, & sujet d'un second Discours. Je m'attacherai donc à la première, où vous verrez jusqu'où va la malice du cœur humain, & la profonde corruption de la nature. Puissé-je, mes FF., non-seulement vous toucher & vous convaincre, mais sur-tout vous porter à l'amour & à la pratique d'un devoir d'où dépend votre destinée pour l'éternité.

Ave, Maria.

QUELQUE juste & admirable que soit le commandement du Sauveur touchant l'amour des ennemis, il est pourtant vrai qu'il trouve une étrange opposition dans les sentimens de la nature, & qu'il est bien rare que le cœur se façonne sans résistance au joug d'une loi si haute & si contraire à l'amour-propre. L'expérience nous apprend, en effet, que notre premier mouvement à la vue ou au souvenir d'un ennemi, est un mouvement de haine, de colere & d'indignation. Cependant, mes FF., si nous examinons impartialement cette passion si difficile à soumettre; si nous considérons la haine dans son principe, dans ses moyens, ou dans ses suites, nous comprenons bientôt combien elle est avilissante & indigne d'un Chrétien. Pourquoi? C'est qu'à juger sans prévention de notre haine contre nos ennemis, nous voyons d'abord qu'elle est communément injuste & déraisonnable dans sa cause, lâche & emportée dans ses moyens, infiniment dangereuse, & presque toujours fatale dans ses effets. Rien par

conséquent de plus incompatible avec les saintes lois du Christianisme que la haine de nos freres , ni de plus justement condamné par J. C.

Et d'abord , si nous remontons à la cause de nos aversions pour certaines personnes en qui tout nous déplaît , nous blesse & nous irrite ; si nous interrogeons là-dessus notre conscience , ah ! la triste vérité s'éleve promptement du sombre asile où nous la tenions muette & comme captive. Dans cet instant de liberté , quel ton sévere & humiliant pour nous prend-elle à notre égard ? Avec quelle force elle confond notre petitesse , déconcerte notre orgueil , dément nos apologies , & nous accable de ses reproches ? Oui , nous dit-elle , c'est le mérite même de votre frere qui vous le rend odieux ; c'est la faveur dont il jouit , c'est la place qu'il occupe , c'est la dignité qui le met en crédit , c'est l'autorité qui l'éleve au-dessus de vous. Quoi plus encore ? C'est l'ardeur constante d'un zele infatigable pour vos intérêts ; c'est une vigilance toujours attentive à vos démarches ; c'est une sensi-

bilité vive & paternelle à vos égaremens ; c'est un excès de tendresse, & , si j'ose le dire, une surabondance d'amour qui vous aigrit & vous envenime contre cet homme de bien, que vous devriez cultiver, chérir & respecter.

Vous reconnoissez-vous dans ce langage de la vérité, mon cher Auditeur ? Pouvez-vous bien vous justifier à vous-même la cause d'une animosité si déraisonnable de votre part, & si bassement injuste ? Laissons ici pour un moment la feinte & l'artifice. N'est-il pas vrai que sa gloire, sa réputation, sa fortune, ses lumieres, ses talens, en un mot, tout ce qui tourne à son honneur ou à son profit, offusque votre vue, & empoisonne votre cœur ? Ses empressemens vous fatiguent, ses soumissions vous révoltent ; les services mêmes & les bienfaits, dès qu'ils viennent de sa part, n'ont plus aucun mérite, & perdent jusqu'à leur nom. L'ingratitude, cet opprobre de l'humanité, ne vous arrête pas. Vous brusquez à son égard les bienféances mêmes. Dès qu'il paroît devant vous, un silence farouche succede à

vosre enjouement, &, malgré tous les palliatifs de la contrainte, les symptômes de la haine vont se réunir dans vos yeux, & se peindre dans vos regards. La voix de la renommée qui publie ses vertus, est un cri funeste & un son lugubre qui portent l'horreur & la consternation dans votre ame. Les justes applaudissemens qu'on lui prodigue, sont autant de traits sanglans qui percent votre cœur, l'atterrissent & le déchirent. Ainsi l'objet de l'admiration générale devient le fléau de votre orgueil & la torture de votre jalousie. Ne diroit-on pas, à parcourir les divers états de la société, que la paix, cette paix tant vantée, est une crise violente pour le genre humain, & la discordance un assortiment essentiel à sa constitution? Que voyons-nous, en effet, dans cette vallée de larmes, que des querelles sans fin, des rivalités odieuses, & des antipathies interminables? Qu'entendons-nous de toutes parts, que le bruit de la chicane, les clameurs de la haine, les imprécations de la fureur, & le choc étourdissant des passions humaines? Mais quand on

remonte à la cause de ces éclats si scandaleux , qu'y trouve-t-on que des miseres , & souvent des puérités qui confondent notre raison , & manifestent notre injustice ?

Pourquoi êtes-vous en colere , disoit le Seigneur à Caïn ? pourquoi votre haine contre Abel , qui s'annonce dans l'abattement de votre visage ? *quare iratus es ? & cur concidit facies tua* (1) ? Quoi ! parce que je regarde favorablement ses sacrifices , vous méditez sa perte ! Injuste que vous êtes ! imitez sa piété vive & tendre ; offrez comme lui vos présens avec un cœur pur & des mains innocentes ; alors je les regarderai du même œil que je regarde les siens , & vous en recevrez la récompense ; *si benè egeris , recipies* (2).

Voilà , mes FF. , ce que la Loi de Dieu fait entendre à tant d'homicides répandus sur la terre , mais homicides par cela seul qu'ils haïssent leurs freres. Pourquoi êtes-vous irrité , vous dit cette Loi sainte ? pourquoi ces traits farouches de la haine qui

(1) *Genes. 4.* (2) *Ibid.*

défigurent ceux de votre visage ? *quare iratus es ? & cur concidit facies tua ?* Quoi ! vous haïssez votre frere , parce qu'il a reçu du Ciel des qualités heureuses & des penchans vertueux ! vous le haïssez , parce que , fidelle à ses devoirs , humain , sensible , généreux , il est chéri de tout le monde ! vous le haïssez , parce que , dans l'exercice d'une même profession , vous voyez dans sa personne un rival applaudi , dont vous envie les succès & redoutez les talens ! vous le haïssez enfin , par la raison même qu'il est plus aimable , & vous plus jaloux de son mérite , & plus fortement convaincu de la médiocrité du vôtre ! Cependant , mes FF. , quoi de plus injuste & de plus humiliant ? Aussi , que de ressorts & d'artifices mis en œuvre pour dérober au public la cause d'une aversion , dont vous ne pouvez vous dissimuler l'injustice & la bassesse ! Mais qu'il est difficile de soutenir long-temps un personnage forcé , & de le contrefaire si habilement que la réalité ne trahisse pas vos précautions ! Non , ce public ne prend pas le change ; il apprécie comme il doit ces

raisonnemens louches & ces prétextes usés, dont il fait parfaitement découvrir le motif & mépriser l'indignité.

Oui, mes FF., la haine est un sentiment sombre & douloureux qui nous accompagne par-tout; une semence mortelle qui ne porte que des fruits pleins de fiel & d'amertume, dont l'odeur comme le goût sont également à redouter. C'est un serpent cruel & insatiable qui se nourrit aux dépens du sein qui le récele, qui, toujours furieux & toujours affamé, a la propriété fatale de reproduire & de multiplier sans cesse l'aliment qu'il dévore. C'est un trait sanglant, dont la pointe devient plus aiguë & plus perçante à mesure qu'elle pénètre plus avant dans le cœur; c'est un feu pâle & sombre qui brûle ce cœur sans pouvoir le consumer, & dont le temps, loin de ralentir l'ardeur, augmente incessamment la force & l'activité. C'est enfin une maladie habituelle, une affection noire & désolante, qui venge nos ennemis, & n'accable que nous seuls.

Dans cette position désespérée, où aller? à qui recourir? Se répand-on dans le monde?

on risque d'y rencontrer la personne , ou d'y entendre les éloges de son ennemi. Va-t-on dans la solitude ? hélas ! on change de place , mais on ne change pas de cœur. Compagne farouche , la haine nous suit jusqu'au fond des retraites les plus impénétrables. Le silence même de ces lieux solitaires semble appeler à soi les tristes réflexions qui se présentent en foule , & retracent en liberté l'affreuse image de l'objet qu'on déteste. Le cœur , plus partagé dans le tourbillon des sociétés humaines , a du moins , pour quelques momens , la ressource de la distraction. Là , seul avec lui-même , il éprouve tous les retours d'une sensibilité qu'il ne partage avec personne. L'imagination vivement émue se forge des monstres , & réalise des chimères. L'ame exaltée , & comme en délire , attaque des fantômes , & se bat contre des ombres. Pendant ces assauts ridicules d'une passion que les bienféances ne contraignent plus , quelle carrière ne donne-t-on pas à sa vengeance ! quels vœux meurtriers ne forme-t-on pas contre son adverfaire ! que de maux on lui fait :

éprouver ! On croit le voir , le confondre , l'écraser & le perdre. On goûte alors comme les douceurs d'un rêve agréable. C'est en effet le temps où la raison sommeille ; mais à son réveil , & au moment que l'illusion finit , que retrouve-t-on ? Ce qu'on avoit apporté , le poids d'une amertume insupportable , & toute l'horreur d'une haine impuissante.

Telle est donc la nature de la haine. Elle punit , & punit bien rigoureusement le cœur qui la conçoit ; elle attriste l'ame qu'elle fouille , & la rend malheureuse , en la rendant criminelle. Hé quelle torture , d'avoir toujours présent à l'esprit un objet qu'on abhorre ! de retrouver en tous lieux cet objet révoltant ! de l'attirer à soi par les efforts mêmes qu'on emploie pour le repousser ! Et comment deux passions aussi contraires que la haine & l'amour produisent-elles néanmoins un effet semblable ? O qu'on est à plaindre d'aggraver follement sa peine , & d'entretenir aux dépens de son repos un ennemi cent fois plus insupportable que celui dont on se rappelle si vivement.

l'injustice & la malignité ! Car enfin , mon cher Auditeur , que gagnez-vous en vous livrant aux noirs accès d'une passion que le bon sens condamne , & que J. C. vous ordonne si positivement de chasser loin de vous ? Guérit-on le mal à force de l'irriter ? Rend-on par là sa condition meilleure ? Et que vous revient-il de ce ressentiment insensé dont vous êtes la première , ou plutôt la seule victime , que l'aigreur & le fiel dont votre ame est sans cesse abreuvée ? Car c'est une loi de la justice éternelle , remarque St. Augustin (1) , que tout homme déréglé trouve , dans son propre déréglement , la juste punition qu'il a méritée.

Ainsi , mes FF. , dès qu'on s'éloigne de Dieu , malgré l'ordre sagement établi par sa justice ; dès qu'on s'élève contre sa loi , dans un point sur-tout aussi essentiel que l'amour des ennemis ; dès qu'on n'écoute plus cette voix paternelle , qui , par la bouche de J. C. , nous ordonne de les aimer ; ah ! dès lors on trouve dans sa révolte le prompt châ-timent de sa révolte même. Le péché ,

(1) *Confess.* 1 , cap. 4^o.

comme dit l'Écriture, se place aussi-tôt à notre porte : il devient, entre les mains du Seigneur, comme l'instrument & le ministre de ses vengeances à l'égard des rebelles ; *statim in foribus peccatum aderit* (1).

Rien de plus vrai, mon cher Auditeur, & vous m'en fournissez une preuve bien décisive. Répondez-moi donc, & soyez de bonne foi. D'où vient cet air chagrin, ce regard colere & cet abattement qui défigure votre visage ? *quare iratus es ? & cur concidit facies tua* (2) ? N'est-il pas vrai que ce chagrin, ce courroux, cet abattement n'ont d'autre cause que la haine qui les produit ? N'est-il pas vrai que votre ame est triste, languissante & désolée, depuis qu'elle gémit sous la tyrannie de cette passion discole ? N'est-il pas vrai que tous ses jours, autrefois si calmes & si sereins, sont désormais pour elle des jours sombres & orageux ; tous les objets insipides & sans attrait, depuis que celui de son aversion l'occupe toute entière, la blesse & la déchire ? Oui, répondez-vous,

(1) *Genes.* 4.(2) *Ibid.*

rien de plus vrai ; je reconnois mon injustice, & j'avoue que mon péché se présente incessamment devant moi ; *peccatum meum contra me est semper* (1).

S'il en est ainsi, répond St. Jean Chrysostome, quel intérêt n'avez-vous pas de rappeler promptement le calme dans votre ame, & d'appaier les flots intérieurs dont elle est agitée ? Et comment y réussirez-vous qu'en la purifiant du levain qui l'aigrit, l'infecte & la corrompt ? Quelle folie d'ailleurs, & quel mécompte de se rendre malheureux & criminel tout ensemble ; d'anticiper, si j'ose le dire, sur le tourment des réprouvés destinés à se haïr & à se maudire éternellement ; de renoncer aux douceurs de la charité chrétienne, aux charmes de cette paix divine qui surpasse tout sentiment, au bonheur promis aux pacifiques, à la qualité glorieuse d'enfans de Dieu, au titre honorable de freres de J. C. ; & de faire assez peu de cas d'une ame immortelle, pour la sacrifier avec ses prétentions & ses espérances : & à quoi ? à des objets dont on ne peut se

(1) *Psal. 50.*

diffimuler l'injustice & la puérilité. Je dis la puérilité. Hé que faut-il le plus souvent pour diviser les esprits, pour aliéner les cœurs, pour aigrir les sentimens, pour introduire le divorce, pour bannir la paix la mieux établie, pour éteindre tout-à-coup l'amitié la plus intime & la plus tendre ? Hélas ! un rien suffit pour opérer ces étranges métamorphoses. Que faut-il pour cela ? Un air d'inquiétude ou d'indifférence que le cœur défavoue aussi-tôt, une parole échappée sans réflexion & dans un moment d'humeur. Que faut-il ? Un mince intérêt dont l'oubli mériteroit à peine le nom de sacrifice. Que faut-il ? Une opposition de sentimens, où la vanité blessée par le feu de la dispute, & honteuse de sa défaite, ne pardonne pas à la raison l'avantage d'avoir triomphé. Que faut-il ? Un rapport peu fidelle, une réflexion maligne de ces esprits outrés, qui ont le malheureux talent de grossir & d'envenimer tout ce qui passe par leur bouche. Que faut-il ? Une correction trop vive peut-être ou trop précipitée, mais qui, malgré ce contre-temps, n'est pas moins sa-

lutaire. Que faut-il encore ? L'inflexible droiture d'un homme de bien assez courageux pour ofer nous déplaire , & assez généreux pour sacrifier son intérêt au nôtre , en nous disant la vérité. Sans doute nous voudrions être flattés & applaudis ; mais , plein de compassion pour nos foiblesses , il abandonne cet indigne manège aux vils adulateurs que nous avons l'imprudence de croire & le malheur de lui préférer. Ainsi , le seul ami qui mérite véritablement notre confiance & notre estime , est le seul néanmoins qui s'attire les marques de notre haine & de notre ingratitude.

Et voilà , Grands du monde , le malheur particulier de votre condition. Accoutumés de bonne heure aux perfides accens de la flatterie , vous prétendez qu'on adopte sans examen tous vos préjugés , & qu'on adore jusqu'à vos erreurs. Vous ne pouvez souffrir ni la vérité qui vous humilie , ni ceux qui vous l'annoncent : aussi Dieu , par une disposition terrible de sa justice , permet à un esprit menteur de s'emparer de la bouche de vos Panégyristes , aussi zélés pour l'avancement de leur fortune , qu'indifférens pour celui de

votre gloire ; *Dominus dedit spiritum mendacii in ore omnium Prophetarum tuorum* (1). Ainsi, le mensonge & la séduction assiegent vos demeures, tandis que la vérité proscrire s'éloigne pour jamais de vos oreilles, au grand préjudice de votre réputation & de votre salut. Cependant vous affectez au-dehors un zele ardent pour cette vérité ; vous exigez qu'on vous parle avec franchise ; le moindre déguisement offenseroit votre délicatesse, dites-vous. Je vous prie, disoit Achab au Prophete Michée, de me parler au nom du Seigneur, & je vous conjure de ne me rien dire que selon la vérité ; *te adjuro, ut mihi non loquaris nisi quod verum est, in nomine Domini* (2). Quel zele apparent ! quelles vives instances ! quel empressement ! quelle impatience d'entendre le langage de la vérité ! Cependant pour l'avoir dite, cette vérité si ardemment réclamée, l'infortuné Prophete se voit chassé comme un imposteur, & traité comme un criminel. Qu'on le conduise en prison, dit Achab, & qu'on lui donne un peu d'eau & de pain ;

(1) *II. Paral. 18.*(2) *Ibid.*

mittite hunc in carcerem, & date ei panis modicum, & aquæ pauxillum (1). Après cela, fiez-vous aux confidences mystérieuses de certains personnages accoutumés comme les Grands aux douces paroles de l'adulation: comptez sur leurs confidences; mais foyez assuré de leur déplaire, & d'en faire autant d'ennemis, si vous avez le courage de combattre leurs idées, & de leur dire la vérité, qu'ils ne vous demandent sous un air de candeur que pour vous engager à la trahir.

Vains & superbes mortels! apprenons à nous connoître, & gémissons à la vue de nos miseres. L'Histoire est le tableau des événemens passés, & des personnages divers qui successivement ont paru dans le monde. Les acteurs sont différens, il est vrai; mais les rôles sont à peu-près les mêmes. Beaucoup d'Achabs, très-peu de Michées; voilà ce que nous voyons encore, & ce qu'on a toujours vu. Car, dit le Sage, qu'est-ce qui a été autrefois? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait? C'est ce qui se fera dans la suite des âges.

(1) II. Paral. 18.

Rien n'est nouveau sous le soleil ; *nihil sub sole novum* (1). De cette vérité d'expérience , concluons , avec un Ancien (2) , que dans tous les temps la complaisance fait les amis , & la vérité les ennemis. Combien d'hommes excellens rebutés , de sages Ministres proscrits & disgraciés dans toutes les nations & dans tous les siècles , pour avoir osé la dire cette vérité sainte , & si digne d'être écoutée ! O Rois ! cherchez dans ses oracles l'intelligence & le grand art de régner : instruisez-vous à son école , ô vous tous qui devez juger la terre ! *Erudimini qui judicatis terram* (3) !

Nous avons considéré jusqu'ici la cause de nos inimitiés , dont la vraie source est dans un cœur dominé par les passions , qui en maîtrisent le mouvement.

Maintenant il faut considérer cette haine dans des effets relatifs à la passion particulière qui les inspire. Quoi de plus injuste , de plus honteux , & même de plus cruel ! Est-ce l'ambition qui tend sans relâche à s'élever , à primer , à briller dans le monde ?

(1) *Eccles. 1.* (2) *Térence.* (3) *Psalm. 2.*

Passion qu'on regarde parmi les Grands comme une vertu mâle & courageuse, dont la culture est une bienfiance, ou plutôt une obligation d'état; passion qu'on ne peut négliger sans avilir cet état, & s'en montrer indigne; passion véhémence, facile à s'enflammer, qui, dans son effervescence, rend l'ambitieux qu'elle possède aussi déraisonnable qu'injuste. Injuste envers ses amis. Ils cessent de l'être, dès qu'ils deviennent ses compétiteurs. Il ne leur trouve plus cette candeur, cette droiture, cette générosité, ce fond de bienfiance & d'honneur, ce désintéressement héroïque, ce caractère heureux, ces nobles sentimens, ces manieres obligeantes, ce commerce enchanteur, qui l'avoient si long-temps charmé & si fortement attaché à leur personne. Dès ce moment, le cœur refroidi passe tout-à-coup du zèle à l'indifférence, de l'amour à la haine. Il éclate contre ses concurrens en plaintes & en murmures. Il a été malheureusement la dupe de leurs grimaces & de sa crédulité. Ce sont, s'il faut l'en croire, des hommes dangereux, pétris de fraude & d'artifice : hypocrites profonds,

fonds , qui jouent adroitement la Religion & l'honneur , & qui doivent uniquement à ces lâches moyens la faveur dont ils abusent , & la place qu'ils ont emportée à son préjudice. Malheureux , ajoute-t-il , celui qui ne les connoît pas , plus malheureux celui qui apprend à les connoître. C'est-à-dire , que l'ambitieux déchu de ses espérances , aigri par la honte & par la douleur , est assez injuste pour blâmer dans ses compétiteurs ce qu'il approuve dans soi-même.

Il trouve mauvais qu'ils aspirent à telle place , & que pour y parvenir , ils emploient la protection des Grands , le crédit de leurs amis , les sollicitations , les prières , les assiduités , les complaisances , les services ; en un mot , les moyens divers qu'il emploie lui-même , sans penser qu'il est ou coupable avec eux , ou qu'ils sont innocens avec lui ; ou , pour mieux dire , le voilà seul injuste , & seul déraisonnable. Car enfin , quelle injustice & quelle inconséquence de s'élever contre un homme , parce qu'il a les mêmes prétentions que nous , & de le blâmer , parce qu'il nous ressemble ? Injuste

envers ses protecteurs. Ils n'en font jamais assez, quoi qu'ils puissent faire; il déteste leur indolence, & bientôt leur personne. Leur zele, dit-il, brille seulement à l'ombre du mystere, & dans le secret des protestations; mais s'agit-il de paroître? il s'éclipse au grand jour. Injuste envers ses maîtres. Il ne voit dans la distribution de leurs faveurs, que des choix indignes, des préventions pitoyables & des partialités odieuses. Injuste envers soi-même. Il n'examine pas s'il est digne en effet du poste où il aspire; s'il a la force & les talens nécessaires pour en soutenir le poids & en remplir les devoirs. Son ambition lui tient lieu de mérite comme de vocation. Le sanctuaire lui-même où la piété craintive n'entra jamais qu'en tremblant; oui, le sanctuaire n'a rien d'assez redoutable pour en imposer à sa témérité: il faut donc, ou lui ouvrir ces barrières terribles qui en défendent l'entrée aux profanateurs; il faut donc fouler aux pieds toutes les Lois de la conscience & de l'honneur; il faut donc sacrifier les regles saintes à l'importunité scandaleuse de ses empressemens & de ses

brigues indécentes ; il faut donc livrer le troupeau de J. C. aux mœurs profanes d'un Pasteur sans capacité comme sans vertu , d'un Pasteur qui ne saura ni le nourrir du pain de la parole , ni le conduire dans les voies du salut , ou s'attendre à tous les effets d'une haine d'autant plus implacable , qu'il est moins en état de sentir son injustice & de reconnoître son indignité.

Ce ne sont là cependant que les foibles étincelles d'un feu qui cherche toujours à s'étendre ; ce sont les premiers élans d'une passion qu'une heureuse impuissance contraint de se renfermer dans le secret du cœur , & de se cacher dans la clandestinité de ces malignes censures , qui n'ont d'autres témoins que les confidens , ou peut-être les complices de sa malignité. Ce n'est donc pas ici qu'on peut découvrir l'énergie & la violence de la passion dont il s'agit. Non , Chrétiens , contemplez ces hautes régions qu'habitent les Grands & les Princes du peuple ; c'est là que la haine enflammée par l'ambition , ne connoissant plus ni la Religion , ni la nature , se livre à ses transports

atroces, & se glorifie de ses fureurs scandaleuses. En un mot, dès que la haine a soufflé son venin au cœur de l'ambitieux, quel funeste embrasement n'y cause-t-il pas ? C'est un feu dévorant que rien ne peut éteindre, ni les lois les plus saintes, ni les devoirs les plus sacrés, ni les liens les plus intimes.

Ainsi nous voyons certaines familles que l'ambition mit jadis en concurrence, nourrir des antipathies & des inimitiés qui ont passé des peres aux enfans, comme un héritage de malédiction, & un engagement domestique à se croiser, à se supplanter, à se détruire. On garde peut-être encore certaines mesures, on ménage certains dehors ; mais les affections & les sentimens ne se rapprochent plus. Un pere qui se dit Chrétien, apprend à ses enfans que le premier devoir imposé par leur naissance, est de renoncer à l'esprit, & de violer par intérêt de famille, & par principe d'honneur, la premiere Loi du Christianisme. Quel honneur ! & quel devoir funeste !

O fatale & cruelle ambition ! tyran barbare du cœur humain, de combien d'hor-

reurs n'as-tu pas rempli l'Univers ? combien de scènes tragiques ont signalé tes fureurs ? C'est elle, oui, c'est l'ambition qui mit aux mains d'Absalom les armes dont ce fils exécutable tenta de percer le cœur d'un père fugitif, & d'arroser de son sang les degrés du Trône qu'il avoit osé lui ravir. Vous détournâtes ce coup affreux, ô mon Dieu ! & ce fils parricide eut une fin digne d'un tel monstre & de son projet abominable.

Mais ce qu'on auroit de la peine à se persuader, si une expérience journalière ne l'attestoit à la honte de l'humanité, c'est, mes FF, de voir l'intérêt, vil enfant de l'avarice, porter la guerre & le divorce dans le sein même de ces familles qu'on citoit pour exemple de la paix & de l'amitié fraternelle. Voyez comme ils s'aiment les uns les autres dans cette heureuse famille, disoit-on d'eux comme des premiers Chrétiens ! quelle union des cœurs ! quelle douce harmonie ! hé qui pourra jamais rompre des liens si charmans & si tendres ? Qui le pourra, mes FF. ? L'intérêt. Si l'opinion, comme on l'assure, est la reine du monde,

l'intérêt en est le tyran. C'est lui qui envenime les cœurs les plus doux & les plus pacifiques ; lui qui rompt les liens les plus forts ; lui qui altere & dissoud les relations les plus intimes ; lui qui méconnoît les droits du sang, droits sacrés dont le mépris est en abomination aux yeux du Pere commun de tous les hommes ; lui qui sacrifie indignement la Religion & la nature aux prétentions inexorables d'une cupidité lâche & fordide, qui se croit toujours lésée, qui ne dit jamais c'est assez ; lui qui pour les minces débris d'une succession charnelle, arme les freres contre les sœurs, les sœurs contre les freres, les maris contre leurs épouses ; lui qui les rend étrangers, & bientôt invisibles les uns aux autres ; lui enfin, qui jette dans leurs ames ulcérées la semence d'un acharnement, qui souvent aboutit à la ruine totale de leur fortune, & au point d'une antipathie qui survit à leur existence, antipathie que le temps & l'éternité n'effaceront jamais.

Je dis le temps. Hélas, Chrétiens ! représentez-vous ce frere mourant, & si connu

par son aversion contre ses proches. Le voilà sous le glaive de la mort prête à frapper son dernier coup. Le voilà lui-même sur le point de paroître devant le Tribunal d'un Dieu terrible dans ses vengeances. Le voilà qui touche aux portes redoutables d'un monde inconnu. Les voiles funebres du trépas ont presque fermé ses yeux. Le trouble, la terreur, mille pensées désolantes portent la consternation dans son ame. Enfin, dans cet état d'angoisse & de saisissement, il cede, ou paroît céder aux touchantes exhortations du charitable Pasteur, qui lui présente l'image sacrée d'un Dieu mort pour ses ennemis. Je pardonne aux miens, répond-il, d'une voix qu'on entend à peine : mais il laisse dans ses dernières dispositions un témoin qui le dément; & ses proches exclus de son héritage, apprennent de son exemple que la crainte même d'une éternité malheureuse n'a pu rouvrir à leur égard l'entrée de son cœur. Or, Chrétiens, cette éternité ne changera pas des sentimens que le temps & la Religion n'ont pu changer.

Voilà, mes FF., une foible, mais humili-

liante peinture des miseres humaines. Mais quoique l'intérêt, fordide enfant de l'avarice, étouffe dans certaines circonstances la voix du sang, cette voix si forte & si puissante ; quoiqu'il seme la discorde, la haine & la division entre des hommes destinés par la nature à s'aimer, à s'aider, & à mettre leur plus grand intérêt dans la réciprocité de leurs affections, & dans le concours de leurs services mutuels : cependant, mes FF., il est une passion infiniment plus dangereuse dans ses effets, & plus cruelle dans ses transports, que l'intérêt le plus minutieux. Celui-ci produit quelquefois la haine ; l'autre la pousse toujours jusqu'à la fureur. L'intérêt peut méconnoître les droits du sang ; l'envie (puisqu'il faut la nommer) l'envie le déteste ce sang, & souvent aspire à le répandre. L'homme intéressé, fidelle au plan de l'avarice, n'a communément d'autre objet que l'économie la plus sévere dans l'usage de ses biens. Indifférent pour les places honorables qui pourroient le donner en spectacle, il vise de préférence à ces emplois lucratifs qui

peuvent lui faciliter l'augmentation de sa fortune. L'homme envieux embrasse tout : richesses, honneurs, dignités, puissance, crédit, rien n'échappe à l'avidité de la passion qui l'affervit. Passion lâche & diffamée, terrible néanmoins dans ses effets, elle fuit la lumière, & va cacher ses chagrins avec ses opprobres dans les réduits les plus obscurs du cœur humain. Telle qu'une furie altérée de sang & remplie de fiel, c'est là que l'envie conçoit & enfante ces projets homicides qui font pâlir la nature.

Hélas, Chrétiens ! le plus mince prétexte, le motif le plus vain, le plus puérile même, suffisent pour exciter ses fureurs. Combien de fois ces ridicules motifs n'ont-ils pas occasionné ces projets sanguinaires & ces complots barbares, qui ont changé des hommes auparavant pacifiques, en autant des monstres abhorrés de la nature, & proscrits comme étrangers à l'espèce humaine ? L'Écriture nous en fournit un exemple mémorable dans les enfans de Jacob ; exemple d'autant plus surprenant, qu'il remonte aux jours innocens de la vie pastorale, &

qu'il regarde les arrières-petits-fils d'Abraham, & les peres de la nation sainte. Cependant, on vit ces hommes qu'une vie si douce & si paisible auroit dû rendre plus enclins à la tendresse, & plus accessibles à la pitié; on les vit, dis-je, s'irriter contre leur frere Joseph, &, dans l'excès de leur aversion, conspirer contre sa vie. Et que fallut-il pour cela? Ce qu'il fallut, mes FF.? Quelques marques de prédilection échappées à la tendresse paternelle envers ce fils digne par ses vertus & par ses qualités aimables, de cette préférence. Que fallut-il encore? Une robe d'un tissu de différentes couleurs. Que fallut-il enfin? Le récit peu discret de certains songes, présages mystérieux de sa grandeur future; indiscretion au reste bien pardonnable dans la bouche d'un enfant. Mais l'envie ne pardonne pas; le prétexte le plus léger, le motif le plus frivole suffisent pour la porter aux excès les plus inhumains. Ainsi, ni l'âge encore tendre de Joseph, ni la simplicité de cet enfant si tendrement chéri de son pere, ni son innocence, ni les graces de sa person-

ne, qui semblent parler en sa faveur, tous ces avantages ne peuvent le soustraire à la meurtrière & implacable antipathie de ses freres; d'aussi loin qu'ils l'apperçoivent, ils se disent l'un à l'autre: voici notre songeur qui arrive, & sa mort est résolue. *Venite occidamus eum.* Voilà, mes FF., à quel excès l'envie cruelle & intraitable peut porter la nature même. « O vous, s'écrie » à ce sujet le grand St. Ambroise! vous » que Dieu a rendu peres ou meres, aimez » vos enfans avec une affection pleine de » sagesse. Vous leur devez à tous votre » amitié. Soyez justes dans la distribution » que vous en faites: & si vous en avez » plus pour l'un d'eux que pour les autres, » cachez-la dans votre cœur, de peur qu'en » la découvrant, vous ne lui attiriez l'envié » de ceux dont vous devez tâcher au con- » traire de lui procurer l'estime & l'affec- » tion. C'est là aimer véritablement un fils » que le rendre aimable à tous ses fre- » res. La gloire d'un pere & d'une mere » vraiment sages, est la paix & l'union de » leur famille. Comme la nature a égalé

» vos enfans en leur donnant à tous par
 » leur naissance le même privilege de la
 » vie , ayez foin aussi de leur partager
 » également ce don précieux , en répan-
 » dant sur tous les marques de votre ten-
 » dresse & les effets de votre bonté. »
*Jungat liberos æqualis gratia quas junxit
 æqualis natura* (1).

Mais avançons ; & des cabanes de ces bergers inhumains , transportons - nous en esprit à la Cour du premier Roi d'Israel. Qu'y verrons-nous , mes FF. ? Nous y verrons l'envie sombre & déchirante assise sur le même trône à côté de Saül. Nous y verrons ce malheureux Prince dans les noirs accès de la manie qui le possède , livré nuit & jour , tantôt à la démence , tantôt aux transports furieux , tantôt aux lâches projets d'une passion qu'il ne peut ni calmer , ni satisfaire. Hélas ! quel funeste changement n'opere pas dans son ame cette passion cruelle & implacable ? quelle tyrannie ! quelle torture intérieure ! quel brusque passage des sentimens de l'admiration à ceux de la ja-

(1) *Ambr. lib. de Joseph. Patriarcha.*

lousie, & des fureurs de la jalousie aux emportemens de la colere ! Eh que fallut-il pour exciter ces emportemens & ces fureurs ? Ce qu'il fallût, mes FF. ? (j'ai honte de le dire) les chansons & les danfes de quelques femmes d'Israël, admiratrices de David, & enthousiasmées de ses exploits, produisirent cet effet dangereux. Hé quoi ! Saül avoit admiré lui-même le vainqueur de Goliath ; il avoit baisé la main triomphante qui venoit d'abattre l'insultant colosse dont l'audace bravoit & défoit au combat les plus vaillans hommes de son armée. Après une victoire si glorieuse & si peu attendue, Saül étonné d'une valeur si rare & si précoce, voulut toujours avoir David auprès de lui, & ne lui permit pas de retourner dans la maison de son pere ; *& non concessit ei ut reverteretur in domum patris sui* (1).

Voilà donc l'heureux David dans la plus haute faveur : tout lui présage un avenir plus prospere encore. Saül n'a des yeux & des caresses que pour lui ; mais dès qu'il

(1) *Lib. I. Reg. 18.*

entendit ces femmes, qui dans leurs chansons & dans l'ivresse de leur joie, se répondoient l'une à l'autre, en disant : Saül en a tué mille, & David en a tué dix mille ; ces paroles, peu flatteuses à la vérité pour un Souverain, lui déplurent étrangement, & allumerent dans son cœur les feux d'un courroux que rien ne peut éteindre désormais : *iratus est Saül nimis, & displicuit in oculis ejus sermo iste* (1). Dès ce moment fatal, remarque l'Écriture, Saül regarda David de mauvais œil. Il ne vit plus que le rival de sa puissance & l'usurpateur de son trône, dans le jeune Héros que l'admiration publique lui préfère. Ils ont donné, dit-il, dix mille hommes à David, & à moi mille ; que lui reste-t-il après cela que d'être Roi ? *Quid ei superest nisi solum regnum* (2) ?

O que l'envie est ombrageuse ! qu'elle est injuste dans ses soupçons, & fautive dans ses raisonnemens ! Quel malheur par conséquent pour un Prince, dès qu'oubliant ce qu'il doit à la Majesté Royale, il se livre à la véhémence de cette passion cruelle

(1) *Lib. I. Reg. 18.* (2) *Ibid.*

& imprudente ! L'exemple de Saül suffit pour nous en convaincre. Quelle conduite en effet ! Il veut perdre David, qu'il redoute comme un ambitieux, aspirant de loin à la Souveraineté, & méditant à loisir la ruine de sa maison : & il a l'imprudence de lui en fournir les moyens ; tant la jalousie est aveugle dans ses préventions, & inconséquente dans ses démarches. Saül voyant, dit l'Écriture, que le Seigneur étoit avec David, commença de l'appréhender ; c'est pourquoi il l'éloigna de sa personne, & lui donna le commandement de mille hommes : *fecit eum tribunum super mille viros* (1). C'est-à-dire, qu'il lui mit les armes à la main, sans faire attention que ce dangereux guerrier, dont il se méfie, pourroit bien, tôt ou tard, les tourner contre lui-même. Quoi de plus mal concerté, me direz-vous ? Je l'avoue, mes FF. ; cependant cette conduite de Saül, qui contrarie ouvertement son injuste méfiance, tout comme l'opinion des pernicious dessein qu'il impute faussement à David ; cette conduite, dis-je, déceit dans l'âme

(1) *Lib. I. Reg. 18.*

de Saül une politique aussi lâche que perfide, mais bien digne d'un Roi que l'esprit de Dieu ne conduit & ne touche plus. Soyez seulement courageux, disoit-il à David, & combattez pour le service du Seigneur : *præliare bella Domini* (1); & en même-temps il disoit en lui-même : je ne veux point le tuer de ma main, mais je veux qu'il meure de la main des Philistins. Quelle délicatesse de conscience ! quel plaisant scrupule ! Il ne veut pas tremper les mains dans le sang de David : *non fit manus mea in eum* (2); & il l'expose aux armes des Philistins, qu'il regarde comme les ministres de sa haine & les exécuteurs de sa vengeance : *sed fit super eum manus Philistinorum*. Affreuses, mais vaines ressources ! Un bras invisible & tout-puissant protège le juste, & le couvre d'un bouclier impénétrable aux fleches de l'ennemi. Toujours prudent & par-tout vainqueur, David compte ses triomphes par ses combats; aucun trait des Philistins ne parvient jusqu'à lui, parce que le Seigneur étoit avec lui : & *Dominus erat cum eo* (3).

(1) *Lib. I. Reg. 18.* (2) *Ibid.* (3) *Ibid.*

C'est ainsi que Dieu, protecteur attentif de l'innocence, confond les mesures sanguinaires de Saül. Il veut perdre David ; & , contre ses intentions, il contribue lui-même à la gloire d'un ennemi dont la célébrité fait l'admiration de tout Israël : ennemi d'autant plus coupable à ses yeux, que dans tous les combats il fait paroître plus de conduite & de valeur que tous les Officiers de ce Prince les plus expérimentés & les plus braves. Oui, le nom de David vole de bouche en bouche : Israël & Juda l'aiment avec transport, parce que c'est lui qui, dans toutes ces expéditions militaires, marche à leur tête, & les conduit toujours avec autant de sagesse que de succès. Or voilà, Chrétiens, ce qui fait le crime de David, le tourment de Saül, & la source de son désespoir.

Après cela, mon cher Auditeur, livrez-vous aux terribles convulsions de l'envie : rangez-vous, si vous l'osez, sous les viles enseignes de cette ignoble & détestable passion ; mais n'oubliez pas que vous en serez la première victime. A Dieu ne plaise, me direz-vous : admirateur sincère de la vertu,

je lui rends mes hommages respectueux partout où je la trouve. Ennemi déclaré de l'envie, je la déteste comme le plus affreux de tous les vices, le plus infame & le plus indigne de l'homme. C'est le crime des Anges apostats. C'est le crime de Caïn, meurtrier de son frere Abel. C'est le crime projeté par Esaü; le temps de la mort de mon pere arrivera, disoit-il, & je tuerai mon frere Jacob: *venient dies luctûs patris mei, & occidam fratrem meum Jacob* (1). Malheur par conséquent, anathême à ces esprits superbes, & à leurs indignes imitateurs.

Mais il est des lois dictées par l'honneur qu'on ne peut enfreindre ni décliner, sans s'avilir soi-même. Si j'aspire donc à me venger de quelque ennemi, c'est toujours sous la garantie, & conformément aux séveres maximes de l'honneur.

De l'honneur, dites-vous? Mais sans vous citer au Tribunal des Lois de la Religion, plus impérieuses encore, dites-moi, je vous prie, pourquoi dans ces temps anciens où la terre étoit peuplée de Sages &

(1) Gen. 27.

de Héros, ce fantôme de l'honneur fut-il si généralement & si profondément ignoré dans le sens que vous l'entendez ? Pourquoi tant de grands hommes, soit Grecs, soit Romains, signalés par tant de victoires, n'ont-ils jamais encensé les Autels de cette vaine idole, apportée parmi nous par ces peuples barbares qui ravagerent & détruisirent enfin cet Empire immense dont les vastes débris forment encore de si puissantes Monarchies ? Dites-nous encore, pourquoi les Sages du Paganisme, ces hommes célèbres, ont-ils unanimement condamné les transports & les fureurs de la vengeance ? Pourquoi dans leurs savans écrits tant de magnifiques éloges du pardon & du mépris des injures ? Pourquoi des notions également saines & sublimes sur la générosité, la grandeur d'ame, la clémence, la justice & la magnanimité que les procédés les plus offensans ne doivent jamais altérer ? Il est beau de pardonner, disoient-ils ; on doit de l'indulgence à ceux qui nous ont manqué, & du mépris à ceux qui nous ont malicieusement offensés. Voilà, mes FF., ce

qu'avoient appris des Philosophes Païens à la simple école du bon sens & de la raison.

Et nous, instruits à l'école de J. C. ; nous, éclairés par sa lumière , soutenus par sa grace , membres de son corps mystique , vivans sous la surveillance de son amour envers les hommes , & la tutelle de la charité qui doit les unir entr'eux ; nous qui sommes enfans d'un même pere , conduits par un même chef , rassurés par les mêmes promesses , animés par les mêmes espérances , destinés à la même gloire , aspirans au même bonheur ; nous enfin qui avons J. C. pour Maître & pour Législateur ; J. C. , dis-je , qui nous élève aux idées les plus sublimes , & aux efforts les plus étonnans de la générosité chrétienne , quel intérêt n'avons-nous pas d'écouter ses oracles , & d'en faire la regle de nos mœurs ? Mais que vous apprennent ces oracles divins ? Le voici , Chrétiens. Si vous voulez entrer dans le Sanctuaire de la vie bienheureuse , nous dit-il , gardez les commandemens : *serva mandata*. Quels sont , mes FF. , ces commandemens ?

Ils font tous renfermés dans le grand précepte de l'amour. Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai toujours si tendrement aimés, disoit-il à ses Apôtres. Mais cet amour, loin d'être concentré parmi vous seuls, doit s'étendre à tous les hommes, & embrasser tous les siècles à venir. Toute exclusion vous est sévèrement interdite, comme une infraction criminelle d'une loi de paix & de support que je veux établir à perpétuité parmi les sectateurs de ma doctrine. Aimez donc vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour vos persécuteurs, vos calomniateurs les plus injustes & les plus ardents à vous nuire: c'est la seule vengeance permise désormais aux fidèles observateurs de ma Loi sainte; *orate pro persequentibus & calumniantibus vos* (1).

Cependant, Chrétiens, malgré ces grandes pensées & ce haut degré de perfection où J. C. prétend nous élever, nous osons renouveler dans le sein du Christianisme les maximes rigoureuses & la sévère

(1) *Matth.* 5.

police des anciens Hébreux; *dentem pro dente, oculum pro oculo* (1). Que dis-je? Nous enchérissons même sur la rigueur de ces maximes, appelées par St. Augustin la justice des injustes. Car enfin la Loi du Talion paroît assez raisonnable. Elle suppose d'ailleurs une offense réelle, & un coupable juridiquement convaincu. Elle proportionne la punition à l'offense. Elle met un frein légal aux emportemens arbitraires de l'offensé, & prescrit à sa vengeance les bornes précises qu'il ne peut franchir impunément. Utile & sage précaution, remarque St. Augustin. Eh quoi! dit ce Pere, ne voyons-nous pas chaque jour des hommes légèrement offensés éclater en menaces, pousser le ressentiment jusqu'à la mort de leurs ennemis, & à l'effusion du sang odieux dont ils sont altérés? A peine encore cet attentat barbare suffit-il à l'assouvissement de leur vengeance. La Loi, poursuit St. Augustin, voulant donc prescrire de justes bornes aux excès du vindicatif, a établi la peine du Talion. Ainsi ces paroles; œil pour œil,

(1) *Exod. 22.*

dent pour dent, &c. ne vont pas à fomenter la fureur de l'offensé, mais à la réprimer & à la contraindre : *dentem pro dente, oculum pro oculo, non fomes, sed limes furoris est* (1).

Cependant, mes FF., des hommes qui se disent les adorateurs d'un Dieu de paix, franchissent, au nom de l'honneur, ces bornes antiques. Insensés ! ils mettent le poignard à la main d'un forcené, déjà plein de fureur. Allez, lui dit-on, allez où l'honneur vous appelle, & lavez dans le sang de votre ennemi l'affront que vous en avez reçu. Vainqueur ou vaincu dans le combat, qu'importe à la bravoure ? Toujours supérieure à la crainte, elle ne redoute ni le sort des armes, ni la perte de la vie ; il lui suffit de sauver l'honneur. O l'admirable système ! Combien de bouches vont célébrer la gloire d'un mortel assez courageux pour devenir le bourreau d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un bienfaiteur peut-être, dont la perte irréparable jette la désolation dans le sein d'une famille désespérée qui sanglote sur le

(1) Aug. lib. 19, cont. Faustum, c. 25.

cadavre d'un pere égorgé par un furieux ! C'est donc là , Chrétiens , l'ouvrage merveilleux de l'honneur , & le résultat admirable de ses lois. Je le veux : mais daignez m'écouter.

Si tous les brigands d'une nation quelconque ; si tous les voleurs , les assassins , les vagabonds , les gens diffamés & flétris qu'elle renferme ; si , dis-je , de tels hommes s'avisent de se réunir & de former un nouveau code de lois , pourroient-ils en imaginer de plus extravagantes ou de plus barbares que celles de nos prétendus braves ? Ils les alleguent cependant comme l'ouvrage par excellence de l'honneur , l'aliment essentiel du courage , & le noble soutien des vertus guerrieres. Oui , lorsque cet honneur se porte vers un objet réellement honorable & digne de son zele ; oui , lorsqu'il s'agit de voler au secours de la patrie , de combattre ses ennemis , d'assurer le repos , la fortune & la vie des citoyens ; à ces traits sublimes je reconnois l'honneur ; je me livre avec transport aux sentimens de l'admiration & de l'enthousiasme que ce grand objet m'inspire ;

m'inspire ; je me sens ému , touché , pénétré jusqu'aux larmes. C'est le tendre hommage d'un être sensible envers un être supérieur auquel cet hommage semble l'unir & l'associer.

Mais pour cette furie atrabilaire qui respire le carnage & la destruction ; mais pour ce monstre altéré de sang , contre lequel s'élève l'humanité , la raison , le bon sens , la pitié , la nature , les lois divines & humaines , celles de nos Souverains , les cris unanimes de tous les Sages anciens & modernes , les anathêmes enfin du véritable honneur dont il prend la livrée & usurpe le nom ; pour ce monstre , dis-je , on doit le détester & le proscrire comme un mal épidémique , & un des fléaux les plus humilians qui puissent dégrader ou détruire l'espece humaine. C'est un fruit de mort & un héritage de malédiction transmis par nos aïeux , hommes grossiers & féroces , qui n'avoient d'autre regle que les voies de fait , d'autre loi que celle du plus fort , d'autre Juge que leur épée. C'est là cet héritage affreux dont nos duélistes se sont rendus exclusivement

les propriétaires , les panégyristes & les zélés défenseurs.

Ici, Chrétiens , la raison déconcertée ne revient pas de son étonnement. D'où vient, dit-elle, d'où peut venir sur l'esprit de certains hommes l'ascendant magique d'un être idéal & purement abstrait; ouvrage ridicule du délire & des rêves de l'opinion ? Par quelle fatalité, par quel enchantement arrive-t-il néanmoins que cet absurde fantôme de l'honneur , dont les partisans insensés , quoique proscrits par les lois & les sermens du Prince , quoique privés encore de l'espoir du pardon , poussent néanmoins le fanatisme & l'extravagance envers cette idole , jusqu'à lui sacrifier leur vie , leur fortune , leur conscience & leur salut ; jusqu'à noter d'infamie l'homme sage & vertueux qui refuse de les imiter ? C'est un lâche , disent-ils , qui porte l'opprobre sur le front. Indigne de paroître parmi les hommes , qu'il fuie dans les bois , qu'il se cache au milieu des forêts avec les animaux sauvages qui les habitent.

Chose admirable , Chrétiens , & digne de remarque ! L'un de nos plus grands Rois ,

par de sages édits , a prétendu rendre à jamais son peuple humain , paisible & raisonnable , répondre aux vœux de la patrie , calmer ses inquiétudes , réprimer la licence , en prévenir les suites funestes , & assurer le repos de l'Etat , comme le bonheur de ses peuples. Rien de plus digne de la sagesse d'un si grand Monarque. Mais nos fameux duélistes ne pensent pas de même. Intrépides appuis des coutumes antiques , ils les soutiennent aux dépens de leur vie , malgré les lois du Souverain , qui proscriit ces coutumes barbares & destructives. Or , mes FF. , à qui en croirons-nous ; ou à l'autorité fondée sur la justice , ou à la folie révoltée contre l'autorité ? Mais laissons dans leur aveuglement ces frénétiques obstinés , qui ferment volontairement les yeux à la lumière , & le cœur à la soumission. Écoutons plutôt la douce voix & les touchantes instructions du Disciple bien-aimé , cet Apôtre par excellence de la sainte dilection. Une preuve , dit-il , que nous sommes passés de la mort à la vie , c'est que nous aimons nos

freres : *quoniam diligimus fratres* (1). Cet amour, en effet, est le caractère sublime de la loi de grace, & la marque distinctive qui l'annonce. Ainsi, tout homme qui n'aime pas son frere, poursuit-il, demeure dans la mort : *manet in morte* ; & celui qui le hait devient son homicide : *homicida est* (2) ; puisque, dans la disposition de son cœur, il est déjà le meurtrier de celui dont la vie fait son tourment, & dont la mort feroit sa joie.

O vous tous, que la haine à l'égard de vos freres a fait passer de la vie à la mort, quel moyen vous reste-t-il pour revenir de la mort à la vie, si ce n'est de vous réfugier dans le sein & entre les bras de la charité de J. C., asile sacré où vous trouverez promptement le tombeau de la haine & la résurrection de l'ame. C'est là, Chrétiens, cette vertu céleste émanée du sein de l'Eternel, préexistante à la création des êtres, qui, remontant sans cesse vers le lieu de son origine, forme la chaîne mystérieuse dont les anneaux vont se réunir dans le

(1) *Epist. I. Joan. c. 3.* (2) *Ibid.*

cœur du Juste , purifie & anime la nouvelle créature. C'est elle qui devant survivre à tout, n'a que des vues immortelles comme elle-même. A ses yeux le temps n'est qu'un point qui va s'engloutir & s'abîmer dans les profondeurs immenses de l'éternité : *charitas semper manet* (1). C'est elle encore dont la main puissante met un frein salutaire à nos passions , arrête leur fougue , regle leurs mouvemens , & allume dans nos ames le feu divin qui doit les consacrer. C'est elle enfin qui bannit du monde l'orgueil , l'ambition , l'avarice , l'intérêt , l'envie , la jalousie , & tant de passions turbulentes qui ne cessent de le troubler. Avec elle on reçoit les bénédictions du Ciel , les dons du St. Esprit , le repos du cœur , la tranquillité de l'ame , l'union des cœurs & des esprits , avec le gage consolant de cette félicité suprême que Dieu réserve à ses élus , & que je vous souhaite. *Amen.*

(1) *Epist. I. ad Cor. 13.*

F I N.



A P P R O B A T I O N S.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les *Sermons* du Pere BARUTEL, Religieux Dominicain, & je n'y ai rien trouvé qui ne réponde à la réputation de leur Auteur. A Montauban, ce 3 Juin 1788,

GRANÈS DE LAVOUR, Vicaire-Général
de Montauban, & Censeur Royal.

NOS Fr. Balthasar DE QUINONES, Sacrae Theologiae Professor, universi Ordinis Prædicatorum humilis Magister Generalis, & servus. Tenore præsentium, nostrique autoritate Officii, tibi R. A. P. Fr. Thomæ-Bernardo BARUTEL, S. Theol. Professori, Prævinciæ nostræ Tolosanae, potestatem facimus, & licentiam, quantum in nobis est, concedimus, typis edendi Opus à te compositum, cui titulus : *Sermons sur divers sujets de Dogme & de Morale*. Dummodò approbatum illud fuerit à duobus S. Theol. Professoribus Ordinis nostri ac servantur cætera de jure servanda. In nomine Patris & Filii & Spiritûs Sancti. Amen. In quorum fidem, &c. Datum Romæ, in Conventu nostro

Sanctæ Mariæ super Minervam, die 30 mensis
Octobris, anno 1787,

F. Balthasar DE QUINONES, Mgr. Ord.

Regist. pag. 244,

F. Gabriel FABRICY, S. Th. Doctor, Collegii
Casanatenfis Theologus, & Pro-focius.

Nos F. Hyacinthus BEL, Sacræ Theologiæ
Professor, nec-non Provinciæ Tolosanæ, Ordinis
Prædicatorum, Prior Provincialis ac servus :
harum serie, nostrique autoritate Officii commit-
timus RR. PP. FF. Petro-Paulo BLAY, & Ludo-
vico BARBARROUX, Sacræ Theologiæ Professori-
bus, examen & censuram Libri cui titulus :
Discours sur différens sujets de Dogme & de Morale,
quem R. P. F. Bernardus-Thomas BARUTEL,
typis mandare intendit. In quorum fidem iis Officii
nostri sigillo munitis propria manu subscripsimus.
Tolosæ, die 30 Januarii, anni 1788,

F. Hyacinthus BEL, Provincialis.

Registr. fol. 11°.

F. Jacobus FABRE, Pro-focius, Philosophiæ
Professor.

Nous soussignés, Professeurs en Théologie de la Province de Toulouse, Ordre de St. Dominique, en vertu de la commission à nous donnée par le T. R. P. Provincial, avons lu avec autant de satisfaction que d'attention le Manuscrit qui a pour titre : *Discours sur divers sujets de Dogme & de Morale*, composé par le R. P. Thomas-Bernard BARUTEL, Professeur en Théologie de la même Province, & nous n'y avons rien apperçu que de conforme à la Foi Catholique & aux bonnes mœurs. Ceux qui les liront avec des sentimens de piété & de religion, prodigueront à cet Ouvrage & à son Auteur, des éloges que notre modestie nous défend de leur donner, & dont la gloire réjailliroit en quelque sorte sur nous, en qualité de Membres du même Corps. L'affluence, & les applaudissemens du public lorsqu'il les a prêchés dans les principales Eglises de cette Province, nous sont les garans de la justice qu'on lui rendra, & de l'empressement qu'on aura de se les procurer. C'est le jugement que nous avons cru devoir en porter, & que nous espérons que chacun en portera : en foi de quoi nous avons signé. A Toulouse, le 25 Février 1788,

F. Pierre-Paul BLAY, Professeur en Théologie.

F. Louis BARBARROUX, Professeur en Théologie.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur D. DESCLASSAN, Imprimeur-Libraire à Toulouse, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *les Sermons, Panégyriques & Discours, trois volumes in-12, par le R. P. BARUTEL, Professeur en Théologie, Religieux de l'Ordre des Freres Prêcheurs*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons, par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes, & encore pendant la vie dudit R. P. BARUTEL, si celui-ci survit à l'expiration du présent Privilege, conformément à l'article IV de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Reglement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre

obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit ouvrage , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant , ses hoirs ou ayans - cause , à peine de faïsse & de confiscation des exemplaires contrefaits , de six mille livres d'amende , qui ne pourra être modérée pour la première fois , de pareille amende , & de déchéance d'état en cas de récidive , & de tous dépens , dommages & intérêts , conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , concernant les Contrefaçons : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Reglemens de la Librairie , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde - des - Sceaux de France , le Sieur DE LAMOIGNON , Commandeur de nos Ordres ; qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France , le sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON , le tout à peine de nullité des

Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir. *Donné à Versailles le vingt-troisième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-huit, & de notre regne le quinzième. Par le Roi en son Conseil, LE BEGUE.*

Registré sur le Registre XXIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n^o. 1349, fol. 13, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le premier Août 1788.

KNAPEN, Syndic.



